This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

UC-NRLF
$B 285 831

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

878

L'ÉTHIQUE

II

LE PSYCHISME SOCIAL

Digitized by Google

A LA MÊME LIBRAIRIE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

La Sociologie. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque scientifique internationale* ; 3e édition, cart. à l'anglaise. . . . . 6 fr.

L'Ancienne et la Nouvelle Philosophie. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. . . 7 fr. 50

L'Inconnaissable; sa métaphysique, sa psychologie. 1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. . . . . 2 fr. 50

La Philosophie du Siècle. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine ;* 2e édition. . . . . 5 fr.

Agnosticisme. 1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* ; 2e édition. . . . . 2 fr. 50

La Recherche de l'Unité. 1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* ; 2e édition. . . . . 2 fr. 50

A. Comte et H. Spencer. 1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* ; 2e édition. . . . . 2 fr. 50

L'Éthique. *Le Bien et le Mal.* 1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. . . . . 2 fr. 50

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

L'Éthique. Troisième essai : *La constitution de la morale.*

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 327-97.

Digitized by Google

L'ÉTHIQUE

LE PSYCHISME SOCIAL

DEUXIÈME ESSAI SUR LA MORALE CONSIDÉRÉE COMME SOCIOLOGIE ÉLÉMENTAIRE

PAR

E. DE ROBERTY

Professeur à l'Université Nouvelle de Bruxelles

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1897

Tous droits réservés.

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

LE PSYCHISME SOCIAL

I

Tout savoir débute par un syncrétisme confus, une observation vague et incomplète des choses.

Signalons un contresens qui, selon nous, ne contribua pas peu à édifier, puis à entretenir la longue et rare fortune des procédés empiriques de recherche. Cet illogisme subsiste encore. Il s'étale dans le triple et solide préjugé populaire qui veut que l'application devance la théorie, que l'art précède la science, que le travail du philosophe prépare le labeur du savant. Étrange

324011

Digitized by Google

genèse qui renverse l'ordre historique et logique où apparaissent les principaux termes, les parties constituantes de l'évolution intellectuelle (v. la *note 1* à la fin du volume)!

Le savoir moral n'échappe point à la règle commune. Confondue avec la philosophie qui en découle, et séparée de la sociologie qui forme son noyau véritable, l'éthique ne fut jamais autre chose qu'un embryon, un germe, une possibilité de science future.

Dominées par les théologies, ou par les métaphysiques qui dépouillèrent les religions de leurs formes surannées en conservant leur essence intime, les diverses morales dont l'histoire garde la trace ont accumulé sur leur chemin les erreurs et les demi-vérités. Applications d'un savoir inexistant, d'une théorie qui, selon les normes les plus certaines du développement scientifique, ne pouvait surgir que dans un avenir éloigné, ces morales (ou cette morale, car elles se ressemblent et s'identifient dans leurs lignes essentielles) se peuvent comparer aux premiers et naïfs préceptes de l'art médical qui précédèrent de plu-

Digitized by Google

sieurs siècles la physiologie et la pathologie exactes. Dans le vaste empire des faits sociaux comme dans le royaume de la vie, l'ignorance présomptueuse ne tarda pas à s'ériger à la fois en code de conduite et en méthode explicative. D'une part, on s'embarrassa d'une foule d'entraves, on déploya un luxe de précautions inutiles, et de l'autre, on prodigua en pure perte les ressources logiques, on ratiocina à vide, sur des faits non contrôlés et des rapports fictifs.

L'effet répondit à sa cause. L'abdication de la raison humaine devant l'Esprit Innommable, le grand dogme théologique, se traduisit, dans l'ordre contemplatif, par une sorte d'arrêt ou d'inhibition tantôt impulsive et tantôt raisonnée, qui sema de bornes imaginaires la route infinie des conquêtes de la science; et dans l'ordre de l'action pratique, par la triste mentalité du non-vouloir et du non-agir, par la réceptivité passive, la résignation, la désespérance du mieux, le pessimisme (2).

Résumant et expliquant à lui seul une partie notable des faits de l'histoire, ce double phéno-

Digitized by Google

mène dota l'humanité, entre autres conséquences, de deux morales qui paraissent se contredire, mais qui, en réalité, s'accordent très bien ensemble. Car la morale du sentiment, ou morale du cœur, qu'on oppose sans cesse à la morale de l'intérêt, ne diffère de celle-ci, dans la majorité des cas, que par son allure plus indécise, plus hésitante. Ces deux éthiques, telles deux larges lignes parallèles qu'on aurait tracées dans un même plan, ne coïncident pas, d'habitude; mais abaissons une ligne, ou élevons l'autre, nous les verrons aussitôt se toucher par une foule de points (3).

Aujourd'hui encore l'éthique traditionnelle croupit dans cette phase de début. Combien de nos philosophes et de nos moralistes ne méritent-ils pas la dure leçon donnée, il y a plus de deux siècles, à leurs prédécesseurs par Spinoza! Ces paroles semblent écrites d'hier : « Quand on lit la plupart des philosophes qui ont traité des passions et de la conduite des hommes, on dirait qu'il n'a pas été question pour eux de choses naturelles, réglées par les lois générales de l'uni-

Digitized by Google

vers, mais de choses placées hors du domaine de la nature. Ils ont l'air de considérer l'homme dans la nature comme un empire dans un autre empire. A les en croire, l'homme trouble l'ordre de l'univers bien plus qu'il n'en fait partie; il a sur ses actions un pouvoir absolu et ses déterminations ne relèvent que de lui-même ». Et plus loin : « Je reviens à ceux qui aiment mieux prendre en haine ou en dérision les passions et les actions des hommes que de les comprendre. Pour ceux-là sans doute, c'est une chose très étonnante que j'entreprenne de traiter des vices et des folies des hommes à la manière des géomètres, et que je veuille exposer, suivant une méthode rigoureuse et dans un ordre raisonnable, des choses contraires à la raison, des choses qu'ils déclarent à grands cris vaines, absurdes, dignes d'horreur. Mais qu'y faire? cette méthode est la mienne... Car la nature est toujours la même : partout elle est une, partout elle a même vertu et même puissance; en d'autres termes, les lois et les règles de la nature, suivant lesquelles toutes choses naissent et se transforment,

Digitized by Google

sont partout et toujours les mêmes, et en conséquence, on doit expliquer toutes choses, quelles qu'elles soient, par une seule et même méthode... Je vais donc traiter les actions et les appétits des hommes, comme s'il était question de lignes, de plans et de solides (4) ».

La morale, chez ses théoriciens les mieux informés et dans ses écoles les plus savantes, en est encore à l'opposition du moi et du non-moi, de l'objectif et du subjectif, c'est-à-dire à la vaine opposition du même au même. Le bien ou le bonheur personnel y est constamment mis en regard du bien ou du bonheur public. On y attache une grande importance aux problèmes connexes de la *valeur* intrinsèque, de la *nature*, de la *mesure* du plaisir qu'on envisage d'une façon abstraite, générale, absolue. Enfin, on s'y attarde à la distinction verbale entre le *bien* et le *plaisir*, ce qui permet de faire du premier la trame intime du second, ou, vice versa, du second l'étoffe dont est tissu le premier (5).

L'éthique doit poursuivre un tout autre but. Il ne s'agit, pour elle, vraiment, ni de l'objet, ni du

Digitized by Google

sujet, ni du bonheur, ni du plaisir, ni d'évaluer l'émotion plaisante ou le sentiment agréable, ni de le mesurer, ni de définir sa nature.

Les concepts du *bien* et du *mal* sont des idées vagues, imprécises, qui s'accouplent avec toutes nos représentations, qui s'associent à toutes nos images et qui, par suite, semble-t-il, auraient dû envahir toutes nos sciences. Et pourtant rien de pareil ne s'observe dans les branches déjà constituées du savoir. Ces notions qui autrefois y dominaient — il suffit de rappeler la morale de Pythagore, les élucubrations ioniennes, les pratiques des alchimistes, l'occultisme, et même la finalité des biologues — en furent peu à peu rigoureusement bannies. La science se préoccupe, avant toute chose, des *origines* ou de la *causalité* des phénomènes qu'elle étudie. Des progrès accomplis dans cette direction elle fait dépendre les réponses que, beaucoup plus tard, elle osera donner aux questions sur la nature des choses; mais non pas sur leur valeur, problème qu'elle exclut de son champ d'étude et qui ne saurait être utilement repris que par la philosophie pratique ou appliquée.

Digitized by Google

Partout où elle pénètre et prend pied, la science remplace la notion de but ou de fin par l'idée de cause. Nous ne pouvons concevoir aujourd'hui le bien mathématique, logique, physique, biologique, que sous l'aspect du vrai mathématique, logique, physique et biologique. Mais un jour viendra — et déjà il s'annonce par une foule de signes précurseurs — où le bien, le bonheur individuel et collectif se définiront comme la pure vérité sociologique, observée et étudiée sous ses deux faces principales : celle qui concerne les associations de plus en plus complexes d'êtres vivants, et celle qui vise le produit naturel de ces groupements, l'individu social.

Si l'on pouvait admettre, avec certains philosophes, que dans les sciences dites exactes ou positives, « on se contente des apparences, parce que nos actions ne s'engagent ici que sur des apparences qui leur suffisent pratiquement, mais qu'il n'en est plus de même dans la recherche du bien, de la fin réelle à nous poser » ; et si, d'autre part, on pouvait considérer la morale comme « un effort pour saisir ou conjecturer le *fond* du bien,

Digitized by Google

pour en entrevoir l'essence et le soumettre à nos prises », — il faudrait, avec les mêmes penseurs, conclure à l'identité parfaite de la science particulière et du savoir général, de la morale et de la philosophie. L'éthique deviendrait la science, non pas du bien social, mais du bien en soi. Car tout phénomène, tout événement touche et atteint l'homme comme un bien, une conformité avec les lois naturelles, ou comme un mal, une anomalie, une infraction à la marche régulière des choses. Autrement dit, le *bien* apparaissant ainsi que la traduction téléologique, subjective, personnelle du *vrai*, la morale s'offrirait ainsi que la synthèse de toutes les vérités particulières, une philosophie, une métaphysique, une théologie (6).

Cette vue s'appuie encore d'une distinction subtile entre la moralité et la morale. Mais la première n'est que l'application de la seconde, l'étude des rapports de la conduite humaine avec les vérités lentement découvertes par la science. Aujourd'hui aussi creuse, aussi mal fondée que le savoir dont elle dérive, cette technologie nous

Digitized by Google

révélera un jour les normes, les conditions inéluctables du psychisme social. Il semble donc qu'il soit au moins inutile de nous préoccuper d'une autre essence quelconque de la moralité, ou de chercher à fixer l'objet suprême, la fin dernière de notre action. Construire des hypothèses sur la nature du bien en soi, est une pure perte de temps. Nous ne courons nullement le risque de prendre, suivant l'image de Platon, le fantôme d'Hélène pour une Hélène véritable et de mettre ainsi notre vie entière au service d' « une simple apparence du plus grand bien ». La recherche consciencieuse, sinon la possession tranquille de la vérité sociale écarte de nous ce péril, comme la recherche et la possession de la vérité biologique excluent cet autre danger, la confusion de la santé avec la maladie, du bien le plus précieux de l'existence physique avec son mal le plus terrible.

Voulant à toute force élargir le fossé qui sépare la morale de la science, on a souvent dit de la première qu'elle se développe spontanément, qu'elle n'est point imaginée ou créée par les hommes en vue des besoins du moment qui

Digitized by Google

passe. Mais quelle singulière idée se fait-on du savoir humain pour supposer qu'il ne croît pas, lui aussi, qu'il n'évolue pas selon des lois qui lui sont propres? La morale est une science — la Bible le savait déjà, la science du bien et du mal, — et comme telle, elle résulte d'un développement lent et gradué, non point de nos seuls instincts héréditaires, mais, avant tout, de nos représentations ou de nos idées, dont les unes demeurent obscures et nous induisent à errer, et les autres se précisent de plus en plus et nous mènent à la connaissance de la vérité.

Un moraliste anglais, M. Leslie Stephen, propose de modifier la formule ordinaire des préceptes éthiques et de dire : « Sois tel », et non pas : « Fais cela ». Pour lui, c'est le caractère individuel qui garantit la constance de la loi morale. Mais, en vérité, ce qu'on nomme le caractère n'évolue-t-il pas simultanément avec nos idées, n'est-il pas toujours formé et fixé par la double transmission (hérédité, éducation) des vieilles idées, des vieilles coutumes, des vieilles lois, et des notions plus récemment acquises? En d'autres

Digitized by Google

termes, ne « devient-on pas tel » en « faisant les mêmes choses » souvent? Il semble donc assez indifférent de dire : « Sois tel », ou « Fais cela », et la vraie formule des lois morales reste identique à celle des lois du monde vivant et de la nature inerte : telles causes ou telles conditions sociales étant données, tels effets, ou tels caractères et l'activité qu'ils déterminent, en résulteront nécessairement (7).

Les banalités qu'on répète sur le dictamen de la loi naturelle : Sois fort, et sur les préceptes de la loi morale : Sois prudent, vertueux, charitable, etc., prouvent combien on méconnaît encore la vraie nature du psychisme collectif. On se refuse à voir dans la socialité un mode nouveau de la force universelle; on ne veut pas comprendre que nous donnons le nom de vertu à l'énergie transformée, devenue, de mécanique ou vitale, morale ou sociale; et que nous appelons prudence ou sagesse, l'économie de cette même force, sa dépense réglée par le principe de la moindre résistance. Quant à la prétendue primauté de la force brutale sur le droit, il est manifeste qu'une

Digitized by Google

telle formule ne signifie rien, à moins qu'elle ne serve à indiquer une transformation rétrograde de l'énergie, une décomposition rapide d'un mode supérieur de l'existence et un brusque retour au mode immédiatement inférieur (8).

Trop soumis aux méthodes du bon sens vulgaire, le gros de l'armée des moralistes (9) reste attaché à la surface, à l'aspect extérieur des phénomènes. Hypnotisées par ce décor, les écoles éthiques ne discernent guère, dans l'activité sociale, que ses causes immédiates et grossièrement apparentes. Noter celles-ci, les dépouiller de leurs caractères particuliers, occasionnels, les réduire, par la généralisation successive et l'abstraction, à une classe unique et ériger, par suite, en principe directeur de toute conduite humaine, soit l'utilité ou l'intérêt, soit le plaisir, cela leur suffit, cela satisfait, et au delà, leurs étroites appétitions empiriques. Sans doute même, se comparant aux intuitionnistes purs, aux apôtres du devoir et de l'impératif catégorique, ces philosophes se jugent-ils très profonds, très positifs, très scientifiques. Ils ne voient pas qu'ils oublient

Digitized by Google

et délaissent les conditions essentielles des faits étudiés, les ressorts cachés qui forment et modèlent les caractères.

D'habitude, ces causes intimes et profondes se relèguent au dernier plan. C'est à peine si de loin en loin on y fait une allusion vague en parlant d'un ensemble de conditions — âge historique, race, climat, milieu géographique, etc. — qui, influant sur nos sentiments et nos idées, contribuent à modifier l'étalon de nos mesures morales. D'une part, les moralistes confondent les phénomènes sociaux abstraits et comparativement simples avec les phénomènes psychologiques concrets et très complexes; et de l'autre, voulant expliquer cette dernière classe de faits, ils remontent, dans l'échelle causale, jusqu'au facteur psychophysique ou biologique. Mais ils négligent d'une façon à peu près complète le second élément constitutif des faits de cette espèce, le facteur hyperorganique ou social.

L'empirisme marche de pair avec l'illogisme; l'observation superficielle des choses conduit à leur vision fausse; et, dans beaucoup de cas, la

Digitized by Google

contradiction intime suffit, tel un réactif puissant, pour déceler l'inexactitude de nos enquêtes. Aussi ne devons-nous éprouver aucune surprise en voyant les utilitaires et les hédonistes tomber tour à tour dans le même piège logique.

C'est par leurs principes favoris et exclusifs, par l'intérêt ou le plaisir, que ces écoles ont cherché à expliquer la genèse et le développement de la vie sociale. Pour les uns, celle-ci a dû résulter de l'utilité manifeste, dans la lutte pour l'existence, des premiers essais spontanés de coopération. Et pour les autres, ce qui présida à l'évolution sociale, ce fut la somme croissante des sensations agréables dérivées de la cohabitation de plus en plus étroite entre les êtres, ou de l'harmonie qui s'établissait entre leurs efforts. Mais ni les uns ni les autres ne s'arrêtèrent jamais devant ce dilemme : doit-on considérer les idées qui nous servent à distinguer, à mesurer, à évaluer certaines catégories de choses et d'événements, comme une conséquence, un produit de la socialité, de l'union des forces psycho-physiques, du fait altruiste; ou bien faut-il, au con-

Digitized by Google

traire, voir dans le phénomène psychique la cause déterminante, soit du fait altruiste, soit de l'ensemble des conditions qui le transforment en une longue série de phénomènes d'association, de coopération, de solidarité? Toutes les écoles éthiques passèrent à côté de ce problème sans le relever et sans peut-être en soupçonner l'existence. Aucune ne comprit qu'il y avait là une alternative essentielle, fondamentale, qu'il fallait choisir entre deux voies, deux lignes d'explication, deux hypothèses différentes. Les moralistes ne virent devant eux qu'une seule route; ils s'y engagèrent à fond; par malheur, ce chemin précisément aboutissait à une impasse.

Faire remonter la cause du phénomène sociologique aux idées abstraites de plaisir, d'intérêt, de bien et de mal, c'est commettre un paralogisme manifeste. Pour germer dans notre cerveau et s'y développer, de telles notions exigent une expérience déjà sociale, supposent un contact fréquent des esprits entre eux. Ces idées ne précèdent pas le phénomène altruiste, elles le suivent. L'union, la coopération, la solidarité, voilà autant de faits

Digitized by Google

primordiaux qui concourent à former les jugements concrets et particuliers que nous portons sur la valeur de tel ou tel rapport altruiste; jugements qui, répétés et multipliés, servent de base à la superstructure de nos idées abstraites. D'ailleurs, du terme social moyen, intermédiaire, nous pouvons tout aussi bien passer au terme biologique initial. A cette profondeur, nous apercevrons encore la même vérité, nous pourrons encore affirmer que la sensation de plaisir qui accompagne le phénomène altruiste, loin d'être une sorte de *substratum* naturel de la moralité, ou la cause première, originelle du rapport social, du fait coopératif, n'en constitue que la simple réaction biologique.

Dans le passé qui s'étend jusqu'à nos jours, l'action sociale fut uniquement dirigée par des méthodes empiriques.

Les *mœurs* s'exprimant par la *coutume* et la *loi* remplaçaient, dans les agglomérations humaines, le savoir absent. Néanmoins, aussitôt que cela fut possible, c'est-à-dire dès que le permit l'essor des premières théories abstraites servant de

Digitized by Google

modèles aux autres, l'esprit de l'homme se préoccupa de fonder une véritable science de l'activité humaine. Ses recherches aboutirent à deux grands groupes d'efforts : le groupe plus théorique, plus philosophique et déductif qui donna naissance à ce qu'on appela la morale ou l'éthique (savoir qui, selon une loi d'évolution très générale, fut incorporé à la philosophie); et le groupe plus pratique, plus rigoureusement inductif, plus éloigné du noyau interne et plus proche des manifestations extérieures des phénomènes sociaux, qui produisit, d'une part, les théories connues sous le nom de droit, d'histoire, de science économique; et de l'autre, la multitude des disciplines descriptives telles que la philologie, l'anthropologie, l'ethnologie, etc.

Mais à l'exemple de la physique, de la chimie, de la biologie, la sociologie, à son tour, devra se ressaisir et reprendre à la métaphysique son fond essentiel, la morale. Croire que les choses pourraient se passer d'une autre manière, c'est méconnaître les lois les plus élémentaires de l'évolution du savoir, c'est supposer que des normes

Digitized by Google

différentes régissent la marche des sciences dites naturelles et le développement de la science sociale.

Ce que nous appelons aujourd'hui l'éthique est un savoir sursaturé d'hypothèses invérifiables, de notions inexactes, d'idées qui se contredisent. La sociologie contemporaine n'a donc peut-être pas complètement tort lorsqu'elle se détourne de ses propres principes ainsi viciés et dénaturés. Néanmoins, séparée de la morale, jamais elle ne deviendra une grande discipline abstraite capable d'alimenter, à son tour, la philosophie des sciences. Certes, avant d'atteindre ce but, il faudra parcourir quelques étapes difficiles; il faudra faire table rase des vieux critériums éthiques qui, comme les anciennes essences, les fluides et les esprits vitaux, sont des symboles trop éloignés des rapports intimes des choses, sont des formules vagues qui cachent plutôt qu'elles ne découvrent les réalités sous-jacentes. Ces critériums, du reste, en raison de leur nature métaphysique, c'est-à-dire de leur tendance prématurée au général, à l'universel, nous retiennent dans la sphère où

Digitized by Google

s'étudient les phénomènes plus simples et ne nous font pas entrer dans la science immédiatement supérieure. L'éthique des écoles s'arrête devant cette complication des choses qui se révèle par l'*idéation* opposée à la sensation, ou par le psychisme *social* opposé au psychisme organique.

Nombreuses sont les raisons qui luttent contre l'idée d'une sociologie abstraite confondant ses frontières avec celles de l'éthique pure; et toutes ne dérivent pas de cet état mental qui caractérise certains esprits contemporains et s'affirme comme « une confiance naïve dans la vertu des faits, qu'ils appartiennent à la nature ou à l'histoire, comme une crainte enfantine de corrompre cette vertu par les raisonnements et les abstractions, d'obscurcir par les nuages des doctrines la lumière immédiate des choses et du sentiment (10) ». Nous avons déjà dit quelques mots, ici même, touchant deux de ces causes : 1° la confusion des points de vue distincts de la théorie et de la pratique qui s'observe dans les phases initiales de toutes nos connaissances; et 2° la néces-

Digitized by Google

sité où se trouve le sociologue, de disjoindre, dans ses analyses, ce que la réalité unit d'une façon indissoluble : le phénomène surorganique et le phénomène organique.

Revenons encore sur ces points qui nous paraissent importants.

L'éthique devait subir le sort des autres sciences. Longtemps la théorie y demeura, à son insu, l'humble servante des préjugés populaires, des idées fausses de la foule, une sorte d'*instrumentum regni* de l'ignorance présomptueuse qui répondait à chaque question, qui résolvait tous les problèmes. A son insu, dis-je, car plus la théorie morale, se croyant pure, se prétendait affranchie de tout lien avec la réalité, et plus elle était asservie, au contraire, aux caprices, aux chimères, aux défaillances de l'empirisme ambiant. Dans ces conditions, en effet, la pensée morale, abandonnant son objet propre et véritable, renonçant à la conduite des affaires humaines, livrait leur haute direction à une sorte de « self-government » improvisé où les principaux rôles étaient tenus par ces choses obscures et confuses : les

Digitized by Google

instincts profonds, les penchants naturels, les sympathies et les répugnances normales de la race ou des unités qui forment la race.

Encore aujourd'hui, d'ailleurs, nous répétons volontiers avec Spinoza, que « l'action du gouvernement ne peut s'étendre à la pensée intime des individus, que la vie politique n'est pas la fin dernière de l'homme, que les forces humaines, engendrant le mécanisme social, ne s'y laissent pas prendre tout entières; qu'ainsi la liberté de la Raison reste impénétrable à l'État et constitue, en dehors de l'État, la vie profonde de l'âme (11) ». Mais nous soupçonnons à peine ce que de telles maximes renferment d'illusions et supposent de malentendus.

La politique, l'économie sociale, l'action du gouvernement, toutes ces choses relèvent et procèdent de l'intelligence de l'homme. Comment affirmer alors qu'elles ne peuvent pas s'étendre à la pensée? L'application est la fin dernière, l'aboutissement naturel de la théorie. Sans l'idée qui la soutient et la dirige, l'action est nulle, elle est un corps privé d'âme. D'autre part, si les

Digitized by Google

forces biologiques et psychophysiques qui engendrent le mécanisme social, ne s'y laissent pas prendre tout entières, cela provient et dépend de ce qu'aucune forme inférieure de l'énergie universelle ne se transmue totalement en sa forme supérieure. Enfin, conclure que la Raison et sa liberté restent ou doivent rester en dehors de l'État, c'est émettre, sous couleur de principe irréfutable, un non-sens évident; car c'est refuser aux hommes d'action tout moyen et d'accroître leur savoir, et de l'appliquer d'une façon rationnelle aux besoins de leur époque.

Passons au second point. La supériorité de l'ordre social sur l'ordre organique — qui se trahit par la particularité et la complexité plus grandes du premier — n'exclut pas, elle suppose, au contraire, leur intime et indissoluble union, ou le retentissement continuel du vital dans le social, et vice versa. Or, cette interdépendance si étroite constitue, par le fait, la grosse pierre d'achoppement de la morale envisagée comme sociologie première. Car en tant que théorie abstraite, la science doit pouvoir isoler

Digitized by Google

l'ordre supérieur de l'ordre inférieur, pour le considérer à part. Mais comment atteindre ce résultat sans quitter le sol ferme de l'expérience, sans sortir de l'*à posteriori*?

La sociologie positive en est encore à sa période d'incubation. Il n'existe aucune limite fixe entre les disciplines biologiques et les disciplines sociales, toujours disposées à empiéter les unes sur les autres, à aborder des problèmes où leur incompétence n'est que trop manifeste; et cette confusion, aujourd'hui presque inévitable, retarde le développement du groupe des sciences sociales descriptives. Or, c'est des progrès accomplis par ce groupe que dépend, en dernière instance, l'avenir scientifique de la morale.

Mais, si elle devait se prolonger, une telle situation comporterait un autre et grave péril, auquel il deviendrait urgent de parer, coûte que coûte. Expliquons-nous :

Le terme de « société » est un terme très général qui dénote un nombre considérable de phénomènes. Quand on cherche à préciser l'idée que ce mot annonce, on arrive à concevoir

Digitized by Google

diverses espèces d'associations, entre autres, celles, très primordiales, de la famille, de la tribu, de la race. D'autre part, une loi bien connue de l'évolution des idées morales veut que ces idées s'élargissent, embrassent des sphères sociales de plus en plus vastes.

Aux plus bas échelons historiques du progrès, les idées morales n'intéressent guère que les liens primitifs de la famille et de la tribu; plus tard, elles s'étendent aux relations plus complexes qui constituent la patrie, l'État avec ses classes (morale de caste), la société (morale sociale proprement dite ou telle, par exemple, que la conçurent le XVIIIe siècle et la Révolution), l'humanité, et enfin, comme idéal ultime, la nature ou l'univers. Et cette expansion n'est pas seulement un fait extérieur, elle est surtout un fait interne, ce qui veut dire que le contenu éthique, les notions morales elles-mêmes changent et se transforment. De nouveaux modes d'activité collective, de nouvelles *vertus* sociales surgissent et remplacent les vertus anciennes déchues de leur rang et délaissées; certaines *passions*, autrefois tenues pour

Digitized by Google

grandes et nobles, se dégradent, s'avilissent, et d'autres désirs, d'autres inclinations, des joies et des tristesses inédites tendent à prévaloir.

On a souvent comparé la famille à la cellule, et la race au tissu des corps organisés; on a dit et répété que la famille et la race furent le germe, la semence d'où sortit et se développa l'arbre touffu, et si riche en branches secondaires, de la socialité moderne. Cette similitude comporte une part de vérité. La famille et la race peuvent à bon droit s'envisager comme une sorte de moule où se comprime et se pétrit la matière sociale élémentaire, le protoplasme du psychisme collectif. Ces liens si simples et si forts à la fois réunissent les êtres vivants pour en former, plus tard, des associations de plus en plus complexes (12).

Or donc, les familles, les races et leurs produits directs, les États, les sociétés, acquièrent nécessairement, par le seul fait de leur existence, des attributs, des qualités ou des défauts communs. Ainsi s'élabore un *modus vivendi* qui, selon les divers cas, porte des noms différents.

Digitized by Google

Nous l'appelons *habitude* lorsqu'il s'agit de l'individu ou de la famille, *coutume*, lorsqu'il s'agit de la tribu ou de la race, et enfin *loi*, lorsqu'il s'agit de l'État ou de la société. La coutume n'est évidemment pas autre chose qu'une habitude contractée par un certain nombre d'individus ou de familles réunis en une association aux limites diffuses et imprécises. Et la loi est manifestement une habitude plus artificielle, plus raisonnée, qui diffère de la coutume à peu près comme l'expérience active, cherchée ou voulue diffère de l'expérience passive ou fortuite. On n'impose pas une coutume comme on impose une loi. Les coutumes naissent, s'établissent, se propagent, et s'oblitèrent, meurent et disparaissent d'une façon toute spontanée. Quant aux lois, les unes prennent racine, on les qualifie de bonnes, et les autres ne s'acclimatent point, on les taxe de mauvaises, et elles le sont en effet, ou elles le paraissent seulement.

Mais voici encore un phénomène qui s'observe tous les jours. La légifération, cette expérience sociale active, devient de plus en plus aisée et

Digitized by Google

facile, et les lois que promulgue le législateur rencontrent une résistance de plus en plus faible et atténuée, à mesure même que les individus et les familles formant la race qui subit l'épreuve législative, adoptent la coutume ou contractent l'habitude d'obéir à toute loi; — habitude si naturelle dans certaines circonstances, qu'on a cherché, non sans raison, à en faire la marque distinctive, le critère infaillible de toute longue et laborieuse culture. Sont dits civilisés les peuples seuls ou les races qui regardent la soumission volontaire à la règle fictive comme le premier, le plus sacré des devoirs sociaux.

Eh bien, précisément cet esprit de docilité extrême constitue, pour les sociétés modernes, à notre avis, un écueil des plus dangereux, une cause permanente de faiblesse. L'excessive malléabilité des peuples dont on vante le raffinement se devrait plutôt juger comme un défaut d'élasticité, un relâchement des ressorts psychiques les plus intimes de l'être collectif.

Les raisons qui nous inclinent à penser de la sorte sont fort simples et se réduisent, en somme,

Digitized by Google

au constat suivant. L'expérimentation sociale qui se poursuit de nos jours à l'aide et sous le couvert de lois nombreuses et contradictoires, ne vaut guère mieux que l'antique expérience passive. Grossière, aveugle, elle est malhabile et souvent néfaste. Or, les premiers à en pâtir seront les peuples prétendus civilisés, les sociétés pliées par une longue habitude au respect superstitieux de tout ce qui porte le nom de loi.

Si cette contradiction devait durer, si la sociologie ne devait pas, finalement, émerger du chaos des observations et des doctrines contemporaines, nous pourrions, sans crainte de nous tromper, prédire le déclin inévitable, la lente et graduelle décadence des sociétés qui nous entourent. Pour ces deux raisons d'ordre interne et liées entre elles par un rapport de cause à effet, l'outrance de leur législation empirique et l'autorité croissante accordée aux lois les plus mal faites, les plus contraires aux grands et durables intérêts de la communauté, de tels peuples deviendraient facilement la proie des races inférieures en civilisation.

Digitized by Google

Cette conjecture nous semble si plausible, que nous ne saurions nous empêcher de voir dans le socialisme et surtout dans certaines théories anarchistes, mal comprises encore de ceux-là mêmes qui les professent, une puissante réaction contre l'imminence vaguement aperçue d'une semblable catastrophe ou contre le danger pressant d'une maladie qui pourrait s'aggraver au point de devenir mortelle. Le remède, affirment quelques-uns parmi les plus intéressés, est pire que le mal. Mais à supposer que la médication socialiste et la chirurgie anarchiste se démontrent, par la suite, aussi vaines et aussi peu rationnelles que la thérapeutique sociale préconisée par les guérisseurs des anciennes écoles — thérapeutique dont nous eûmes déjà, dans le premier volume de ces essais, l'occasion de discuter la valeur, — cela admis et accepté, il reste encore, pour relever les courages abattus, pour rallier les volontés dispersées, hésitantes, un dernier moyen, un spécifique sorti victorieux de maintes et maintes épreuves. Nous débarrassât-il seulement de nos médecins actuels, il allégerait

Digitized by Google

d'autant nos souffrances. Je veux parler de l'œuvre qui, en ce siècle, reçut déjà un glorieux commencement d'exécution : l'établissement, *instauratio magna*, c'est le cas de redire la parole de Bacon, de la sociologie.

En somme, pour échapper à la déchéance de plus en plus rapide, deux voies s'offrent aux États modernes. L'une conduit à la révolution sociale à bref délai, révolution qui sera peut-être, à certains égards, une régression momentanée et d'autant plus salutaire. Et l'autre exige une technique savante, délicate, qui tirera ses sûres recettes gouvernementales des doctes préceptes de la sociologie.

Appelons donc de nos vœux les bouleversements assainissants, les fortes secousses libératrices; ou bien, si le cœur nous manque, et que nous pensions avoir du temps de reste, hâtons de toutes nos énergies réunies la découverte des grandes lois sociologiques et la recherche des formules qui nous permettront de les appliquer à nos besoins les plus urgents (13).

Digitized by Google

Digitized by Google

II

De l'empirisme inévitable des premières observations à la sûre connaissance des principes, le chemin est long, ardu, difficile; aussi n'est-il pas rare de voir les mêmes problèmes, posés en des termes presque identiques, surgir inopinément et occuper les esprits à plusieurs siècles de distance.

De ce nombre est la grave question de l'indépendance ou de la primordialité du phénomène social. Soulevée par Aristote, elle fut examinée, entre autres, par Hobbes et par Spinoza. Tous

Digitized by Google

deux combattirent une doctrine qui leur semblait obscure et équivoque. L'argumentation de Spinoza mérite surtout d'être brièvement rappelée.

Pour le penseur du XVIIe siècle, l'idée de l'État se détermine bien par le rapport d'un ensemble à ses parties constituantes. Mais il n'y a pas de prédestination des parties au tout. Ce dernier est un effet laborieusement produit, non une fin immédiatement donnée; il n'agit sur ses parties qu'après avoir été constitué par elles. Spinoza n'admet pas l'explication des origines sociales par l'hypothèse d'un contrat librement consenti; il voit dans cette idée une erreur née de l'illusion du libre arbitre. Les rapports sociaux ne dépendent pas de telles ou telles causes contingentes, mais bien de la cause fondamentale qui détermine toutes les intentions et tous les actes : la tendance de l'être à persévérer dans l'être, que celui-ci se disperse dans les individus, ou qu'il se concentre dans l'État. En somme, l'aptitude à la vie sociale est le résultat direct de l'effort que l'homme fait pour vivre. « Si c'est pour ce motif, ajoute le philosophe, savoir que les

Digitized by Google

hommes dans l'état de nature peuvent à peine s'appartenir à eux-mêmes, si c'est pour cela que les scolastiques ont dit que l'homme est un animal social, je n'ai pas à y contredire (14) ».

L'opinion de Spinoza sur la société et ses éléments constitutifs ne manque pas de justesse. Cependant il ne voit pas que les parties qui ici forment ou créent l'ensemble, ne sont plus les mêmes que celles dont l'ensemble est formé. La vérité cachée dans ce paradoxe lui échappe. Il constate la loi suprême de la persévérance de l'être dans l'être, mais il passe, sans l'apercevoir, à côté de son grand corollaire expérimental : la loi de l'évolution, des incessants changements subis par l'existence universelle. Suivant cette loi, les parties qui constituent, dès l'abord, la société, sont les êtres biologiques, mais les parties dont la société nous apparaît comme finalement formée, ou les parties dont le maintien et la conservation importent seuls à la persistance de l'être social, sont les êtres biologiques déjà transformés en individus sociaux, déjà profondément modifiés par leur rapprochement et les multiples

Digitized by Google

conditions de leur commune existence. L'intuition d'Aristote, d'où sortirent nos théories contemporaines sur l'organisme social, se justifie donc en dehors de toute idée de finalité. Manifestement la thèse aristotélienne ne fait que satisfaire à un besoin logique ou méthodologique de notre esprit (15).

L'histoire du savoir social découvre un autre fait constant : la tendance à passer des attributs, des signes extérieurs des choses à leurs attributs, à leurs signes internes, soit de l'action jugée utile ou nuisible au motif estimé bon ou mauvais. Certes, le motif déterminant l'acte qui en dérive, la substitution du premier terme au second doit s'envisager comme une généralisation, une sorte de condensation des phénomènes correspondants. Mais, d'autre part, l'action supposant et contenant son propre motif, on peut dire que tout se réduit à un simple changement de méthode. Dans un cas, nous déduisons les effets de leurs causes, les actes de leurs motifs, ce qui semblerait indiquer que nous possédons déjà une certaine science des causes; et dans l'autre, nous indui-

Digitized by Google

sons les causes de leurs effets, nous remontons de ceux-ci à celles-là. Historiquement, c'est le second procédé qui, sans conteste, répond le mieux à l'âge réel de nos théories sociales (16).

Mais il y a autre chose encore dans ce trait qui caractérise l'évolution du savoir sociologique. L'obscure tendance qui nous pousse à conclure que l'acte mauvais, accompli avec la conviction qu'il est bon, *vaut mieux* que l'action bonne accompagnée de la croyance opposée, possède une grande portée scientifique et philosophique. Cette tendance témoigne hautement en faveur de la nature idéale des faits sociaux. C'est l'état de l'énergie surorganique, son intensité, sa pureté qui importent avant toute chose. Les manifestations sociales extérieures ne viennent qu'en seconde ligne; elles sont strictement conditionnées par les causes internes qui les produisent.

L'autorité, le pouvoir, la puissance, ces mots vagues remplacent, d'habitude, en sociologie, les termes plus exacts de force, d'énergie, de propriété naturelle. Nous faisons volontiers appel à une *autorité* intérieure qui sans cesse croît et se

Digitized by Google

développe aux dépens de l'autorité extérieure. Par là, nous signifions, en somme, que l'humanité conçoit d'une façon de plus en plus claire la nature surorganique du phénomène moral ou social. La même remarque s'applique à nos efforts continus pour faire prévaloir la *sanction* interne sur l'appareil grossier des peines et des jouissances physiques (17). Dans cette voie, on alla même jusqu'à soutenir que le *conscient*, c'est-à-dire, selon nous, le *moral*, surgit à l'heure précise où se reconnaît la différence entre l'idéal et l'actuel, et qu'il disparaît au moment où s'évanouit cette distinction, soit que l'actuel — le réel externe et présent séparé du réel interne et futur — se confonde pour nous avec la vérité, et l'idéal avec l'illusion, soit que l'actuel réalise pleinement l'idéal (18).

Dans le premier cas signalant surtout les états de crise qui annoncent la germination d'un idéal nouveau, nous devenons la proie facile du pessimisme et des théories qui affirment le caractère décevant du bien; et dans le second, qui est plus que problématique, qui est peut-être incompa-

Digitized by Google

tible avec l'idée que nous devons nous faire des conditions essentielles de la perfection morale, nous touchons aux cimes de la moralité automatique et inconsciente. Spencer nous promet, pour l'avenir, l'abolition du sens moral ou l'avènement d'une moralité toute spontanée et incoercible. Mais cette prévision s'étaye visiblement de la vieille erreur qui consiste à confondre les deux sphères limitrophes de la vie et de l'action sociale.

La sociologie est une science de date récente, et l'on doit grandement honorer le siècle qui, en la fondant, paracheva le vaste édifice du savoir et révolutionna le monde de la pensée. L'assertion est exacte tant qu'elle se borne à constater l'expérience sociale considérablement élargie, grâce aux efforts des savants qui, de nos jours, se dévouèrent à l'accomplissement d'une tâche longtemps réputée ingrate et demeurée à peu près stérile. Mais, comme toute œuvre humaine ou naturelle, la sociologie n'a pas qu'une histoire ; elle possède aussi une riche préhistoire, une longue période qui couva les idées et les formules propres à illuminer les chemins de l'avenir. Et

Digitized by Google

il serait souverainement injuste d'oublier les ouvriers de la première heure, les esprits beaucoup plus nombreux qu'on ne le croit d'habitude, qui, aux diverses époques, réclamèrent l'application aux phénomènes sociaux des méthodes éprouvées par les disciplines déjà existantes. Notre profonde indifférence à l'égard des écrits authentiques du passé et notre érudition de seconde et de troisième main nous induisent à construire les annales de la sociologie d'une façon vraiment un peu myope et trop routinière (19).

Ces annales, je le répète, sont infiniment plus anciennes qu'on ne le suppose, et les preuves de leur antiquité s'accumulent tous les jours ensuite des exhumations d'idées qui nous semblent modernes et qu'on retrouve chez les vieux philosophes ou dans des écrits plus rapprochés de notre époque, mais tout aussi peu lus par nos contemporains. Je n'en donnerai ici pour exemple que cette profession de foi datant du second tiers du XVIIe siècle et qui nous révèle en son auteur un positiviste et un sociologue, pour ainsi

Digitized by Google

dire, avant la lettre : « Lorsque, dit Spinoza, car c'est de lui encore qu'il s'agit, je résolus d'appliquer mon esprit à la politique, mon dessein ne fut pas de découvrir rien de nouveau ni d'extraordinaire, mais seulement de démontrer par des raisons certaines et indubitables, ou de déduire de la condition même du genre humain, un certain nombre de principes parfaitement d'accord avec l'expérience ; et pour porter dans cet ordre de recherches la même liberté d'esprit dont on use en mathématiques, je me suis soigneusement abstenu de tourner en dérision les actions humaines, de les prendre en pitié ou en haine ; je n'ai voulu que les comprendre. Dans les passions j'ai vu, non des vices, mais des propriétés qui dépendent de la nature humaine, qui sont nécessaires, quoique incommodes, et se produisent en vertu de causes déterminées... (20) ».

Mais il y a plus. Vraie par rapport aux origines de la nouvelle science sociale, la même thèse se laisse aussi bien soutenir quant aux origines de la théorie qui tend à identifier la morale avec le fond intime des grandes lois sociologiques. Cette

Digitized by Google

théorie, non plus, ne date pas d'hier. Disséminés un peu partout, ses vestiges se retrouvent dans les plus profonds et les plus lointains sillons de l'histoire (21).

Les plus vieilles doctrines sur le bien et le mal, sur l'essence de la vertu, sur le jeu des passions qui engendrent les dérèglements du vice, avoisinent déjà, si je puis m'exprimer ainsi, ou accompagnent les premières théories sur la famille, sur l'État, les classes sociales, les droits et les devoirs du citoyen. Les thèses morales, d'une part, les thèses juridico-politiques et, plus tard, les thèses économiques, de l'autre, vivent — quand elles n'en meurent pas — des constants emprunts qu'elles se font les unes aux autres. Ces deux courants d'idées coulent ensemble et parallèlement. Les mêmes causes favorisent leur expansion, et les mêmes obstacles arrêtent ou ralentissent leur marche.

Une conviction semblable unit les anciens moralistes aux vieux sociologues; et une croyance identique anime et guide leurs recherches. Les uns et les autres partent de cette hypothèse fonda-

Digitized by Google

mentale qui leur sert de base commune, à savoir, que la somme des phénomènes organiques n'épuise pas la totalité des choses connaissables ; que la pensée franchit nécessairement ces bornes étroites, par delà lesquelles s'ouvre un champ nouveau et sans limites, le propre domaine de la raison, de la morale, de l'humanité.

Ainsi s'affirmait autrefois — d'une façon presque toujours inconsciente — l'essentielle unité du phénomène surorganique sous ses trois faces : l'aspect idéologique, l'aspect moral et l'aspect social. Certes, soumis aux exigences d'une analyse hâtive et superficielle, les anciens investigateurs se plaisent encore à séparer ces routes convergentes par toutes sortes de barrières factices. Ils conservent religieusement le résultat empirique des recherches initiales, la division tripartite qui, dès la première heure, leur était apparue comme une véritable découverte, comme une conquête de leur esprit sagace sur la confusion naturelle des choses. Ils s'évertuent à partager le groupe total des faits surorganiques entre trois sciences compétitrices, ils attribuent une part

Digitized by Google

de ces faits — ce qu'ils conçoivent comme l'aspect idéologique du groupe — à la psychologie, une seconde part — ce qu'ils imaginent être son aspect moral — à l'éthique, et enfin une troisième — qu'ils prennent pour son aspect proprement social — à l'histoire, à la politique, au droit, à la foule des disciplines descriptives et techniques.

Cette illusion, conséquence inévitable d'une fausse perspective, d'une lumière scientifique insuffisante, enfanta, à son tour, plusieurs autres erreurs graves. On s'obstina à ranger la psychologie et la morale sous le chef de la philosophie, et on continua à intervertir l'ordre dans lequel évoluent les phénomènes surorganiques, ou l'ordre qui préside à leur formation sérielle et règle leur complication croissante. On alla jusqu'à détacher du tronc commun la branche supérieure et la plus tardive, l'espèce qui constitue le produit le plus achevé de l'évolution du genre entier, et on fit de ce couronnement une racine, on plaça le phénomène idéologique au seuil du monde surorganique, on le transforma en source mère,

Digitized by Google

en cause originelle aussi bien des faits moraux que des faits sociaux.

Séduit par l'extraordinaire importance qu'acquièrent peu à peu, pour l'action immédiate, les idées complexes, et par la valeur pratique des émotions agitant l'individu placé en face d'individus semblables, l'esprit empirique qui dominait partout dans la science, embrouilla définitivement l'écheveau de la causalité sociale.

Le psychisme complexe, mais *concret*, *particulier*, *individuel* et, par suite, bien en vue, fut considéré comme précédant et produisant le psychisme simple, mais *abstrait*, *général*, *collectif* et, en somme, beaucoup moins manifeste. De même, dans un ordre d'idées analogue et voisin, il parut longtemps à tout le monde et il semble encore aujourd'hui à beaucoup d'esprits, qu'un système vague de croyances sur la nature et ses lois, sur l'homme et ses destinées, en un mot une *religion*, a dû nécessairement précéder et préparer le *groupement social*, les premières ébauches de vie collective (22).

Une filiation ininterrompue relie les théologies

Digitized by Google

des âges barbares aux religions des époques plus raffinées. Quant aux métaphysiques, elles forment le produit naturel des croyances religieuses. Au fur et à mesure que les masses profondes de l'humanité se différencient et suscitent des élites sociales, les conceptions religieuses se désagrègent et font surgir des métaphysiques. Ni les unes, ni les autres, cependant, ni les théologies, ni les métaphysiques ne pénètrent les arcanes mystérieux de l'univers. Leurs efforts les plus opiniâtres aboutissent à un aveu tacite d'impuissance. Dieu est à l'origine, l'Inconnaissable à la fin de la longue et pénible course qui a pour enjeu la vérité totale, suprême : sable mouvant sur lequel viennent bâtir l'édifice éphémère de leurs dogmes ou de leurs hypothèses la morale religieuse et sa fille majeure et émancipée, la morale des philosophes.

Néanmoins, pour maintes et maintes parties de son œuvre, le passé doit bénéficier du recul et de l'équité qui viennent du temps. Il faut le reconnaître, en dépit de leurs lourdes et nombreuses erreurs, les siècles écoulés entrevirent

Digitized by Google

quelques-unes des grandes thèses pour le triomphe desquelles nous combattons aujourd'hui.

En nous présentant la religion comme le lien unificateur par excellence ou la cause originelle qui consolide et maintient le groupe social, nos prédécesseurs ne se trompèrent qu'à demi; car à la religion, pour contenu essentiel, ils donnaient l'amour des hommes et l'amour divin, la forme la plus large et la plus pure de l'altruisme. Ils proclamaient ainsi, d'une façon peut-être inconsciente, mais, à coup sûr, topique, la primauté nécessaire et évidente du psychisme collectif (23).

Bouddhistes, juifs, stoïciens, épicuriens, chrétiens, mahométans, hédonistes, eudémonistes, scolastiques, utilitariens et altruistes modernes, tous s'inclinent également devant le grand fait de l'union, de la solidarité des hommes; tous y aperçoivent ce qui fixe et attache nos désirs, nos joies, nos tristesses, ou la raison séminale (pour user d'une expression chère aux disciples de Zénon et d'Epictète) du monde des phénomènes moraux. Certes, dans cette interminable suite d'essais descriptifs, les termes employés sont loin

Digitized by Google

d'être rigoureux, et les définitions proposées sont loin d'être scientifiques. Mais toujours et partout la vertu se ramène à l'observance du lien social qui sert aussi de règle à l'intérêt personnel, à l'égoïsme bien entendu, et qui s'offre comme le seul fondement stable de l'éducation. Théologiens et philosophes, tous, en tant que moralistes, viennent donc se ranger parmi les précurseurs plus ou moins immédiats de la théorie sociologique en morale (24).

Que de fois, au reste, n'a-t-on pas donné pour objet à l'éthique la propre matière de la sociologie abstraite? Témoin cette définition si exacte en raison même de sa généralité : la morale est la science des rapports les plus particuliers et les plus complexes qui existent entre les êtres de la nature. Et combien de fois, inversement, n'a-t-on pas assigné pour but aux sociétés humaines la réalisation large et complète de tous les aspects de la vie intellectuelle et sentimentale? Enfin n'a-t-on pas ressassé, jusqu'à exciter des doutes à son endroit, l'argument que la société n'est pas la réunion atomistique des individus, formée par

Digitized by Google

leur rencontre fortuite, mais bien une unité vivante, un fait primitif et antérieur à l'évolution individuelle (25)?

On ne saurait nier, non plus, que la morale n'ait souvent été envisagée comme la connaissance ultime, celle qui achève et couronne l'œuvre commune des sciences. A beaucoup d'esprits la vérité morale apparaissait déjà comme l'unité suprême, le point culminant vers lequel convergent toutes les autres vérités. Notons, à cet égard, un nouveau rapprochement, et nullement fortuit, entre ces deux penseurs originaux et d'une grandeur égale, appartenant à la même race intellectuelle : Spinoza et Comte. Le premier proclame bien haut que le problème du bonheur humain doit imposer aux diverses sciences leur unité; et il le prouve par son éthique, ce foyer central d'où partent, selon la remarque de Schleiermacher, et où aboutissent toutes ses idées. Et le second porte aux nues la prépondérance, la domination légitime du point de vue sociologique; la théorie de la société constitue pour lui la science synthétique par excel-

Digitized by Google

lence, la seule réellement capable d'unifier toutes les autres, le sommet de la superbe pyramide du savoir (26). Descartes, le maître commun de Spinoza et de Comte, partage, en vérité, la même opinion : c'est la sagesse de la vie, le savoir se conduire qui forme pour lui le but suprême de toutes nos connaissances.

Remarquons à ce propos, qu'aux yeux de tous ceux qui attachent de la valeur aux origines, aux premières ébauches des idées, la célèbre hiérarchie comtiste des sciences abstraites doit apparaître comme l'expression moderne d'une vérité depuis longtemps aperçue dans ses grands traits. Sans remonter à Aristote, ni parler de Bacon, ne lisons-nous pas, en effet, dans la préface des *Principes de la Philosophie* de Descartes, ces lignes significatives : « Toute la philosophie est comme un arbre dont les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique, et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les autres sciences, qui se réduisent à trois principales : à savoir, la médecine, la mécanique et la morale; j'entends la plus haute et la plus parfaite morale qui, présup-

Digitized by Google

posant une entière connaissance des autres sciences, est le dernier degré de la sagesse? » Faisons la part de ce qu'on pourrait appeler l'*équation historique*, ou de l'erreur — si naturelle à une époque où la philosophie était elle-même de l'empirisme synthétisé, — de l'erreur qui consistait à voir dans la métaphysique la racine de la science; écartons le lapsus logique qui superpose la mécanique à la physique, et remplaçons le savoir appliqué, la médecine, par la science théorique, la biologie : — il nous restera encore l'ossature, la charpente intime de la belle synthèse de Comte.

Le chef des criticistes modernes, Kant, reconnaît également la suprématie de la morale. A la vérité, son effort dépassa le but. Il aperçoit dans la morale non pas l'espèce qui forme le terme, l'aboutissement naturel du genre « science », mais une sorte de nouvelle et vaste classe, méthodologiquement distincte de la connaissance scientifique. Il place la morale à la fois au-dessus et à côté de la science proprement dite. Il accomplit, par le fait, une œuvre néfaste,

Digitized by Google

malsaine et qui, déjà à son époque, semblait condamnée par le cours de l'évolution régulière des sociétés. Il se confie aux révélations empiriques de la conscience, qu'il prétend soustraire au contrôle de la raison spéculative. Il veut échapper à l'athéisme et au scepticisme, et il s'engage dans la vieille voie qui, de tout temps, mena à la négation et au doute : le chemin banal de la croyance pure, de la foi irraisonnée. Le cas de Kant nous choque ainsi qu'une déviation pathologique, une cécité cérébrale dont le constat nous attriste en raison même des lueurs brusques qui illuminent cette nuit obscure.

Tous, en effet, disciples et adversaires, nous admirons ces belles paroles — si belles que, rarement, nous résistons à l'envie de les transcrire et que le public, depuis qu'on les cite, a dû les apprendre par cœur, — ces paroles qui terminent la seconde partie de la *Critique de la Raison pratique* : « Deux choses remplissent l'âme d'une admiration et d'un respect toujours renaissants et qui s'accroissent à mesure que la pensée y revient plus souvent et s'y applique davantage :

Digitized by Google

le ciel étoilé au-dessus de nous, la loi morale au dedans de nous ». Ces deux choses, en vérité, la mécanique céleste et la mécanique sociale, sont l'alpha et l'oméga de la science positive et de la philosophie scientifique. Mais s'il n'était que juste de placer la loi morale au-dessus de la loi naturelle, il était puéril de penser que la première fût autre chose que le prolongement, le complément, l'appendice de la seconde. Au lieu de creuser et d'élargir le fossé artificiel et conventionnel qui les sépare, jusqu'à nous le présenter comme une sorte d'abîme infranchissable, il eût mieux fallu, ne fût-ce qu'au nom de la continuité des phénomènes tant de fois admise par les penseurs, s'efforcer de vaincre cette dualité apparente; et il eût été plus digne d'une saine philosophie, de chercher à rétablir la profonde unité du savoir et de l'existence (27).

Digitized by Google

Digitized by Google

III

Les principes moraux résultent de l'état social; décrivons, étudions l'organisation d'une société, et nous connaîtrons sa morale : telle est l'opinion courante, la vue admise aujourd'hui par une forte majorité de sociologues et de moralistes.

Sans doute, des liens étroits existent entre les institutions d'une société et l'ensemble de phénomènes surorganiques qu'on appelle sa morale. Et le conseil est bon d'étudier les caractères externes et marquants d'une société, pour ensuite tâcher

Digitized by Google

de découvrir ses caractères plus intimes. On nous invite ainsi à employer la méthode inductive, à remonter des effets à leurs causes. Rien n'est plus sensé. Mais ce précepte méthodologique ne ruine-t-il pas en quelque façon la thèse qu'on lui donne pour corollaire, à savoir, que l'état social est la cause dont la morale est l'effet?

Si nous louons le physiologiste passant de l'étude des grands appareils et des organes à l'examen des tissus et des éléments anatomiques, au moins ne lui attribuons-nous pas l'hypothèse qui dans le protoplasme retrouverait le produit des organes. Il nous semble, de même, qu'on se trompe grossièrement lorsqu'on suppose que ces faits, les institutions sociales, peuvent précéder ou déterminer ces autres faits, les idées et les sentiments moraux.

L'erreur s'explique, en définitive, par une vieille habitude mentale. Notre esprit, dans tous les cas complexes ou difficiles, saute volontiers par-dessus les degrés intermédiaires, se détourne des causes immédiates, pour aller directement jusqu'au bout extrême de la série, pour atteindre

Digitized by Google

les causes de plus en plus générales. Pourquoi s'embarrasser d'une enquête minutieuse sur la foule des causes prochaines qui échappent encore à notre investigation, qui glissent entre nos mains malhabiles? Remontons, sans plus, aux causes éloignées, toujours moins nombreuses et appartenant à un ordre plus simple de phénomènes. Reculons jusqu'au psychisme vital. Faisons-lui jouer le rôle de premier propulseur dans la longue série des connexions historiques. Il nous sera facile alors de prétendre que la *cérébralité* générale ou biologique, ayant déterminé l'apparition, par exemple, du cannibalisme, de l'esclavage, ou de telle autre institution primitive, laisse ensuite à cet état social le soin non seulement d'engendrer les états suivants, la théocratie, la monarchie militaire, le régime féodal, démocratique, etc., mais encore de produire les cérébralités plus spéciales et plus complexes qui correspondent à ces états et qu'on désigne par le nom de morales. Les métamorphoses sociales *extérieures* naîtront ainsi directement les unes des autres et passeront à nos yeux pour ce qu'elles

Digitized by Google

ne sont pas, une suite de métamorphoses *intérieures*, une série de véritables *métempsycoses*. Tel nous semble le vice capital de ce mode d'explication.

Mais essayons d'aller au fond du problème. Le psychisme collectif nous apparaît comme une nouvelle et dernière complication de l'énergie répandue dans l'univers. Les propriétés chimiques venant s'ajouter aux propriétés physiques, déterminent la formation, dite *concrète*, des diverses existences du monde inorganique. Les propriétés vitales se joignant ensuite aux propriétés chimiques et physiques, déterminent la formation également *concrète* des diverses existences du monde organique. Enfin, le psychisme collectif ou les propriétés sociales se combinant avec les propriétés vitales, chimiques et physiques, déterminent la formation *concrète* des diverses existences du monde surorganique. Il faut d'ailleurs éviter de confondre ces dernières avec les réalités psychophysiologiques qui appartiennent encore au monde de la vie et qui, comme telles, concourent à la production des existences proprement psychologiques.

Digitized by Google

Mais le psychisme collectif ne revêt-il pas en outre différentes formes historiques qu'on appelle soit des états sociaux, soit des institutions sociales, soit simplement des phénomènes, des faits sociaux? Et toutes ces réalités ne sont-elles pas au premier chef des existences concrètes?

Distinguons, comme disaient nos judicieux ancêtres scolastiques. Les manifestations du psychisme collectif peuvent s'envisager soit d'une façon abstraite, soit avec toutes leurs particularités concrètes. Dans le second cas, elles s'identifient avec les existences bio-sociales ou les phénomènes psychologiques. Prenons des états sociaux, des institutions, des faits historiques quelconques, et examinons les attentivement à ce dernier point de vue. Qu'est-ce que l'anthropophagie, par exemple, l'esclavage, la monogamie, le régime féodal, la libre concurrence, ou tel événement qu'on voudra, une révolution, une guerre, etc.? Je réponds sans la moindre hésitation : toutes ces choses sont des groupes, des connexions d'idées et de sentiments, des existences bio-sociales. Qu'on ne s'y trompe pas,

Digitized by Google

d'ailleurs. Une existence dite, par abréviation, *bio-sociale*, est nécessairement un composé, un amalgame de propriétés et d'actions mécaniques, physiques, chimiques, vitales, psychophysiques et sociales. Propriétés et actions indissoublement liées entre elles. Vous ne pouvez en faire disparaître une seule, sans aussitôt briser et dissoudre l'existence concrète tout entière. Mais, comme rien, dans la nature, ne se crée et ne se perd, ces mots : faire disparaître, dissoudre, sont un simple mode de langage. C'est transformer qu'il faudrait dire.

Nous pouvons changer le concret en ce qui nous apparaît — dans certains cas, et illusoirement, — comme son contraire, l'abstrait; nous pouvons émietter l'existence concrète en un nombre indéfini, un nombre x d'abstractions. J'ai caractérisé plus haut le cannibalisme comme un groupe, une suite, une connexion d'idées et de sentiments. Essayez de distraire de ce complexus n'importe quel élément formateur et même, de préférence, l'élément le plus subtil, celui qui nous semble invisible, intangible, bref, le plus

Digitized by Google

éloigné de nos sens, l'élément dit idéal ou hyperorganique. Le cannibalisme, en tant que fait concret, disparaîtra, sombrera tout entier. Il ne se résoudra pas, comme cela peut sembler d'une première vue, en une série de faits concrets physiologiques, chimiques ou physiques. Nul résidu de cette sorte ne restera entre nos mains; aucune action mécanique ou vitale; ni la poursuite, ni la préhension, ni la mastication, ni la digestion. Toutes ces choses existeront encore, sans doute, comme existera encore l'élément hyperorganique que nous leur avions soustrait et qui les animait, qui les maintenait ensemble, qui leur donnait une unité comparable à celle que l'âme donne au corps; mais elles seront transformées, elles seront réduites à l'état de pures abstractions. Le cannibalisme qui est un fait bio-social, c'est-à-dire, selon l'une de nos hypothèses directrices, un fait psychologique, une idée accompagnée de certaines émotions, un groupe d'idées et de sentiments, sera, dès lors, considéré par nous *in abstracto*. Dans ce fait composé nous pourrons isoler de ses autres facteurs, et surtout du fac-

Digitized by Google

teur biologique, l'élément ou le facteur social, pour le considérer soit dans son essence, comme psychisme collectif, soit dans sa forme, comme telle ou telle institution, tel ou tel état social. En un mot, l'anthropophagie, l'esclavage, le despotisme, la liberté, etc., cesseront d'être pour nous des faits *psychologiques*, toujours *concrets*, et nous apparaîtront comme des phénomènes *sociologiques*, des *abstractions* pures. Cette transformation ou substitution n'est, en vérité, qu'un artifice de notre esprit, mais un artifice sans lequel le savoir abstrait n'eût pu naître ni se développer.

Ainsi se justifie la thèse posée plus haut, à savoir, que les manifestations historiques du psychisme social se peuvent étudier soit d'une façon concrète, dans l'histoire naturelle des phénomènes sociaux et les disciplines sociales descriptives qui s'y rattachent, soit d'une façon abstraite — dans la sociologie élémentaire, ou morale.

La sociologie descriptive doit confondre ses limites avec celles qu'on assigne d'habitude à la psychologie distinguée de la psychophysique (qui, elle, rentre dans le domaine de la biologie).

Digitized by Google

L'histoire qui est aujourd'hui une discipline empirique, confuse, indécise quant à sa méthode, tantôt inductive et tantôt déductive, deviendra un jour une vaste psychologie, une connaissance essentiellement déductive; une psychologie non pas seulement des races, des peuples, des foules, etc., mais bien plutôt des individus; car les individus sont des unités déjà foncièrement *sociales*, des produits à la fois concrets et discrets (dus à l'action combinée des forces organiques et des énergies hyperorganiques), à opposer aux unités ou formations sociologiques également concrètes, mais continues, telles que les races, les peuples, les classes, etc.

Les idées, les sentiments, les passions, les volitions, les caractères, tel sera le véritable objet de l'histoire conçue comme science concrète (ou ainsi qu'une sorte d'astronomie ou de géologie sociale).

Quant à la sociologie élémentaire ou abstraite, elle s'identifiera de plus en plus avec l'éthique et la philosophie du droit. Elle sera, comme toutes les autres sciences fondamentales, essentiellement

Digitized by Google

inductive (28). Elle basera ses inductions, ses généralisations, ses grandes lois sur l'examen des faits concrets et particuliers; elle aura donc (à l'exemple de la physique, de la chimie, de la biologie) pour point de départ la matière même de la science concrète correspondante, ou son contenu brut, pour ainsi dire; mais non pas ses conclusions, sa matière déjà scientifiquement élaborée. Et si elle disséquera, si elle analysera minutieusement les faits particuliers, pour en tirer des schémas abstraits, des formules et des lois générales, elle ne fera pas la synthèse de ces faits, du moins au sens qu'un tel terme prend dans toute l'étendue du domaine des sciences concrètes.

Mais si ce que nous venons de dire peut le moins du monde se justifier, prétendre que la morale résulte des états sociaux, c'est, au plus, se satisfaire d'une tautologie oiseuse. Ajoutons que tant qu'on reste dans les limites de la science théorique, il ne convient pas de discourir sur l'action moralisatrice ou démoralisatrice de telles ou telles institutions. Ces points de vue appartien-

Digitized by Google

nent à la technologie sociale, à la politique, à la sociologie appliquée. Celle-ci, d'ailleurs, ne tardera pas à apprendre, de la future science abstraite, que la même institution moralise ou démoralise les sociétés qui l'adoptent et la maintiennent, selon les accidents de la phase historique parcourue ou le degré d'évolution atteint par de tels groupements sociaux.

Encore un mot. Nous avons dit que la science concrète des sociétés devra s'identifier avec le savoir psychologique. Ce que la psychologie a été autrefois, on le sait : une fraction, un chapitre de la métaphysique, ou plutôt son humble servante, *ancilla philosophiæ*. Ce qu'elle est aujourd'hui, à moins que nous ne nous trompions grossièrement, on le devine : une science hybride, abstraite et concrète à la fois (comme le constate, en parfaite ingénuité, mais très exactement, Herbert Spencer dans la classification des sciences qu'il oppose à la hiérarchie d'Auguste Comte), un savoir hétéroclite composé d'emprunts considérables faits à la biologie et qui sûrement retourneront à cette discipline, et d'autres parties qui,

Digitized by Google

seules, pourront s'incorporer à la future science concrète dont elles formeront l'introduction générale : — la logique, la théorie des idées et des sentiments complexes, la théorie des facultés et des passions, l'éthologie ou science des caractères, etc. (29).

Quelques penseurs, et, parmi eux, au premier rang, H. Spencer, reconnaissent volontiers l'existence d'intuitions héréditaires appartenant à la race, donc précédant l'expérience contemporaine et influant sur la conduite individuelle en la dirigeant, en lui donnant sa forme, comme aurait dit Kant. Pour ces philosophes, une partie du phénomène social se résout en une suite d'adaptations organiques ou de modifications nerveuses qui, à force de se transmettre, de s'accumuler de génération en génération, se transforment à la longue en de véritables *facultés* morales.

Cette vue diffère, en un point essentiel, de notre conception du psychisme collectif. Estimant pouvoir se passer de toute hypothèse sociologique, elle réduit au jeu naturel des fonctions vitales l'intelligence et l'émotivité qui caractéri-

Digitized by Google

sent les races. Mais rien ne s'élucide par ce procédé puéril, depuis longtemps abandonné des autres sciences. A quoi, par exemple, servirait l'hypothèse qui ramènerait la gravitation universelle à une somme infinie de mouvements ayant déterminé, dans les agrégats épars, certaines modifications lentement accrues et devenues, par la suite des âges, une véritable propriété physique de la matière? Ne devrons-nous pas quand même nous enquérir de la cause génératrice de tels mouvements? Et ne devrons-nous pas encore chercher à connaître d'où viennent les premières expériences d'utilité dont le dépôt séculaire nous apparaît aujourd'hui comme le fond ou le *substratum* de nos sentiments moraux? Comment le premier mouvement a-t-il pu se produire en dehors des conditions que résument les lois de la pesanteur? Et comment la première expérience utilitaire a-t-elle pu être conduite à sa fin en dehors de toute notion, de tout concept d'utilité?

La science commençante de la morale fera donc bien, croyons-nous, de suivre l'exemple de la physique. Si celle-ci, pendant des siècles, se

Digitized by Google

contenta, à son grand profit, de l'hypothèse newtonienne, celle-là, en attendant des temps propices aux solutions plus radicales, ne s'égarera peut-être pas davantage en prenant pour point de départ l'hypothèse du psychisme collectif, — quitte à envisager en philosophie cette forme ultime de l'énergie universelle comme une floraison suprême du psychisme biologique.

Il ne faut pas craindre de le répéter, au reste, les meilleures explications données jusqu'ici de la *materia ethica*, des concepts du bien et du mal, confirment notre manière de voir et étayent notre hypothèse. Ces explications font pénétrer la conscience au cœur même de la morale; et à ce trait elles en joignent un autre, qui n'est pas moins significatif. Elles font reposer la différenciation éthique sur la divison préalable de l'élément conscientiel en social et insocial. A la question : qu'est-ce que le moralement mauvais? elles ne trouvent qu'une réponse : c'est, en dernière analyse, l'isolement plus ou moins strict de l'individu dans la vie de la famille, de la tribu, de la nation, de l'État, de la société; c'est la persis-

Digitized by Google

tance — due à l'inertie naturelle ou à un état maladif — de l'être en des formes de vie, des phases de développement que la raison reconnaît pour inférieures; c'est une stagnation ou un retour en arrière qui, tôt ou tard, aboutit à la désintégration; bref, et quand il s'agit de morale humaine, c'est, selon une formule souvent employée, la bête dans l'homme (30).

Le psychisme collectif est un facteur primordial qui, s'ajoutant au psychisme organique, façonne à sa ressemblance l'être isolé, le transforme en membre d'un groupe, le rend propre à remplir des fonctions nouvelles et importantes. L'être biologique s'offre sans doute comme le postulat nécessaire d'une telle évolution. Mais l'être social ou la « personne » est le produit, le résultat, l'effet de celle-ci : — motif majeur qui, selon les règles ordinaires de la perspective téléologique, nous pousse à voir dans l'individu la cause finale, le but réel de la société.

La fusion intime et persistante des deux psychismes, l'organique et le social, s'accompagne d'un long cortège de conséquences. Or, nous aperce-

Digitized by Google

vons ces dernières infiniment mieux que le personnage central et invisible auquel elles servent d'escorte; presque toujours, par suite, nous ne faisons entrer en ligne de compte, dans nos descriptions sociologiques, que les effets directs et indirects du développement collectif.

La personne et sa psychologie, tel est l'aboutissement synthétique, la fin concrète de l'évolution des sociétés. Décomposé par l'analyse, ce résultat total s'émiette en une multitude de résultats partiels et abstraits. Cependant, si considérable qu'en soit le nombre, on peut, croyons-nous, réduire ces divers effets à trois vastes catégories de phénomènes, savoir :

1° La « socialisation » ou moralisation des choses dites idéales, avec leur cortège de croyances et de volitions ou désirs abstraits, généraux; 2° la socialisation ou moralisation des choses dites réelles, y compris le *substratum* de toute vie cérébrale, la sensation, avec leur cortège de croyances et de volitions ou désirs concrets, particuliers; et 3° la socialisation ou moralisation des choses dites pratiques, ou encore des combinaisons

Digitized by Google

innombrables formées par l'idéal et le réel, la conception et l'émotion, les croyances abstraites (scientifiques et philosophiques) et les croyances concrètes (esthétiques), les volitions ou désirs généraux et les volitions ou désirs particuliers; combinaisons qui président à l'action humaine immédiate, qui constituent l'âme, l'essence même du travail, de l'industrie, et qui s'accompagnent d'une foule de croyances, de volitions, de désirs mixtes et vagues, non différenciés en croyances, en volitions, en désirs abstraits et généraux, et en croyances, en volitions, en désirs concrets et particuliers.

Ces trois séries évolutives, ces trois processus socialisateurs ou moralisateurs remplissent l'histoire. On donne d'habitude aux deux premiers les noms populaires et justement vénérés de science, de philosophie (théologie, métaphysique, philosophie intégrale), enfin d'art. Quant à la troisième série, qui procède essentiellement par la fusion ou l'amalgame et souvent, hélas! par la confusion de nos connaissances scientifiques, philosophiques et esthétiques (et des croyances

Digitized by Google

ou des désirs qui en résultent), on peut la désigner par le terme général de travail ou d'industrie.

Ces processus, à première vue, semblent se dérouler d'une façon parallèle ou simultanée. Mais leur étude plus attentive découvre qu'il existe entre eux un lien génétique, un ordre naturel de succession. Le psychisme collectif ou, si l'on préfère un terme à peu près équivalent, comme nous le verrons par la suite, et déjà entré dans l'usage général, l'altruisme, détermine dans la « cérébralité » organique une longue suite de transformations graves. L'altruisme atteint tous les aspects de l'être biologique, qu'il modifie profondément.

Sous son influence naissent et se développent, par opposition à la raison, à la passion, à la volonté et à l'action purement animales, la raison, la passion, la volonté et l'action vraiment humaines, c'est-à-dire, déjà plus ou moins sociales. Et c'est ainsi qu'à l'ignorance, à l'*inesthétisme*, si l'on peut employer cette expression, à l'indigente oisiveté des premiers âges succèdent

Digitized by Google

le savoir, l'art, le travail fécond des époques ultérieures. Toutes ces choses se tiennent de près non seulement par leur interdépendance manifeste, mais encore et surtout parce qu'elles s'engendrent les unes les autres selon une loi constante, parce qu'elles se développent dans un ordre immuable de succession. Le savoir d'une époque détermine et façonne les conceptions religieuses et philosophiques de cette époque. Il s'allie en même temps à la religion et à la philosophie pour donner à l'art, aux conceptions esthétiques leur matière, leur contenu. Enfin, un accord s'établit entre ces trois pouvoirs, la science, la philosophie et l'art, un accord qui vise l'application pratique de leurs résultats communs et qui fournit au labeur incessant des hommes vivant en société un but précis, une tâche quotidienne.

Nous avons exposé et défendu cette loi de corrélation entre les divers membres de la série *psychosociale* dans notre livre intitulé : *La philosophie du siècle* (31).

Un sociologue de mérite, M. Tarde, a proposé depuis une explication qui diffère par quelques

Digitized by Google

arguments essentiels de la nôtre. Cet auteur ne nous a pas persuadé; nous continuons à préférer notre hypothèse à la sienne. Toutefois, sa conviction nous a paru aussi forte que sincère, et nous pensons servir la vérité en plaçant sa thèse en regard des pages précédentes. Le lecteur pourra ainsi juger par lui-même ces deux manières de voir à la fois apparentées et diverses.

« Je considère, dit M. Tarde, l'évolution des sociétés comme une lente et difficile fusion des psychologies individuelles en une même psychologie sociale. Cela suppose trois choses, dont les deux premières sont nécessaires, et la troisième de luxe, mais néanmoins d'un prix infini : l'accord des croyances, c'est la religion qui s'en charge; l'accord des désirs, c'est l'œuvre de la morale; enfin l'accord des sensations elles-mêmes, et c'est la tâche des beaux-arts. Il s'agit de superposer, autrement dit, aux sensations grossières et animales qui nous divisent, qui ne sont point communicables d'homme à homme par les voies rapides de la vie sociale, des sensations raffinées et spiritualisées qui, devenues les notes domi-

Digitized by Google

nantes des sensibilités en contact, en communication sympathique, fassent d'elles un même cerveau résonnant à l'unisson. Ces sensations doivent être agréables, cela va sans dire, sans cela elles ne se propageraient pas par imitation; mais cela ne suffit pas. Il faut, pour que le but voulu soit rempli, que leur agrément, combinaison géniale d'un homme provoquée par les particularités de sa vie sociale, soit, par suite, de nature à se répandre par la parole ou les autres procédés artificiels d'expression. Tous les plaisirs d'espèce visuelle et acoustique surtout, mais aussi ceux d'espèce inférieure même, peuvent entrer comme ingrédients dans la fabrication mystérieuse de ce charme complexe; l'essentiel est qu'il soit fabriqué parce que la société existe, et que, si elle n'existait pas, il ne l'eût pas été. Dans ce composé, ce qui a trait aux fonctions de l'amour domine; il semble que toute chose vraiment digne du nom d'œuvre d'art, poème, peinture, statue, musique, édifice même, se reconnaisse à une sorte de savourement amoureux qu'elle procure à l'œil, à l'oreille, à l'imagination, à l'es-

Digitized by Google

prit tout entier; *jouer*, c'est déjà *jouir* ainsi spirituellement et socialement les uns des autres, et je suis porté à croire que les premiers hommes se sont rassemblés pour s'amuser, avant de songer à se rassembler pour agir. L'inventeur du premier jeu a été peut-être l'introducteur du ferment social dans le monde. Voyez les enfants, cette image atavistique de nos ancêtres, à ce qu'on prétend (32) ».

Le même écrivain fait une distinction curieuse entre le *rapport* social, l'*acte* social et le *lien* social. Selon lui, la nature du rapport social élémentaire est le commandement ou l'obéissance, l'imposition par l'un et l'acceptation par l'autre, d'une idée ou d'une volonté; la nature de l'acte social est d'être une imitation, une copie d'actes semblables ou une combinaison originale d'imitations; enfin la nature du lien social, de la cohésion non physique ni sexuelle entre individus différents, consiste dans l'unanimité, la solidarité produite à la longue par le fonctionnement des rapports sociaux et par la répétition des actes sociaux (33).

Digitized by Google

Dans cette sociologie, nous ne sortons pas d'un psychisme qui se caractérise implicitement comme collectif, puisqu'il veut être distingué du psychisme individuel. Que ce psychisme soit le fond de la socialité, on l'aperçoit; qu'il soit aussi le fond de la moralité, on le pressent. Quant au reste, les formules de M. Tarde auraient tout avantage, ce nous semble, à briser le cadre étroit où les renferme cet auteur.

Supposons, en effet, que tout *rapport social* se ramène, en dernière analyse, à la *communication* d'une idée, d'un sentiment, d'une émotion, à leur *transfert* d'une intelligence consciente en une autre intelligence consciente.

Ce passage nécessitera une *extériorisation*, une *expression* quelconque d'idées, de sentiments, d'émotions; et de là naîtront la science, la philosophie, l'art et leurs diverses applications. Mais la socialisation de la matière psychique, avec les nombreuses conséquences qu'elle entraîne, sera plus ou moins aisée et rapide, ou lente et difficile; et le rapport social, par suite, sera plus ou moins strict ou relâché. Tout dépendra, si l'on

Digitized by Google

peut s'exprimer ainsi, de l'âge même de la socialité.

Au commencement, les grandes voies de l'altruisation sont si peu frayées encore (34), que le transfert psychique ne s'effectue guère que par la force ou la violence. Le rapport social est presque toujours tel que le décrit M. Tarde : commandement, supériorité d'un côté, et obéissance, infériorité de l'autre; ou, si l'on préfère des termes plus généraux et moins faussés par l'usage, — éjection, *éjectivité* d'une part, et réception, *réceptivité* de l'autre, toutes deux s'extériorisant, s'exprimant d'une façon primitive, brutale, inaugurant les pires formes du despotisme, de l'esclavage, du régime des castes, etc.

Peu à peu, néanmoins, cette rude discipline, cette assouplissante école produisent leurs effets : les voies de l'altruisation se tracent, s'établissent, se multiplient. Ce n'est plus tant par le fer, le feu, le sang, par les tortures et les douleurs physiques, que par la parole, le raisonnement et, hélas! par les tortures et les souffrances morales, que les hommes se convainquent et se persuadent

Digitized by Google

les uns les autres. D'extérieures, d'apparentes, la supériorité et l'infériorité deviennent de plus en plus cachées. On arrive ainsi à ce qu'on appelle l'égalité devant la loi, et la formule est d'une vérité frappante, vu la nature grossière du droit.

L'éjectivité, la supériorité, le principe actif, et la réceptivité, l'infériorité, le principe passif, emploient de plus en plus, pour se manifester, les moyens insidieux, les méthodes captieuses : on recourt volontiers aux séductions de la parole, à l'intrigue politique, aux suggestions de toutes sortes, on fait appel à la confiance, au crédit, aux diverses formes de l'exploitation morale. On arrive ainsi à ce qu'on nomme la liberté ou les libertés politiques, économiques, etc. ; et le terme est juste en ce sens qu'il implique une facilité d'altruisation grandement augmentée, accrue surtout par une réceptivité plus rapide et plus souple.

Par malheur, en de telles conditions, l'éjectivité diminue souvent d'une façon sensible. Un nivellement des choses sociales, une sélection s'ensuivent qui tendent à éliminer les modes ori-

Digitized by Google

ginaux de penser, de sentir et qui, en place de la simple et excellente égalité de droit, amènent une fâcheuse égalité de fait. D'autre part, chacun comprend que si la réceptivité, inséparable de la civilisation, venait à trop s'affaiblir dans nos sociétés modernes, celles-ci seraient infailliblement tentées par le retour à l'expédient éprouvé du passé, à la servitude politique et économique, à la séparation des classes; et c'est même là peut-être une des raisons intimes du despotisme latent et des iniquités, des inégalités sociales si fréquentes de nos jours.

Quant à la distinction entre le rapport social, l'acte social et le lien social, elle nous semble, nous ne dirons pas vaine, mais artificielle et subtile. L'acte social est toujours un phénomène d'altruisation; c'est le rapport social réalisé ou en voie de se réaliser. Et le lien social, ou la solidarité qui maintient l'union des groupes, n'est qu'un autre mot pour désigner cette même communion d'idées, de sentiments, ce même accord dans les désirs et les croyances (35).

La théorie du psychisme social ne s'accom

Digitized by Google

mode guère mieux des exagérations où se complaisent l'école historique qui suit les traces de Buckle et les criminologistes entrés dans la voie ouverte par Lombroso. Les causes climatériques et géologiques, d'une part, l'hérédité et l'atavisme purement physiologiques de l'autre, exercent, sans nul doute, une influence considérable sur les destins des hommes réunis en sociétés. Mais cette action n'est pas si directe et si immédiate que voudraient nous le faire croire les écrivains subissant l'attrait des solutions simples et tombant dans la grave erreur contre laquelle nous prémunissait Auguste Comte : l'introduction des hypothèses et des méthodes élaborées par les sciences des phénomènes très généraux dans l'étude des phénomènes beaucoup plus particuliers.

Les causes physiques et physiologiques facilitent, favorisent, accélèrent, ou obstruent, embarrassent, retardent la marche de l'altruisation psychique, du processus social par excellence; mais elles ne créent point ce processus de toutes pièces, et il faut se garder de leur faire jouer

Digitized by Google

dans l'évolution des sociétés humaines le rôle d'un *deus ex machinâ*. La civilisation peut suivre le cours des grands fleuves; il n'en est pas moins vrai, comme on l'a dit, qu'elle remonte souvent ce cours, qu'elle se jette de côté, qu'elle gravit les plus hautes montagnes, qu'elle traverse les déserts et ambitionne la conquête du globe entier. Bref, et alors même qu'elles nous paraissent exceptionnellement puissantes, comme cela a lieu à l'aube des civilisations, les causes de l'ordre physique n'exercent qu'une action sociale très secondaire. Il en est de même des causes physiologiques. Sous ce rapport, on paraît surtout avoir exagéré l'influence de ce qu'on nomme la race; du moins, eût-il fallu sévèrement distinguer entre le fait biologique et le fait social, entre la race considérée comme un vaste réservoir d'aptitudes physiques et physiologiques, et la race envisagée comme un faisceau de forces hyperorganiques. Les phénomènes d'atavisme suggèrent des remarques analogues (36).

Le nombre des penseurs qui reconnaissent le caractère profondément social des phénomènes

Digitized by Google

moraux croît tous les jours. Mais si l'on admet déjà certaines prémisses, on recule encore devant les conclusions. On s'arrête volontiers à mi-chemin, on ne dépasse pas les généralités vagues qui favorisent l'éclosion des hypothèses métaphysiques.

On se plaît surtout à identifier la vie avec la société, effort stérile qui empêche et retarde la spécialisation de plus en plus nécessaire des études sociales. A ce monisme d'une envergure trop vaste pour les faibles forces de la science naissante, à cette unité qui représente peut-être la vérité future, mais qui aujourd'hui nous laisse en proie au doute et à l'incertitude, il faut opposer un monisme plus strict, plus spécial, plus scientifique. Il faut se borner à réduire la socialité à la moralité, équation préalable qui trace une ligne frontière entre les domaines voisins de la vie et de la société, qui défend à la sociologie de s'absorber dans la biologie, qui fonde la vraie science abstraite ou limitative. Un plan incliné conduit du physico-chimique, de l'*hypoorganique*, à l'*organique* proprement dit,

Digitized by Google

et de celui-ci à l'*hyperorganique* ou moral. Mais c'est précisément pour avoir constaté l'existence d'une telle pente, que l'esprit humain recourt à l'artifice de la division, de la gradation, de la spécialisation scientifiques. Le fondateur ou le grand rénovateur, dans ce siècle, de la science sociale, Auguste Comte, avait bien compris cette nécessité, lui qui ne manque jamais l'occasion de nous présenter la socialité comme une sorte de floraison suprême de la vie organique. Malheureusement, son monisme encore retenu dans les lacs de cet esprit superficiel et terre à terre qu'on a longtemps fait passer pour de la profondeur métaphysique, l'induisit à la faute de méthode contre laquelle lui-même, en d'autres cas, s'élève avec force. Comte demeure, au fond, en sociologie, un vitaliste, au même titre que ses meilleurs disciples modernes, les Taine, les Guyau, les Fouillée (37).

Notons ce trait intéressant : malgré son apparente rigueur scientifique, le vitalisme moral est plein d'indulgence pour les plus fortes exagérations idéalistes. L'alliance entre l'esprit biolo-

Digitized by Google

gique, selon une expression de Comte, et l'esprit transcendant s'explique, du reste, avec facilité, si l'on considère que le vitalisme est lui-même une théorie métaphysique, une généralisation à la fois incomplète et prématurée. On peut en juger par l'opinion suivante sur l'essence de la moralité, opinion qui longtemps fut classique et qui trouve encore aujourd'hui, notamment parmi les vitalistes, de nombreux et vaillants défenseurs.

« Si la moralité, disent ceux-ci, nous apparaît comme une *nécessité* imposée par le milieu, c'est en vertu des lois de l'hérédité et de l'instinct; c'est aussi en vertu des lois sociales et des conditions d'existence collective ». Mais, ont-ils hâte d'ajouter, ce n'est plus alors la moralité proprement dite : « celle-ci n'existe que quand, nous étant délivrés de l'obsession de l'instinct et des nécessités du milieu, nous nous proposons à nous-mêmes (selon le précepte de Kant) un but universel, sans nous faire illusion sur le caractère idéal de ce but. Nous nous vouons ainsi à une pure idée dont nous espérons commencer la réalisation dans le monde, sans savoir si le

Digitized by Google

monde se ploiera à notre pensée et à notre désir, sans savoir si le bien que nous voulons nous-mêmes est « éternellement voulu » par une volonté supérieure à la nôtre et absolue » (38).

Cette conception du phénomène moral est profondément illusoire. Les lois, les conditions de l'existence collective ne sont pas quelque chose qui enveloppe la moralité intime comme l'écorce enveloppe la tige ou le fruit. Ces conditions, ces lois forment le noyau, le contenu même de toute moralité primordiale (39). Certes, logiquement, rien n'empêche d'admettre l'hypothèse imaginée par les philosophes, d'une cérébralité individuelle pure, « délivrée de l'obsession de l'instinct et des nécessités du milieu »; mais loin de faire d'un semblable état psychique le synonyme de la plus haute moralité, du plus noble altruisme, il faudrait plutôt l'envisager comme la simple négation de l'amour d'autrui, la meilleure définition de l'immoralité naturelle, animale ou biologique.

Mais ce n'est pas tout. Dans leurs spéculations sur la nature intime du fait moral, les métaphysi-

Digitized by Google

ciens n'omirent point de faire un large usage des procédés habituels de l'empirisme. Généralisant à la hâte, ils transportèrent d'emblée en philosophie ce qui eût dû d'abord être soigneusement contrôlé et vérifié par la science spéciale. Non contents de prendre la moralité pour un phénomène de « cérébration individuelle », ils attribuèrent, dans l'explication de ses origines, à la volonté et à l'action une sorte de priorité ou de primauté sur la pensée et le jugement. C'est la doctrine de Kant, reprise par Fichte, développée par Schopenhauer, acceptée comme vraie par une foule de penseurs contemporains. Pour ces philosophes, la volonté, l'activité et la vie sont quelque chose de plus radical, de plus fondamental que la connaissance ; car, disent-ils, nous voulons, nous agissons et nous vivons alors même que nous ne connaissons pas notre action et ne réfléchissons pas sur notre vie.

Le paralogisme qui appuie ce raisonnement est des plus ingénus. On commence par assimiler, dans le domaine moral, la volonté à l'action, par confondre, à très bon droit, d'ailleurs, le vouloir

Digitized by Google

et l'agir en un seul processus. Mais en même temps on s'applique à considérer l'action d'une façon très générale, comme embrassant l'action biologique et même l'action mécanique, et on lui accorde, à ce titre, la priorité ou la primauté sur ce phénomène des plus particuliers, la pensée. On se retourne enfin vers la volonté, déjà identifiée avec l'action, et on lui reconnaît le même privilège. On oublie deux choses : 1° que la volonté ne possède pas d'existence propre : c'est un *préphénomène* imaginé par la raison pour servir de signe avant-coureur aussi bien à l'action vitale qu'à l'action sociale; et 2° que la pensée est le *terme intermédiaire* qui vient compliquer l'*action biologique* pour produire ce résultat : l'*action sociale*; par suite, la volonté qui signale celle-ci ne saurait d'aucune façon intelligible précéder ou commander la pensée. Bref, on confond l'idée générale avec l'idée particulière, et on arrive à dire avec Fichte : Nous n'agissons pas parce que nous savons, mais nous savons parce que nous agissons (40).

Digitized by Google

IV

L'explication vitaliste des phénomènes moraux élargit, sans nécessité et contre toute prudence, le champ, fort vaste déjà, de l'exploration sociologique. Cette théorie transpose les frontières de la morale jusqu'aux confins du monde inorganique.

En revanche, elle ouvre une large brèche dans le vieux mur des préjugés anthropomorphes et spiritualistes; elle secoue nos inerties ataviques, elle épuise une foule d'hypothèses qui, tantôt fausses, tantôt renfermant des germes de vérité,

Digitized by Google

sollicitent l'examen et contribuent aux progrès de la nouvelle science.

A ces titres divers, les théories vitalistes méritent une discussion approfondie.

La morale, entend-on dire de toutes parts, est la science de la conduite, de l'activité humaine. J'accepte l'équation en faisant mes réserves; mais je me demande pourquoi on ne définit pas la biologie comme la science de l'action vitale, la chimie comme la science de l'action chimique, et ainsi de suite? La sociologie ou morale se présenterait dès lors comme la science de l'action hyperorganique, l'étude d'une manifestation très complexe et très particulière de l'énergie universelle.

Renouvelant l'ancien sensationnalisme, l'école moderne semble vouloir faire de l'éthique une science des effets seuls, détachés de leurs causes qui, en tant que primordiales, rentreraient dans le domaine du savoir biologique où elles se résumeraient par cette généralisation : la vie. Oui, nul esprit sérieux ne conteste aujourd'hui la plausibilité de l'hypothèse selon laquelle l'hyperor-

Digitized by Google

ganique prend racine dans l'organique, comme personne ne conteste la stricte dépendance de la biologie à l'égard de la chimie, et de celle-ci à l'égard de la physique. Mais une telle certitude n'empêche pas ces diverses disciplines de former des corps de science séparés, ni surtout de reconnaître et d'étudier, chacune sur son terrain propre, une causalité spéciale, une connexité d'événements qui tous rentrent dans la même classe. Les sciences exactes échappent de la sorte au danger des aventures métaphysiques, à quoi s'exposent sans cesse les théoriciens de la morale dite positive. Ceux-là font de la philosophie, soit matérialiste, soit sensualiste, et laissent le savoir spécial embourbé dans les vieilles méthodes empiriques.

Seule, la fraction idéaliste de l'école positive, qui tous les jours croît en nombre et en importance, semble vouloir se cantonner dans la sphère idéologique. Mais les idéalistes s'attirent un autre reproche. Presque tous refusent d'admettre, même à titre d'hypothèse provisoire, le psychisme collectif comme cause générale des

Digitized by Google

phénomènes étudiés par le moraliste qui les systématise sous le nom de *conduite*, ou par le psychologue qui considère nos idées, nos émotions, etc., comme autant d'éléments constitutifs de ce qu'on nomme le *caractère*.

La force suit, dans son expansion, la ligne de la moindre résistance; et la vie sensible cherche, dans l'enchaînement des causes et des effets, la ligne de la moindre souffrance, du *minimum* de peine ou, ce qui revient au même, du *maximum* de plaisir. Tel est le fond de la doctrine courante des hédonistes et leur formule favorite que les utilitaires adoptent pour la modifier d'une façon purement verbale. Ce principe sert d'explication scientifique à toute conduite et, partant, à toute morale humaine.

Théorie simple et engageante, mais qui pèche par sa base. Le principe mécanique y atteint brusquement un degré fort élevé de complexité; mais la sensation et son double contenu de plaisir et de peine y demeurent des faits biologiques et n'y deviennent pas des faits moraux.

Pour que le mouvement déjà transformé en

Digitized by Google

phénomène vital pût se manifester sous une forme hyperorganique, il eût fallu que l'énergie sensible se compliquât de façon à nous faire dépasser les bornes de la biologie. Or, ce qui sépare les phénomènes biologiques plus généraux et plus simples des phénomènes moraux plus particuliers et plus complexes, ce sont, à première vue, les faits de *conscience* et de *finalité*. Et ce sont encore, comme résultat d'un examen approfondi, un ensemble de conditions qui s'additionnent sous le vocable de *socialité*, de *psychisme collectif* et qui paraissent être l'ultime raison déterminante aussi bien de l'épanouissement de la conscience que du triomphe de la finalité, — cette interversion, dans les replis de l'âme les plus intimes, de l'ordre naturel de séquence entre les effets et leurs causes.

Toutes les sciences éprouvent le besoin d'un concept directeur unique, d'un symbole central. Aucune ne saurait se passer de la maxime tutélaire : qui entre ici, doit se spécialiser, se limiter, s'arrêter à un point fixe dans la chaîne de la causalité infinie. Et cette nécessité mentale, éga-

Digitized by Google

lement ressentie par le biologue, le chimiste, le physicien et le mathématicien, impose au premier le concept suprême de la *vie*, au second, celui d'*affinité*, au troisième les idées de *masse* et de *mouvement*, et enfin au quatrième l'idée de *quantité*.

Toutefois, admettons un instant que la cause efficiente de l'action et, par suite, de la conduite des hommes, soit la vie, la vie intense. Même dans ce cas, la vie ne servirait pas de fin dernière à la conduite. Car on a beau prétendre que les fins sont des causes motrices habituelles parvenues à la conscience de soi, et on a beau affirmer que le problème du but, cible constante de l'action, se peut ramener au problème des origines de l'action (41) — il n'en demeure pas moins sûr que les motifs ou mobiles de la conduite humaine résultent toujours de causes déterminées. Parce qu'il se les représente avec force, qu'il les attend ou les désire, notre esprit transforme ces résultats en autant de conditions productrices d'une longue suite d'autres effets. Dans le domaine moral les fins sont des idées, des ensembles de rapports

Digitized by Google

psychiques, des effets lointains de cette cause : la vie. Mais en vertu de la nature téléologique de notre intelligence, ces effets nous apparaissent nécessairement comme des germes, des sources de vie. Dans la réalité, nous sacrifions la vie à ses propres conséquences, à nos désirs, à nos ambitions, à nos rêves, à nos illusions.

Les vitalistes placent l'objet de la morale dans le domaine intermédiaire entre « le fond inconscient de l'être » et « la sphère de la conscience ». Le savoir moral, disent-ils, « cherche le lieu de rencontre où viennent se toucher et se transformer sans cesse l'une dans l'autre les deux grandes forces de l'être, l'instinct et la raison » (42).

Les théoriciens du psychisme collectif ne sauraient accepter cette vue. Nous faisons coïncider le discernement moral avec l'extériorisation ou l'altruisation de tous les pouvoirs de l'intellect. Pour nous, le social, venant à agir sur le vital, le complique et le particularise comme la vie complique et particularise les rapports étudiés par les sciences du monde inorganique. Et nous

Digitized by Google

voyons dans les instincts moraux autant de phénomènes dérivés de faits élémentaires de conscience et de raison collectives. Souvent répétés, ceux-ci deviennent le principe d'habitudes sociales invincibles. Mais les faits primordiaux de cette classe ne se transforment pas tous en phénomènes d'automatisme. Sous l'action infiniment variée des lois psychophysiologiques, ces faits donnent naissance à de longues théories de produits concrets, de formations psychosociales : idées, sentiments, volitions complexes, toutes choses que nous distinguons de leurs germes, de leurs rudiments ou prototypes sociaux et biologiques, pour les étudier sous les deux angles de vue qui correspondent à leur double causalité, vitale d'une part, sociale de l'autre (43).

Au lieu de se poser comme une question de degré, le problème des limites qui séparent la vitalité de la socialité s'est souvent offert à la raison humaine comme une contradiction, une antinomie. Thèse aujourd'hui insoutenable. La vie est la source première de toute socialité, comme la chimicité est la base profonde de la

Digitized by Google

vie, comme le mouvement et les propriétés physiques sont la cause déterminante des énergies chimiques. Ces propositions, qui éclairent les origines lointaines des choses, paraissent désormais acquises au savoir exact aussi bien qu'à la philosophie. Mais leur utilité dans la science spéciale décroît en raison inverse du degré de perfection atteint par celle-ci. Les sciences neuves ou commençantes ne sauraient prétendre à la possession des généralités ultimes du savoir qui dépendent d'une foule d'inductions partielles aboutissant à un nombre toujours considérable de lois intermédiaires (44).

L'histoire des sciences illumine fortement ce point. Toutes les branches du savoir ont vu fleurir le monisme hypothétique. Et partout ce fut une immense déception. D'ailleurs, moins on comptait de sciences constituées, et plus l'unité finale de leurs résultats paraissait insaisissable et problématique. Il semble certes plus facile de ramener aujourd'hui la socialité à la vitalité, et celle-ci à la chimicité, qu'il ne l'était autrefois de réduire la chaleur au mouvement.

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, au reste, toutes les écoles éthiques pressentirent et exprimèrent partiellement cette vérité : le phénomène moral est, par essence, inséparable de la vie. Mais tandis que les hédonistes purs ne dépassaient guère le simple constat du fait différentiel qui produit le plaisir et la douleur, les utilitaires interprétaient la même distinction dans un sens téléologique. Ils en faisaient sortir ce double devoir : poursuivre le bien, éviter le mal.

Or, le bien et le mal, le devoir de réaliser l'un, d'écarter l'autre, que signifient ces choses? Les matérialistes et les sensualistes, nous l'avons dit, généralisent le plaisir et la douleur qu'ils projettent du passé et du présent dans l'avenir. Et les spiritualistes expliquent le même fait d'une façon exclusivement humaine. Ils commettent l'erreur qui consiste à prendre, dans une induction, le cas fréquent pour le cas unique ou universel.

Voilà, en effet, mis à nu, le schéma de l'argumentation habituelle aux théoriciens du devoir. En raison de l'extraordinaire complexité à la

Digitized by Google

fois cérébrale et sociale qui caractérise l'effort humain, une partie de nos actions s'offrent à notre conscience comme accompagnées d'un plaisir, bientôt suivi ou détruit par une peine. Mais tout esprit averti par une longue expérience de tels cas complexes, évitera de les ranger sous la rubrique de l'agréable. Et les actes correspondants finiront par exciter en nous non plus le désir, mais la répulsion. On arrive ainsi à définir le mal : un plaisir immédiat et passager doublé d'une peine médiate et durable. L'ignorance, les courtes vues, les préjugés et jusqu'aux aberrations d'un ordre général, philosophique, nous conduisent même souvent à identifier le mal avec le plaisir (ascétisme). Par contre, la complication cérébrale et sociale en vertu de laquelle une peine passagère et immédiate (un sacrifice, une contrainte) fait éclore un plaisir permanent, permet de définir le bien : une peine initiale et momentanée doublée d'un plaisir médiat et durable. L'ignorance et les illusions d'une philosophie enfantine (l'agnosticisme, par exemple) peuvent, à leur tour, défigurer cette vérité et conduire à

Digitized by Google

l'identification du bien avec la souffrance (pessimisme).

Le phénomène moral se réduit de la sorte à une double opération logique ou quantitative : une soustraction qui laisse un reliquat anthropomorphe, une quintessence spécifiquement humaine de plaisir ou de douleur. Il est évident, en outre, que, pour se produire avec quelque éclat, cette conception du bien et du mal exige un degré de complexité intellectuelle et émotive qui ne se rencontre ni chez les tribus sauvages, ni, à plus forte raison, chez les animaux (45).

En somme, dans cette vue, comme dans l'opinion des hédonistes, la moralité se ramène à la sensation, au *quid proprium* de la vie. Qui dit *sentir*, dit séparer les causes extrinsèques, les conditions habituelles de nos sensations, ou les phénomènes, en deux grandes classes : les choses agréables et les choses pénibles, subdivisées plus tard par la réflexion, les unes aussi bien que les autres, en utiles (reliquat humain ou téléologique de l'agréable) et en nuisibles (reliquat téléologique du pénible).

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

Or, la sensation fait surgir et développe la perception, l'idéation, le savoir, c'est-à-dire des états de conscience déjà classifiés, déjà rapportés à d'autres états, pareils ou dissemblables, d'où, remarquons-le en passant, cette définition succincte de l'idée : un rapport entre des états de conscience, et cette définition du savoir : une classification ultérieure de tels rapports.

On pourrait donc dire, avec le moraliste Alfred Barratt, que tout savoir a originellement pour objet différents plaisirs et différentes peines; mais que notre intelligence, absorbée par l'examen des rapports des choses, finit par négliger, par oublier les choses elles-mêmes (46). Ainsi se vérifierait l'observation vulgaire habituée à prétendre que malgré l'identité essentielle de leur nature, la sensation et l'idéation s'excluent. D'ailleurs, les sciences n'ont affaire à l'agréable et au pénible, au bien et au mal, que vers leurs débuts, quand elles méritent à peine le nom de sciences. Plus tard, accrues et florissantes, elles ne reconnaissent guère que le vrai et le faux, ou la différenciation, non pas du contenu immédiat de la

Digitized by Google

conscience, mais de sa forme, pour parler le langage de l'école, des rapports entre nos états conscientiels.

Mais ce qui arriva au savoir inorganique et organique, arrivera sûrement au savoir surorganique. A l'esprit imbu des préjugés de la foule, ce savoir paraîtra, à son tour, immoral ou amoral (47). De fait, il représentera la moralité pure, la socialité abstraite. Et aux idées avoisinant la sensation brute, aux produits de l'idéation chaotique et grossière des premiers âges, tels les concepts de plaisir et de peine, d'utile et de nuisible, de bien et de mal, il substituera, comme règle ou loi supérieure des actions humaines, les idées de vérité et d'erreur morales.

La sensation et l'action forment les deux aspects, le concave et le convexe, ou l'interne et l'externe, d'une série unique de phénomènes. Mais l'action sociale n'est, en définitive, qu'une espèce du genre action. Elle suit la loi générale. La sensibilité ayant atteint la complication particulière à laquelle nous proposons d'appliquer le terme de psychisme collectif, l'action sociale se révèle à nos yeux ainsi que la face externe, l'en-

Digitized by Google

dehors de cette nouvelle propriété, dernier et suprême avatar de l'énergie mondiale. Elle est toujours, positivement ou négativement, une manifestation altruiste. Quand elle est positive, nous l'appelons morale ou bonne, et quand elle est négative, immorale ou mauvaise.

La sensation, propriété essentielle du tissu organique, protège et perpétue l'énergie complexe de la vie. Elle manifeste, elle exprime la grande loi de la conservation de la force.

L'idéation qui, dans les cerveaux individuels, jaillit du heurt constant entre leur sensibilité propre et les sensibilités de cerveaux analogues, l'idéation nécessairement altruiste forme à son tour la propriété fondamentale des *sociétés d'esprits* (plutôt que sociétés d'êtres vivants).

Cette floraison suprême de la vie comme les actes qui servent à la manifester, développent, prolongent la sensation et les actes purement organiques. Donc on pourrait conclure que le psychisme collectif est la sensation transformée : 1° en perception déjà consciente, mais rudimentaire et sourde, qui, selon toute

Digitized by Google

probabilité, appartient aux degrés les plus infimes de la vie animale; et 2° en idéation à la fois complexe et nette ou claire, qui apparaît comme la résultante, le fruit le plus mûr du milieu social, distingué aussi bien du milieu physique que du milieu organique.

Quant à l'acte social proprement dit, c'est l'idéation qui s'extériorise, qui poursuit un plaisir conscient et complexe et fuit une douleur de la même espèce. En vérité, sous l'influence directe de ce fait, l'association des esprits, et de cet autre fait, la formation de groupes d'idées qui deviennent des mobiles, — tels que nous les offrent la science, la philosophie, la religion, la littérature, l'art, l'industrie, la politique, — l'idéation qui s'extériorise en acte social, poursuit une sorte de plaisir idéalisé, généralisé, projeté du passé dans l'avenir et finalement interprété comme le bien, le plaisir d'autrui, le devoir moral; et elle évite une sorte de souffrance également idéalisée, généralisée, projetée du passé dans l'avenir et interprétée comme le mal, la douleur d'autrui, la chute morale.

Digitized by Google

Cette double tendance constitue la caractéristique essentielle du psychisme collectif qui se dévoile par là ainsi qu'une dernière et très subtile expression de l'universelle loi de persistance dans l'être. La socialité protège, conserve et perpétue les formes les plus hautes de l'énergie mondiale, savoir, l'*idéation* due au jeu naturel des forces psychiques élémentaires, et la *conscience* éveillée, affinée et clarifiée par l'association de plus en plus étroite ou le groupement de plus en plus régulier de ces mêmes forces.

Résumons brièvement la matière des pages précédentes.

La vie est organique, physiologique, ou hyperorganique, sociale.

La vie organique se décompose abstraitement en irritabilité ou sensibilité, et en contractilité ou motilité, activité nervo-musculaire simple.

A son échelon supérieur, elle s'épanouit en vie cérébrale ou psychophysique.

Dès lors, et si certaines conditions très particulières se réalisent, une lente évolution commence qui ouvre les dernières écluses du fleuve de la

Digitized by Google

vie, qui transmue les énergies vitales accumulées et latentes en autant de forces actuelles et productives, qui du fond intime de l'existence sensible tire les premiers germes de la vie hyperorganique ou sociale.

La vie cérébrale commence au point précis où l'irritabilité et la contractilité deviennent sensation, représentation simple, élémentaire, et action dite consciente ou réfléchie.

La vie surorganique ou sociale débute par l'idéation de plus en plus complexe, de plus en plus liée au milieu idéologique environnant, ou aux *idées d'autrui*; et par l'action consciente et réfléchie de plus en plus complexe, de plus en plus dominée et façonnée par le milieu actif environnant, ou par les *actes d'autrui*.

Cette nouvelle forme de l'énergie cosmique constitue ce que nous appelons le *psychisme collectif* ou l'*existence morale*. L'enchevêtrement et l'interdépendance des causes et des effets atteint ici son point culminant (48).

Ces processus si multiples se déroulent dans un ordre merveilleusement régulier. L'œil le plus

Digitized by Google

attentif ne saurait découvrir en cette longue chaîne de facteurs et de produits le moindre hiatus, la plus petite solution de continuité.

Les événements de la vie psychophysique et les faits de la vie morale se succèdent sur le même théâtre. L'organisme vivant et, plus particulièrement, le cerveau, attirent, pour ainsi parler, et concentrent en dernière instance l'énergie éparse dans l'univers; et ce phénomène donne lieu à l'illusion aussi caractéristique qu'indéracinable du *moi*. La force afflue et s'emmagasine dans les tissus vivants, mystérieux et profond réservoir où, si les circonstances sont favorables, une partie de la force inaugure un rythme nouveau et revêt l'aspect extrêmement subtil, la forme quintessenciée du phénomène surorganique. Pourquoi ne pas admettre, par hypothèse, qu'après avoir pénétré dans l'organisme vivant et s'y être transformé en sensation, le même courant de force se partage en deux branches, dont l'une se manifestera comme action physiologique et retournera presque immédiatement à sa source première et l'autre, devenue

Digitized by Google

idéation, tendra, avec une intensité croissante du règne animal au règne humain, à s'exprimer comme action idéologique ou sociale (49)?

En tant que faits concrets, les processus sociologiques ne se laissent point isoler des processus vitaux. Avec ceux-ci ils forment des combinaisons quaternaires où l'analyse abstraite aperçoit les éléments suivants : 1° une sensation ; 2° une action vitale bornée au *moi* physiologique ; 3° une idéation ; et 4° une action vitale s'étendant à autrui, développant le *moi* ou l'*individu* social, et devenant par là action surorganique, d'essence ou d'origine *collective*. Décomposer ces agglomérats quaternaires concrets, dégager de l'ensemble total la combinaison binaire idéologique, pour l'examiner à part, tel est le seul, tel est le véritable office de la science sociale abstraite (50).

C'est dans la combinaison binaire étudiée par le sociologue qu'apparaissent et se font une large place les *concepts* de *motif*, de *fin*, de *moyen*, de *libre arbitre*, de *responsabilité* : — autant de notions d'une sagesse supérieure et d'une haute utilité si on les interprète sans dépasser les fron-

Digitized by Google

tières conventionnelles de la science spéciale, et autant d'erreurs, d'idées fausses, si on leur permet de franchir ces limites.

Un phénomène mental des plus curieux, le renversement des termes du rapport ordinaire qui lie la cause à l'effet, donne naissance à l'illusion téléologique. Nous disons volontiers que les moyens conduisent à la fin, tandis qu'en réalité, c'est la fin qui suscite ou produit les moyens. Cette allure logique nous pousse à concevoir le monde comme adapté à des fins particulières. La téléologie, cependant, n'existe peut-être que dans les mots et leur sens équivoque. Nous appelons fin ou motif tout ce qui, de loin ou de haut, nous incite à l'action, et moyen tout ce qui, de plus près, sert à réaliser l'acte. Les buts sont donc, en vérité, les causes primaires ou éloignées, et les moyens les causes secondaires ou proches, des actes considérés comme leurs résultats communs. L'illusion consiste à ne pas se rendre compte des nécessités mentales qui nous obligent à intervertir l'ordre, l'enchaînement réel des phénomènes concrets, pour y substituer un ordre

Digitized by Google

idéal ou purement logique, et, par suite, à ne pas voir que, dans la causalité sociale, tout se passe, tout commence et se termine exactement comme dans la causalité organique ou inorganique.

Sur l'illusion téléologique vient se greffer celle, plus imposante encore, du libre arbitre. Les causes secondaires, toujours nombreuses, les idées-moyens, et leurs diverses combinaisons, nous paraissent entrer en conflit. Le raisonnement, l'ordre nécessaire où ces idées se suivent, se transforme à nos yeux en une sorte de tumultueux désordre que nous appelons doute, incertitude, délibération, et qui, une fois calmé, apaisé, porte le nom de *choix*. La multiplicité des causes obstrue ainsi la vue claire de la nature rigoureusement déterminée de leur résultante, qui est l'action. Une illusion semblable agite et confond l'esprit auquel échappe, dans le monde des phénomènes organiques ou inorganiques, le lien interne qui rattache les causes aux effets. C'est alors au *hasard*, espèce de libre arbitre de la nature inerte, que nous attribuons le

Digitized by Google

choix du résultat; à moins que nous n'aimions mieux transformer le hasard lui-même en une façon de volonté infiniment supérieure à la nôtre.

Enfin, l'idée de responsabilité traduit d'une manière exacte, dans le domaine des faits moraux ou sociaux, l'idée de *réaction* ou de *réactivité* dans les sciences dites naturelles. Ajoutons que la réactivité idéologique est, par définition, consciente et raisonnée. Elle exprime le caractère général, la quantité et la qualité des idées-forces qui sont les causes immédiates de nos actions (causes que nous qualifions de moyens). D'ailleurs les réactions morales s'accomplissent dans des conditions tantôt régulières et tantôt exceptionnelles, déterminées, à leur tour, par des causes d'origine physiologique (l'hérédité et la maladie par exemple) ou de nature hyperorganique (le fanatisme, l'exaltation patriotique, les passions qui troublent la raison, etc.). La réactivité anormale s'appelle, d'habitude, irresponsabilité (51).

En somme, les diverses tentatives faites en vue

Digitized by Google

de ramener l'aspect social des phénomènes moraux à leur aspect biologique, l'hédonisme, l'utilitarisme, le sensationnalisme idéaliste, du type kantien, ou matérialiste, du type comtiste, se montrèrent impuissantes à fonder, à constituer l'éthique. Ces efforts n'aboutirent qu'à l'érection d'hypothèses ayant une portée franchement métaphysique.

A cette méprise vint s'ajouter l'erreur grave qui consiste à dénier à la morale tout caractère théorique, pour l'envisager comme une science d'application. Telle est notoirement l'opinion patronnée par la plupart des grandes écoles anglaises définissant l'éthique : la science qui nous apprend à évaluer les méthodes de vie, ou à déterminer en quoi certains modes de conduite sont préférables à d'autres.

Évaluer des méthodes de vie (rarement on ajoute collective, car rarement on s'élève à la conception qui voit déjà un phénomène social dans l'acte le plus strictement individuel, en apparence, d'un être associé à des êtres semblables), cela est très bien; mais encore faut-il

Digitized by Google

faire reposer cette évaluation pratique sur un savoir quelconque, encore faut-il faire précéder cette hygiène par une physiologie! Mais non; après avoir jeté en toute hâte les bases imaginaires de la philosophie d'une science qui n'existe que de nom, on s'empresse de construire la technologie de la morale, de codifier les règles de notre conduite, de nous prescrire, en ses plus minutieux détails, ce que nous devons faire ou ne pas faire! Jamais l'empirisme, remplaçant la science absente, ne se montra aussi aveugle et aussi prétentieux.

Les mêmes écoles, avec Spencer en tête, n'ont ni repos ni cesse qu'elles n'aient donné la biologie pour fondement ultime à la morale appliquée. Elles enseignent que la valeur de nos actions, eu égard à leur compatibilité ou à leur incompatibilité avec une existence heureuse, se doit déduire des lois de la vie, ou encore, d'une façon générale, des conditions du milieu. Dans cette vue, la biologie donne naissance à l'hygiène, à l'évaluation des méthodes de vie qui préservent la santé; et ensuite, ou par-dessus le marché, à

Digitized by Google

la morale, à l'évaluation des méthodes de vie qui conduisent à cette chose indéterminée et presque fantasmatique, le bonheur. Le bonheur ne serait-il qu'un synonyme de la santé? Soit; admettons cette thèse facile et disons que le bonheur est une sorte de santé morale issue de l'intégrité corporelle. Il s'ensuit que la santé du corps et la santé de l'âme découlent de l'observation stricte des lois biologiques. Rien de plus naïvement vrai; mais pourquoi s'arrêter à mi-chemin, pourquoi ne pas aller jusqu'au bout, pourquoi ne pas conclure que la santé morale dépend aussi bien de l'observation rigoureuse des lois chimiques et physiques, ou, en général, de l'observation des lois de la nature?

Encore un dernier mot. L'idée transfigure la sensation qui, elle-même, transfigure ce qu'on appelle la matière. Réunies en une synthèse partielle, la matière et la sensibilité constituent le *reel*, la réalité; tandis que la synthèse universelle comprend, en outre, l'idée et constitue l'*être*, l'existence. Il s'ensuit que pour atteindre l'idéologique ou le moral, il faut, nécessairement, partir

Digitized by Google

du sensible; et que, pour créer l'idéal, il faut, comme on dit, partir du réel.

Nous sommes à la fois des êtres matériels ou corporels, vivants ou sentants, et des êtres pensants ou raisonnants. La *réalité morale* contient simultanément notre matérialité et notre sensibilité. Mais l'*abstraction morale* — l'effort qui fonde et crée le savoir éthique — ne comprend que l'idéologie, la pensée. Voilà pourquoi, érigeant la morale en science appliquée, on commet une faute énorme quand on demande soit à la vie seule (école vitaliste), soit à la vie ramenée aux propriétés physico-chimiques (école matérialiste), le principe directeur de la conduite. Il faut, pour atteindre ce but si important, s'adresser à la pensée, à la raison; mais à la pensée, à la raison envisagées comme la transfiguration suprême de la vie et de la matière, et intrinsèquement liées à ces deux grands facteurs de l'être. Et nullement à la pensée ou à la raison envisagées soit comme le principe antagoniste de la matière (dualisme qui conduit à l'impasse agnostique), soit comme la seule réalité vraie et durable

Digitized by Google

(monisme transcendant qui aboutit au même résultat).

La moralité est la socialité; mais la socialité est en quelque sorte la rationalisation progressive de la vie, du grand domaine organique et, par là, de l'univers entier.

Digitized by Google

V

Les préjugés les plus étranges dominent l'esprit qui cherche à résoudre ce problème capital de la connaissance : déterminer les rapports généraux entre le surorganique, le moral ou social, d'une part, et l'organique, le biologique ou vital de l'autre.

Ces préjugés sont d'antique origine. De nos jours ils s'enveloppent d'une terminologie qui se croit exacte, savante, mais qui, en réalité, est prétentieusement vide. Voici, au reste, de cette manière de procéder, un exemple récent et topique.

Digitized by Google

Selon le naturaliste-philosophe Huxley, deux processus évolutifs, allant en sens contraire, se partagent le monde des phénomènes : l'évolution cosmique régie par la raison du plus fort et le principe de la lutte pour l'existence; et l'évolution morale qui contrecarre la première, qui au fait grossier de la survie de l'être le mieux adapté aux conditions environnantes, oppose la supériorité de l'individu réalisant les conditions de la plus haute existence éthique. Le progrès moral s'effectuerait de la sorte par la lutte sans trêve ni merci du supérieur contre l'inférieur, par la guerre ouverte du microcosme avec le macrocosme; et la victoire morale serait essentiellement une victoire sur la nature, la subjugation, l'asservissement de celle-ci.

Malgré quelques dehors spécieux, cette vue qui, d'ailleurs, n'est pas neuve, mérite à peine qu'on la discute. On la réduit à sa juste valeur par l'objection qui consiste à demander au biologue si la vie est un combat perpétuel de la matière organisée contre la matière inerte, ou au psychophysicien s'il conçoit la substance grise

Digitized by Google

du cerveau comme engagée dans une lutte à outrance contre les muscles, le sang, la lymphe et les autres éléments constitutifs du corps.

En thèse générale, le concept de *lutte* est un pur *sociomorphisme*. Nous commettons de tels lapsus scientifiques comme les illettrés commettent des fautes de grammaire ou d'orthographe, par centaines et sans nous en douter. Nous avons commencé par *animer* la nature inorganique, nous continuons en *socialisant* la nature vivante (52). Introduite dans la science de la vie, l'idée de lutte s'y généralise et s'y étend; et c'est avec ce sens élargi qu'elle fait ensuite retour à sa source première.

Mais dans un cas comme dans l'autre, cette idée reste inadéquate à son objet réel, et le terme qui la désigne ne sert qu'à voiler la claire vision d'un phénomène de la plus haute complexité : la double action de l'agent vital ou social sur les milieux organique et surorganique, et la double réaction des milieux organique et surorganique sur l'agent vital ou social.

A son degré supérieur, représenté par les phé-

Digitized by Google

nomènes de société, l'étroite interdépendance de l'agent et du milieu nous apparaît comme un conflit, une collision, un choc entre des forces contraires. Démêlant mal l'écheveau embrouillé des causes et de leurs effets, nous tombons dans la même illusion qui, dans l'ordre des phénomènes psychologiques concrets, nous fit admettre le prétendu conflit des motifs et son résultat mensonger, la liberté de choisir. Nous donnons par suite à l'interdépendance de l'agent et du milieu les noms de lutte, de concurrence, de guerre de tous contre tous. Nous convertissons le fait général en un fait très particulier; car la lutte et la guerre rentrent dans cette sous-classe de phénomènes sociaux qui comprend les rapports dits immoraux.

Nous agissons de la sorte parce que nous sommes immoraux nous-mêmes, ou parce que nous pouvons l'être, ou parce que nous l'avons été. Pour des motifs du même genre, mais de l'espèce opposée, nous condamnons aujourd'hui la guerre entre les peuples, et notre socialité moderne s'accommode de moins en moins

Digitized by Google

des avilissantes luttes économiques entre les individus.

A son degré immédiatement inférieur, représenté par les faits biologiques, l'interdépendance de l'agent et du milieu dépouille déjà, en une certaine mesure, ce caractère social, moral ou humain que notre esprit prête si volontiers à tous les phénomènes dont l'intime causalité lui échappe. Le darwinisme qui intronisa dans les sciences exactes les notions de concurrence et de lutte pour la vie, marqua sous ce rapport un véritable pas en arrière. Mais on ne saurait trop le répéter, cette célèbre théorie eut pour ancêtres lointains un nombre considérable de philosophes et de moralistes (tels Hobbes et les matérialistes anglais, les sensualistes, les encyclopédistes, etc.), et pour ancêtres directs les économistes et surtout Malthus dont la belle étude de mésologie sociale frappa avec vigueur les esprits scientifiques vers le commencement de ce siècle.

Enfin, à son degré le plus faible ou le plus bas, dans ses fondements physico-chimiques, l'interdépendance de l'agent et du milieu apparaît

Digitized by Google

sous son vrai jour, comme un problème d'équilibre, de conservation ou de transformation de la force. Ici règnent en maîtres absolus les concepts d'ordre fixe et de nécessité inéluctable. Ici les dogmes du savoir positif ont définitivement chassé, ou réduit à l'état de curieuses réminiscences, les antiques imaginations sur le choc et la lutte des éléments, sur l'impitoyable guerre que se feraient les unes aux autres les grandes forces de la nature et les dieux qui les personnifient.

Le même sort nous semble réservé à cette partie essentiellement rétrograde du darwinisme qui s'engoua d'une grossière illusion sociomorphe au point d'édifier sur elle le principal appui de la philosophie entière du savoir biologique. La doctrine darwinienne sur la lutte pour l'existence devra, croyons-nous, disparaître sous peu, et cela non seulement du domaine de la biologie, à laquelle, sous prétexte de la délivrer des vieilles erreurs théologiques, elle imprime un étrange caractère de finalité consciente, mais aussi de la sphère des études sociales où cette

Digitized by Google

conception illusoire se montre de plus en plus nuisible aux véritables intérêts de la science. Du louable effort de Darwin et de ses émules il ne restera, peut-être, au siècle prochain, que le souvenir de l'aide puissante apportée par la nouvelle école au triomphe de l'idée unitaire; car il faut le reconnaître, le darwinisme dévoile aux yeux des plus aveugles la profonde fausseté de l'ancienne idée agnostique sur l'existence dans la nature de plusieurs évolutions parallèles et discontinues.

Certes, il sied de pleinement accorder ce point : la floraison sociale a ses racines dans les conditions biologiques qui la précèdent et la préparent. L'altruisme surorganique développe consciemment ce que l'altruisme vital produit d'une manière inconsciente et presque automatique : l'unité ou les liens qui constituent la famille, la race, la tribu, la nation, la société. Et certes encore, la doctrine de l'évolution universelle une fois admise, le psychisme collectif ne saurait plus s'envisager comme un fait exclusivement humain. Ce serait plutôt un fait zoologique et peut-être même un fait biologique

Digitized by Google

général, du moins dans le sens vague auquel la vie se définit comme un fait chimique ou la chimicité comme un fait qui appartient à l'ordre physique.

Les évolutionnistes se rendent fort bien compte de cet enchaînement nécessaire. M. Spencer le dit en propres termes : la conduite morale exclut les actes qui n'offrent aucun but précis, qui ne poursuivent aucune fin déterminée; mais un pareil choix forme lui-même le résultat d'une longue et patiente évolution. Les organismes inférieurs adaptent leurs actes à tels ou tels buts d'une façon très imparfaite, et cette imperfection précisément suscite et constitue le phénomène appelé lutte pour la vie. Les organismes supérieurs, au contraire, marchent vers un idéal d'adaptation complète, de cohésion qui fera disparaître entre individus de la même espèce d'abord, de différentes espèces ensuite, tout vestige de contrariété ou d'antagonisme. La vie idéale poserait ainsi, selon l'aveu de Spencer lui-même, des limites de plus en plus étroites au très britannique, notons-le en passant, *struggle for life*.

Digitized by Google

Pour nous, dans la série évolutive qui soude les unes aux autres les diverses modalités de l'être (qui unit le mouvement nous semblant déjà éternel à la vie nous semblant encore passagère, et la vie fugace à l'esprit doué par nos rêves d'un pouvoir et d'une durée sans bornes), il ne peut s'agir, en vérité, ni de lutte pour l'existence, ni de limites à cette lutte.

Dans cette chaîne immense, l'énergie psychique nous apparaît comme la résultante non pas des seules actions chimiques et vitales se déroulant au milieu de conditions très particulières, dans l'intimité des tissus organiques (cerveau, système nerveux, etc.), mais de ces actions déjà extériorisées, déjà projetées au dehors, déjà captées par les ambiances organiques similaires et compliquées par les multiples réactions qui en émanent. Pour nous, il s'agit, en outre, de considérer les phases diverses où aboutit cette nouvelle et excessive complication de l'énergie primordiale, soit la socialité inférieure et très stable des animaux, soit la socialité supérieure, instable et progressive, la moralité des hommes. Mais qu'est-ce

Digitized by Google

qu'une socialité inférieure, sinon un altruisme simple, élémentaire, constitué par un ensemble d'actions organiques et de réactions surorganiques où la conservation de l'être revêt des formes qui, comparées aux manifestations plus complexes du même phénomène, nous semblent égoïstes, cruelles, sauvages et, en définitive, enfantines et grossières?

La conservation de la vie organique, répétons-le, n'implique en aucune manière l'idée de lutte ou d'antagonisme. C'est seulement après avoir atteint les hauts sommets de l'existence surorganique, les formes sublimes du sacrifice pour autrui, que la raison et la conscience individuelles, produits de la raison et de la conscience collectives, séparent le bien du mal, le juste de l'injuste, l'ordre du désordre; et c'est alors seulement que, par opposition aux concepts positifs d'union, de concours, d'harmonie, surgissent les concepts négatifs de division, de lutte, de combat. Ainsi le veut la loi de contraste qui régit les opérations mentales les plus simples et les plus compliquées.

Quelques auteurs modernes ont encore soutenu

Digitized by Google

cette thèse que, chez l'homme vivant dans un milieu social, la lutte pour l'existence changeait nécessairement d'aspect et de nom ; elle devenait une lutte pour le bonheur. Sans doute le passage de l'organique à l'hyperorganique est marqué par une modification profonde des conditions intimes de l'existence générale ; et la formule qui fait du bonheur l'objet de la compétition sociale, exprime déjà vaguement cette métamorphose. Néanmoins, cette formule est entachée d'un défaut capital. Nous faussons, sociologiquement, la biologie en y introduisant le concept de lutte pour l'existence, idée téléologique s'il en fut et qui, par suite, possède une origine et une nature sociales ; mais nous faussons, biologiquement, la sociologie lorsque, dans notre légitime désir d'expliquer certains phénomènes sociaux, nous reprenons avec un sens déjà modifié et une tonalité baissée, pour ainsi dire, ce même concept à la biologie.

Pour exprimer l'effort vers la vie, ou la tendance de l'être à se dégager des limbes de la phénoménalité purement chimique, nous employons, comme d'habitude, des formules anthropomorphes

Digitized by Google

ou sociomorphes : sélection naturelle, survivance du mieux adapté et ainsi de suite. Avec un peu de bonne volonté, nous eussions pu aussi bien appliquer ces mêmes termes vagues aux transformations physiques, aux opérations quantitatives. L'axiome : le tout est plus grand que sa partie, n'apparaît-il pas comme le prototype des raisonnements qui affirment une suprématie, une prépondérance, une domination quelconques? Et en quoi une addition, une multiplication de nombres diffèrent-elles, logiquement, d'une addition, d'une multiplication d'existences? Ou une soustraction, une division, d'une diminution, d'une suppression biologique ou sociale?

La téléologie, l'inversion du rapport régulier entre l'effet et sa cause, voilà une des marques les plus sûres du mode surorganique de l'existence générale. Nous disons couramment, par exemple, que l'idée du bonheur, motif suprême de nos actions, détermine notre conduite et engendre telles ou telles méthodes permanentes de vie collective. Subjectivement, cela est ainsi, puisque, sauf les cas fort rares de réflexion intense,

Digitized by Google

nous restons en proie à l'obsession téléologique. Mais objectivement, c'est la thèse contraire qui représente la vérité. Car c'est la socialité, le phénomène altruiste qui, transmuant la sensation pure en idéation, fournit à l'esprit les éléments constitutifs de l'idée de bonheur, et à la réalité concrète les conditions qui, seules, rendent possible la vie dite heureuse.

La genèse de l'idée de lutte pour l'existence, ou encore pour le bonheur, est des plus simples. Cette idée devait nécessairement surgir dans le domaine des faits sociaux qui est celui de la finalité et celui où la complication excessive des choses revêt tout d'abord l'apparence d'un désordre (pire qu'une injustice, selon le mot profond de Goethe), d'une contradiction, d'un conflit.

Mais la lutte, la compétition sociale diffère, par son objet même, de la prétendue lutte ou compétition organique. Elle est, avant tout, un conflit, un choc, une opposition de sentiments, d'opinions, d'idées. L'hyperorganisme social (on voudra bien excuser ce pléonasme) se réalise ou se matérialise en un certain nombre d'organismes

Digitized by Google

vivants (encore un pléonasme!) où l'énergie idéologique suscite des séries régulières de réactions vitales, chimiques, physiques et mécaniques, toutes tombant sous l'action de nos sens et devenant, par suite, pondérables, mesurables, etc. Toutes les formes connues de l'énergie mondiale suivent la même loi : particulières et complexes, elles se révèlent à nos sens par des réactions qui mettent en jeu les forces naturelles plus générales et plus simples. Mais admis aujourd'hui d'un commun suffrage pour les autres manifestations quelconques de la force, ce rapport est souvent nié lorsqu'il s'agit de la sphère où naissent et agissent les idées. Il existe, par suite, une tendance prononcée à confondre les phénomènes sociaux avec leurs réactions biologiques.

Ainsi, pour citer un exemple banal, on attribuera volontiers à la même cause, au combat pour la vie, sinon pour le bonheur, ces deux événements : la mort par inanition d'un prolétaire européen du XIXe siècle et le décès d'un Cafre, survenu à la suite d'une disette de vivres. Or, quoique matérialisés de la même façon ou mani-

Digitized by Google

festés par une réaction vitale identique, ces deux faits paraîtront singulièrement dissemblables à celui qui prendra la peine de scruter leurs origines et leurs vraies conditions sociologiques, les idées, les préjugés, les sentiments, les passions, les mœurs des groupes humains civilisés et des sociétés barbares.

Il serait vain de vouloir à tout prix faire rentrer dans le même cadre ou ranger dans la même classe l'idée et le régime capitalistes, d'une part, et l'idée et le régime fétichistes, de l'autre. Il y a là deux séries de phénomènes qui, à un point de vue général, philosophique, se laissent sans doute unifier, mais qui, si on désire les connaître et les analyser en détail, doivent demeurer distincts.

Au surplus, que viennent faire, dans cette lente transformation idéologique, dans ce drame d'un intérêt abstrait si élevé et si puissant, le prétendu combat pour l'existence physique et l'une de ses plus vulgaires péripéties? Est-ce bien la faim et la disette qui frappèrent l'homme civilisé succombant en pleine abondance de vivres, et le sauvage disparaissant en face d'une nature dont

Digitized by Google

la richesse et la fécondité défient tout blâme? Pour expliquer d'une manière un peu complète de tels faits, il faut remonter plus haut, à des causes d'un ordre plus complexe. Il faut faire voir l'insuffisance, la faiblesse relative, dans les sociétés humaines, du phénomène altruiste; ou encore l'état rudimentaire de ce psychisme social ignoré et méconnu comme à plaisir, mais qui, combiné avec sa base organique, porte, en définitive, tous ces nobles fruits : la science, la philosophie, l'art, l'application des vérités théoriques, le sacerdoce religieux du savant et du philosophe, le sacerdoce esthétique du littérateur et de l'artiste.

Abandonnons le puéril et chimérique espoir de nos contemporains : arriver à résoudre les problèmes sociaux en leur appliquant les lois de la vie. Et proclamons-le hautement : les idées et l'évolution des idées forment le contenu unique, la seule matière de la sociologie.

Au reste, mieux que par nos syllogismes, la vraie nature des questions sociales s'éclaire par le sort des grands problèmes éthiques demeurés

Digitized by Google

irrésolus malgré un effrayant gaspillage de temps et de forces. Tel, notoirement, est encore le cas du fameux problème de la population qui forme la base et le point de départ historique du darwinisme.

Cette irritante question ne finira pas de susciter les plus stériles controverses si on continue à la poser dans les termes indiqués par Malthus et adoptés par les économistes, si on la ramène d'une façon exclusive à ces deux facteurs biologiques : l'accroissement de la population dû aux besoins sexuels et gouverné par les lois de la génération, et l'augmentation du stock alimentaire réglé par les lois de la physiologie tant animale que végétale. Ce problème ne fera un pas véritable vers sa solution que le jour où l'on se décidera à le poser selon des termes purement sociologiques, en faisant appel à ses facteurs surorganiques, à la volonté guidée par l'intelligence et fortifiée par une longue habitude, à la lente cristallisation des idées et des connaissances dans les mœurs, les coutumes et les lois. L'évolution idéologique une fois dirigée vers ce but,

Digitized by Google

la communauté pourra utilement intervenir, par ses dispositions législatives, pour déterminer, dans un sens favorable aux fins supérieures des sociétés humaines, les conditions du mariage, les rapports familiaux, les obligations des parents, les devoirs des enfants, etc. — toutes choses que les pouvoirs publics ne se privent pas de réglementer aujourd'hui dans un esprit d'aveugle attachement aux pires préjugés, aux plus ineptes survivances du passé.

En admettant l'opinion qui fait sortir la morale des lois biologiques et qui conduit à dire avec Spencer, avec Guyau, avec Fouillée, avec tant d'autres : le but de la moralité est la vie, et de la moralité complète, la vie complète, — on tombe dans des illogismes et des confusions sans nombre, on s'expose à ne plus rien comprendre à la marche réelle de l'évolution des sociétés. La morale pratique du passé, par exemple, ne poussa-t-elle pas à ses extrêmes limites l'art d'ôter, de diminuer, de restreindre la vie (châtiments, remords, ascétisme, etc.)? Ces méthodes curatives nous semblent aujourd'hui détestables,

Digitized by Google

et nous avons toute raison de les disqualifier. Mais en est-il de même du but final auquel servirent les procédés qui blessent la sensibilité exagérée ou morbide de notre époque? Ce but ne demeure-t-il pas immuable et ne consiste-t-il pas, selon une loi générale de la nature, à dégager la force latente inférieure, pour la transformer en force actuelle supérieure? C'est ainsi, par exemple, que l'assimilation surorganique (l'instruction, l'éducation, les divers procédés de transmission des biens idéaux) ou, en d'autres termes, l'altruisme vraiment social, se superpose à l'assimilation physiologique (phénomènes de nutrition, de rupture d'équilibre, de destruction des faibles, etc.), sans pour cela le moins du monde chercher à diminuer, à affaiblir cette dernière (53).

Autre exemple de confusion remontant à la même origine, au darwinisme mal interprété et faussement étendu à l'explication des phénomènes sociaux. On accuse parfois la civilisation moderne de tendre à conserver, à perpétuer la race des faibles, des prédestinés aux pires

Digitized by Google

oppressions. On oublie la nature hyperorganique de ce généreux effort, et qu'un bien social en résulte nécessairement. En effet, nous voudrions préserver et sauver nos dégénérés, nos infirmes, que nous ne le pourrions sans d'abord avoir atténué ou refoulé, à l'aide de la science et de l'art médicaux par exemple, ou de la science et de l'art politiques, quelques-unes des causes productrices de la misère et de la maladie. Par la protection accordée aux faibles, par les soins donnés aux malades, nous n'augmentons aucunement le pouvoir, soit absolu, soit relatif, des conditions qui engendrent ces infériorités. En empêchant nos misérables de périr, nous combattons encore et toujours la misère, nous diminuons sa puissance dans le monde. Par contre, abandonner les déshérités de la vie à leur destinée biologique, c'est s'allier étroitement aux causes qui produisent les maux sociaux, et les renforcer.

Pareillement, on ne détruit pas l'assassinat par la guillotine, ni le vol par la prison. On ne traite pas l'anémie par la saignée ni par la diète. Des époques grossières et ignorantes ont pu s'illu-

Digitized by Google

sionner sur ces choses. Et nous en sommes encore là sans doute, puisque, au nom de la loi et de la morale, nos magistrats aidés de nos policiers, sous prétexte d'atteindre et de réfréner le crime *social*, l'attaque de la société par l'individu, continuent à tranquillement perpétrer le crime *individuel*, ou l'attaque, moins excusable peut-être, de l'individu isolé par la société tout entière. En semant, dans le monde hyperorganique, l'épouvante et la haine, nous n'agissons pas du tout, ou nous n'agissons que très indirectement, sur les causes qui enfantent le crime; et loin d'affaiblir les motifs qui déterminent le criminel, peut-être, par nos remèdes empiriques, leur donnons-nous de la consistance.

Je ne prêche pas un sentimentalisme insocial, irrationnel, une charité et une bonté faites surtout d'égoïsme inconscient, d'étalage mesquin d'une vaine supériorité. La philanthropie telle qu'on la comprend de nos jours, ne vaut pas beaucoup mieux, certes, que la rude et souvent cruelle indifférence des temps taxés de barbarie. Cet empirisme doucereux et hypocrite

Digitized by Google

obstrue, à son tour, les voies qui conduisent à la vérité objective. Mais aux idées que se font de la justice et de l'amour du prochain les foules contemporaines, j'oppose les sévères leçons de l'histoire; elles nous apprennent, à n'en pouvoir douter, que jusque dans les problèmes les moins ardus, l'esprit humain, accoutumé au mensonge, ne s'en sépare qu'à regret.

Digitized by Google

VI

Aux époques les plus diverses, le rationalisme un peu orgueilleux des philosophes s'était complu à noter l'extrême indifférence de la nature à l'égard du monde des phénomènes moraux. La pensée moderne s'éprit à son tour de cette thèse qu'elle étaya de phrases sonores sur la neutralité du mécanisme infini, sur la complète *amoralité* de l'univers, sur le majestueux isolement de l'homme au milieu des forces cosmiques, sur l'absence de fins qui caractérise le cours éternel des choses.

« L'effort universel, dit, par exemple, Guyau, ne ressemble guère à un travail régulier, ayant

Digitized by Google

son but; il y a longtemps qu'Héraclite l'a comparé à un jeu; — ce jeu, c'est celui de la bascule, qui provoque si bien les éclats de rire des enfants. Chaque être fait contrepoids à un autre. Mon rôle dans l'univers est de paralyser je ne sais qui, de l'empêcher de monter trop haut ou de descendre trop bas. Nul de nous n'entraînera le monde, dont la tranquillité est faite de notre agitation (54) ».

Admettre l'*amoralité* du mécanisme infini, rien de plus juste à première vue, ni de plus logique; mais pourquoi ne pas constater en même temps son *avitalité*, si l'on peut employer ce terme, et son *achimicité*, et son *aphysicité*? Cantonnons-nous dans les pures normes du mouvement et du nombre. Toutefois on peut se demander si c'est bien de l'univers, de la totalité des choses qu'il s'agit dans ces éplorations où les regrets semblent se marier aux reproches. N'y vise-t-on pas, en réalité, rien que le premier et le plus bas degré de l'échelle cosmique, une fraction isolée de l'existence universelle? Cette part n'est pas négligeable, je le sais; elle figure la charpente

Digitized by Google

ou l'ossature du monde, je l'accorde. Mais encore convenait-il de mettre des points sur tous ces « i ». On eût ainsi évité de propager certaines erreurs, certaines confusions aussi vieilles que l'homme, et on n'aurait pas eu l'air de promulguer, à la place de naïves tautologies, des vérités profondes et mystérieuses.

L'univers qui est vraiment l'univers, un ensemble infini de choses d'où ne s'excluent pas les choses humaines, les faits surorganiques — si importants et si essentiels, puisque, pour l'être conscient, le monde n'est, en définitive, que sa propre pensée, — l'univers, dis-je, n'est pas *amoral* ou *asocial*, comme il n'est pas mort ou inerte, dénué de propriétés chimiques et physiques. La localisation des aptitudes intellectuelles dans la substance grise du cerveau n'a jamais semblé à personne un motif suffisant pour représenter l'être synthétique, homme ou animal, comme dépourvu de toute lueur de raison. Pareillement, la localisation, moins stricte au reste, de la vie surorganique dans l'humanité ou l'animalité supérieure, ne saurait légitimer la

Digitized by Google

conclusion tendant à priver de tout vestige de moralité cet autre être synthétique, la nature.

Par le fait, tant que nous attribuerons à l'homme la plénitude des pouvoirs de conscience, nous devrons, logiquement, accorder à l'univers les plus hautes capacités morales. L'homme n'est qu'une partie de la nature, — son cerveau, a-t-on dit, — et les choses humaines appartiennent au grand ensemble des choses naturelles. Partant, plus nous affirmerons, avec la majorité des moralistes, que le bien et le mal sont des faits humains et purement subjectifs, et mieux nous ferons ressortir, en vertu de la loi de l'identité des contraires, non seulement leur indéniable et ferme objectivité, mais encore les liens multiples et étroits qui les unissent au reste des choses.

A maintes reprises, au cours de sa longue histoire, la métaphysique contracta une alliance étroite avec la poésie. Mais si ce commerce profita quelquefois à cette dernière, en y faisant affluer les idées générales, il fut médiocrement utile à la philosophie qu'il parvenait, tout au

Digitized by Google

plus, à enrichir de similitudes risquées, de métaphores vaines. On me permettra de citer ici, tant à l'appui de ce dire que pour caractériser une école répandue et très populaire de philosophes, la page suivante, l'une des plus belles peut-être dans l'œuvre poétique de Guyau, mais assurément aussi l'une des moins concluantes.

« Il n'y a, dit cet écrivain, rien qui offre à l'œil et à la pensée une représentation plus complète et plus attristante du monde que l'océan. C'est d'abord l'image de la force dans ce qu'elle a de plus farouche et de plus indompté; c'est un déploiement, un luxe de puissance dont rien autre chose ne peut donner l'idée; et cela vit, s'agite, se tourmente éternellement sans but. On dirait parfois que la mer est animée, qu'elle palpite et respire, que c'est un cœur immense dont on voit le soulèvement puissant et tumultueux; mais ce qui en elle désespère, c'est que tout cet effort, toute cette vie ardente est dépensée en pure perte; ce cœur de la terre bat sans espoir; de tout ce heurt, de tout ce trépignement des vagues, il sort un peu d'écume égrenée par le vent. »

Digitized by Google

Et les images de se suivre, de se presser : « Je me rappelle qu'un jour, assis sur le sable, je regardais venir vers moi la foule mouvante des vagues; elles arrivaient sans interruption du fond de la mer, mugissantes et blanches; par-dessus celle qui mourait à mes pieds, j'en apercevais une autre, et plus loin, derrière celle-là, une autre, et plus loin encore, une multitude; enfin, aussi loin que ma vue pouvait s'étendre, je voyais tout l'horizon se dresser et se mouvoir vers moi : il y avait là un réservoir de forces infini, inépuisable; comme je sentais bien l'impuissance de l'homme à arrêter l'effort de tout cet océan en marche! Une digue pouvait briser un de ces flots, elle en pouvait briser des centaines et des milliers; mais qui aurait le dernier mot, si ce n'est l'immense et l'infatigable océan? Et je croyais voir dans cette marée montante l'image de la nature entière assaillant l'humanité qui veut en vain diriger sa marche, l'endiguer, la dompter. L'homme lutte avec courage, il multiplie ses efforts, par moments il se croit vainqueur; c'est qu'il ne regarde pas assez loin et

Digitized by Google

qu'il ne voit pas venir du fond de l'horizon les grandes vagues qui tôt ou tard doivent détruire son œuvre et l'emporter lui-même. Dans cet univers où les mondes ondulent comme les flots de la mer, ne sommes-nous pas entourés, assaillis sans cesse par la multitude des êtres? La vie tourbillonne autour de nous, nous enveloppe, nous submerge : nous parlons d'immortalité, d'éternité; mais il n'y a d'éternel que ce qui est inépuisable, ce qui est assez aveugle et assez riche pour donner toujours sans mesure (55). »

Bien des gens, assurément, ont plus d'une fois ressenti, en face de certains spectacles grandioses de la nature, la sorte d'émotion que Guyau nous dépeint sous des couleurs si vives. Mais la réalité d'une émotion ne garantit nullement l'exactitude ou le bien fondé de l'idée qui correspond à cette émotion. Or, l'idée qui perce sous les sentiments si bien décrits par Guyau, doit, selon nous, être rangée parmi les idées foncièrement fausses. Ce cœur de la terre dont parle le moraliste (l'immense océan) ne bat pas sans espoir. De tout ce

Digitized by Google

heurt, de ce tumulte, de cette agitation il ne sort pas qu'un peu d'écume. Il en sort même quelque chose de plus que la Vénus mythologique. Il en sort la pensée humaine, la moralité humaine, la science, l'art, la philosophie, l'histoire du monde. Et, tout à fait en particulier, il en sort l'inspiration de M. Guyau et son poème en prose. Ce sont les longues et mélancoliques séances au bord de la mer, tantôt calme et tantôt irritée, qui assombrirent à ce point le front du poète, qui donnèrent leur vol à cette nuée de vagues appréhensions. Que demain l'océan interrompe son travail gigantesque, quelle oblitération des pouvoirs du cerveau humain, quel appauvrissement de la pensée universelle! En vérité, les chutes d'eau, la vapeur, l'électricité qui animent nos machines et nous permettent de tisser nos vêtements d'équarrir nos arbres, d'éclairer nos villes, ne travaillent pas d'une façon plus immédiatement utile que l'océan et que toute la nature qui, par son agitation en apparence sans but, ne cesse d'actionner le nombre toujours croissant, les rangs de plus en plus serrés de nos minuscules,

Digitized by Google

merveilleuses et si délicates dynamos craniennes, si je puis parler de la sorte (56).

L'incompréhension des vrais rapports de la partie avec le tout, de l'homme avec la nature, engendre une foule d'erreurs. L'une des plus répandues est celle qui assimile la vie organique et, à plus forte raison, l'existence surorganique à une lutte sans trève ni merci, à un déchaînement général de tendances opposées, à un heurt perpétuel d'instincts inconciliables, à un choc d'idées contradictoires. L'anthropomorphisme , qu'on croyait à jamais banni du cerveau humain, y rentre par cette porte de derrière et reprend possession de son antique patrimoine. La contrariété, marque spécifique de l'intelligence, s'attribue dès lors couramment aux conditions mésologiques dont dépend l'intelligence. L'univers physique devient l'ombre, le reflet de l'esprit. Admirez la contradiction. Nous affirmons, d'une part, une agitation, une dépense de forces sans but précis, et de l'autre, nous prêtons à ces mêmes forces ainsi projetées dans le vide, des instincts combatifs et meurtriers, des intentions guerrières.

Digitized by Google

Nous concevons la nature comme harcelant et assaillant sans relâche cette intruse, l'humanité, et la matière comme destinée à détruire, en un dernier effort, l'œuvre immense de l'esprit.

Il est temps, croyons-nous, de changer un peu nos images et nos comparaisons. Elles nous furent léguées par des périodes d'ignorance, elles ne conviennent plus à notre époque, si médiocre encore que puisse nous paraître son bagage sociologique.

Comme l'arbre ne lutte pas contre le sol qui le nourrit, l'esprit ne combat pas la vie féconde et protectrice qui l'investit du pouvoir suprême. C'est le retour apparent de toute chose à son point de départ, à son état primitif, c'est l'étrange et si curieux phénomène de la *mort*, qui jeta dans les cerveaux de nos ancêtres les premiers germes de l'illusion capitale dont s'obscurcit notre vue et s'entrave notre marche.

Incorrigibles dualistes, nous continuons à interpréter ce grand fait naturel selon les vieux rites du spiritualisme et les anciennes formules agnostiques, nous l'expliquons par l'hypothèse

Digitized by Google

d'un schisme fondamental entre l'esprit et la matière.

Nous paraissons ne pas vouloir comprendre qu'un cercle dont les deux bouts ne se rejoindraient jamais ne serait pas un cercle, qu'un monde qui ne se répéterait pas éternellement ne serait pas un monde identique à lui-même. Et en dépit de nos plus austères professions de monisme, malgré nos belles théories sur l'unité essentielle des choses, nous tenons nos yeux obstinément fermés à cette lumière éclatante, à cette âpre et rude vérité : le phénomène que nous appréhendons et redoutons à l'égal des pires fléaux, la mort, apporte avec lui la vérification constante, la consécration définitive des plus hautes doctrines, des plus sublimes enseignements de notre science et de notre philosophie.

Les esprits qui se flattent d'avoir secoué le joug des préjugés puérils de l'humanité primitive, ne trouvent pas de vocables assez énergiques pour repousser et flétrir, comme il convient, l'illusion naïve prêtant à la nature inanimée ou même à la nature vivante, des buts précis, des

Digitized by Google

intentions finalistes. Je partage cette manière de voir sans participer à cette indignation. Mais je ne conçois plus cet autre motif qui détermine (à lui seul, du reste, semble-t-il) la pensée d'un vitaliste tel que M. Guyau : « Donner un but à la nature, dit celui-ci, ce serait la rétrécir, car un but est un terme. Ce qui est immense n'a pas de but (57). »

Un but est un terme, la définition peut s'admettre. Mais un terme ne marque-t-il pas une différenciation, n'est-il pas le résultat d'une analyse? En vérité, il n'est que cela. Limiter, c'est distinguer, et partant, c'est savoir. Certes, il y aurait antinomie ou contradiction à penser l'univers à la fois comme un et comme multiple. Aussi, ce que l'école à laquelle appartient Guyau appelle la nature, n'est manifestement qu'une partie, qu'une fraction du vaste ensemble cosmique, de la somme totale des phénomènes. C'est la nature minérale et la nature vivante opposées au souffle de l'esprit. Mais, dans ces conditions, l'univers apparaît déjà comme nettement différencié, comme réellement limité par

Digitized by Google

des termes ou des buts. La matière a pour terme la vie, et la vie a pour terme l'esprit. Et la finalité demeure la marque essentielle de cette catégorie ultime de phénomènes; car c'est par la pensée que nous distinguons les choses, que nous analysons les faits.

Toute science est, par définition, téléologique. Or la finalité peut s'envisager comme un vaste genre embrassant deux espèces : 1° — la finalité sociale ou morale, la téléologie proprement dite; et 2° — la finalité que notre pensée attribue aux phénomènes organiques et inorganiques.

La première se résout en cette prise de possession du monde par l'idée, ou cette réaction de l'esprit sur les choses environnantes, qui nous pousse à concevoir notre intervention dans le cours des événements naturels, non plus comme un simple effet déterminé par une longue suite de causes étrangères à notre moi psychique, mais comme une vraie cause agissante; c'est-à-dire une cause qui déterminerait, ou même façonnerait à sa guise, l'évolution, la marche des choses naturelles.

Digitized by Google

Et la seconde est simplement cet artifice par lequel notre esprit, après avoir séparé un effet de l'ensemble des causes qui le produisent, l'envisage comme une limite évolutive, soit comme le terme ou le but d'un processus naturel. Nous disons indifféremment en ce sens, par exemple, que la combinaison de l'oxygène avec l'hydrogène a pour terme ou pour effet la production de l'eau, que l'accouplement sexuel a pour but ou pour résultat la procréation d'êtres de la même espèce, et ainsi de suite. Sans nous représenter ces différents effets comme des fins dans le sens social ou moral, nous les considérons comme des limites évolutives, des bornes conventionnelles qui nous servent à distinguer, à spécifier les phénomènes.

La pensée qui s'isole, qui se sépare du monde, qui range ses propres manifestations en une classe particulière, tend nécessairement à élever cette classe au-dessus de toutes les autres, à la concevoir comme une floraison suprême de la nature. Cette pensée se pose elle-même comme une limite, une terminaison, un parachèvement de l'œuvre

Digitized by Google

commune. Par elle se clôt à tout jamais l'évolution des êtres et des choses.

Aussi chaque fois qu'il évoque l'idée d'un monde mort, d'un univers inerte et improductif, l'esprit brise volontairement les liens qui le rattachent à l'ensemble global des choses. Il se place en dehors de la nature. Il s'exile du monde. Il accepte les dogmes de l'antique dualisme. Il accomplit les rites qui plaisent aux divinités inconnues, mystérieuses. Il abdique en leur faveur. De ses divers pouvoirs, il ne conserve qu'un seul. Mais celui-là, il le garde jalousement, il n'entend l'abandonner jamais. A toute affirmation il se réserve le droit d'opposer la négation correspondante et, le cas échéant, il osera nier sa propre existence.

L'univers ne doit pas sa réelle grandeur à sa prétendue stérilité. Le monde ne doit pas son charme, sa sublime beauté au choc étourdissant des atomes, à la lutte sans fin et sans motif des énergies déchaînées les unes contre les autres. La nature n'est pas la « grande berceuse » des êtres, le roulis éternel qui établit un équilibre aveugle

Digitized by Google

entre la vie et la mort. Ces vues sont courtes. Elles ne représentent qu'une part minime de la vérité totale. Elles s'inspirent de la contemplation obstinée d'un aspect unique et étroit des choses. Elles reflètent ce brusque découragement qui s'empare de l'esprit de l'homme lorsque, mesurant l'exiguïté des résultats atteints à la grandeur des efforts dépensés, il s'avoue à lui-même sa profonde lassitude et exhale la grande plainte qui traverse les siècles : ne pas pouvoir pénétrer l'intime essence des choses, ne pas pouvoir acquérir, selon la forte expression du moyen âge, la *connaissance divine* du monde !

Ce rêve puéril de l'humanité à ses débuts : égaler Dieu, continue à troubler les âmes. Avoir créé la négation de l'univers, et ne pouvoir s'identifier avec ce zéro universel, quel châtiment infligé au créateur par sa propre créature... Mais aussi, quel constat de réalité immanente, quelle magnifique revanche de l'être sur le néant, de la vie sur la mort !

La sociologie et, par suite, l'éthique, qui en constitue l'introduction et la base, se fondent

Digitized by Google

toutes deux sur l'idée que l'homme et l'humanité représentent l'âme, la conscience de l'univers. Cette conception, corollaire manifeste de la loi de conservation ou d'identité, doit former la règle suprême de toute morale. L'homme doit considérer la nature comme un prolongement, une extension infinie de son propre corps. Et il doit la traiter en conséquence, il doit justifier ses moindres actes à son égard par les lois qui régissent les êtres inférieurs et jusqu'aux choses mortes.

Chaque conscience reflète les autres consciences et enregistre les phénomènes qui se passent dans le monde à sa portée. Mais, les consciences isolées se remplaçant sans cesse les unes les autres, il en résulte un fait général de la plus haute valeur et d'une certitude qui ne le cède en rien à celle des lois scientifiques les mieux établies : *la pérennité conscientielle de l'univers.*

Cette vérité si lumineuse dans ses lignes principales ne pouvait échapper aux esprits clairvoyants des époques précédentes. Aussi la voyons-nous exprimée, de mille façons diverses, dans

Digitized by Google

les écrits de beaucoup de philosophes. Spinoza, en particulier, la défend avec ardeur contre les attaques des adversaires. Il lui doit les plus belles pages de son grand ouvrage posthume, l'*Éthique* (58).

Digitized by Google

VII

Descartes et Spinoza enseignent que les progrès de notre savoir se rattachent à la lente mais sûre transformation de nos idées confuses et incertaines en idées de plus en plus claires et précises.

Or, l'idée de socialité, autour de laquelle gravitent nos discussions sur l'objet et les frontières de la science sociale, se présente encore comme obscure ou fort peu déterminée. Ce concept n'évoque pas dans notre esprit d'une façon nette les faits et les événements auxquels il sert de

Digitized by Google

signe abréviatif. Il y aurait donc tout avantage à lui faire subir l'épreuve préconisée par les vieux maîtres de la métaphysique. Mais comment rendre l'idée abstraite et générale *adéquate* à son objet?

Nos concepts nous aident à signaler, à résumer les faits que nos théories et nos hypothèses nous aident à expliquer et quelquefois à découvrir. Nos idées générales seront donc toujours d'autant plus claires et précises que nos théories et nos hypothèses rempliront mieux ce double office. Partant, c'est l'expérience, l'observation directe ou indirecte des choses qui, en dernier ressort, résout la question posée plus haut.

Mais l'expérience est un protée qui prend mille formes diverses, inattendues. Et l'une de ces formes, particulière au cas qui nous occupe, mérite, je crois, quelque attention. Cette méthode, d'ailleurs franchement auxiliaire, ou cette *critique*, cette discrimination — elle use surtout du raisonnement, — consiste à placer l'idée en un contact aussi fréquent que possible avec les faits qu'elle représente; et cela à seule fin de lui

Digitized by Google

faire perdre, dans ce commerce répété, ce qu'elle garde ou semble garder encore d'insolite, d'inaccoutumé, de peu familier à l'esprit. Car en ce qui touche les idées comme en ce qui concerne les faits, le confus et l'indistinct nous impressionnent à peu près de la même manière que l'étrange et le mystérieux.

Appliquons ce procédé — véritable méthode d'entraînement mnémonique — à l'idée de socialité. Évoquons les phénomènes complexes dont ce concept n'est, en somme, que le simple sténogramme. Et pour arriver à mieux déchiffrer ce signe obscur, séparons, puis groupons dans un ordre sériel les principaux faits qu'il connote ou résume. Cherchons ensuite, pour ces divers groupes, les symboles moins généraux ou les termes moins abstraits qui leur conviennent. Les notions élémentaires ainsi analysées et classifiées, revenons à leur synthèse. Opérons sur les signes seuls (les faits en soi nous demeurant impénétrables, et leurs manifestations extérieures étant censées nous échapper). Ramenons les idées particulières aux idées générales.

Digitized by Google

Neuf fois sur dix, en pareille occurrence, nous nous retrouverons en face non plus de notre premier et vague symbole, mais de ses équivalents, de ses substituts, pour parler comme Taine, de ses synonymes. Une langue riche et cultivée en fournit toujours un certain nombre. Et ces termes vicariaux s'offriront chacun avec sa nuance propre, un sens élargi ou rétréci par l'usage; ils se compléteront et s'éclaireront mutuellement; enfin, ils pourront, et cela est important, servir de commentaire très utile à l'idée principale. Ils nous aideront à la déterminer, à la préciser. L'expérience, l'observation directe des faits, juge suprême en ces matières, viendra, plus tard, consacrer ou infirmer notre interprétation.

C'est ainsi, du moins j'aime à l'imaginer, que le concept du « psychisme collectif », en faisant transparaître à travers les scories accumulées par des siècles d'empirisme et d'ignorance, un des caractères les plus marquants du phénomène social, contribua, pour sa faible part, à élucider la notion mère de toutes nos investigations et analyses sociologiques. D'autres idées abstraites,

Digitized by Google

plus ou moins apparentées au concept central de la sociologie, pourront rendre à cette science, si peu développée encore, des services analogues.

Mais, parmi ces idées subsidiaires, il en est une que je veux relever sans retard : elle vient efficacement corroborer les conclusions où aboutissent l'idée et l'hypothèse du « psychisme social » ; et l'appui qu'elle nous prête semble d'autant plus précieux, que le terme qui la désigne d'habitude est connotatif d'une foule de rapports sociaux extrêmement familiers à la majorité des esprits. Je veux parler de l'idée altruiste, prise dans son acception ordinaire de penchant pour autrui. Appliquée à la définition du fait social, elle permet de décrire celui-ci très brièvement comme un phénomène d'expansion suivie de concentration, d'union de plus en plus intime.

Encore une paraphrase, des mots à la place d'autres mots, dira-t-on. Non, plus que cela : des idées qui viennent, par degrés insensibles, limiter et déterminer d'autres idées, chacune apportant son contingent de faits précis, connus, indéniables. Examinons de plus près, à ce point

Digitized by Google

de vue, l'idée altruiste et les faits qu'elle présuppose.

L'altruisme est un phénomène naturel dont les racines se découvrent dans le monde de la vie et, plus loin encore, dans le monde des propriétés inorganiques de la matière (59).

On peut, en ce sens, parler d'un altruisme vital se transmuant à la longue en altruisme moral. Les conditions qui président à ce changement et le rendent inévitable, nous demeurent inconnues. Il semble toutefois évident qu'elles dépendent d'une certaine différenciation primitive, renforcée plus tard par ses propres effets. Les produits de la socialité (nos idées et nos sentiments) réagissent sur leurs causes physiologiques et les entraînent sans cesse vers de nouvelles et plus fécondes parturitions.

Les phénomènes psychiques se trouvent ainsi appelés à jouer dans l'évolution de l'altruisme un rôle essentiel. Par le fait, l'altruisme ne devient social ou moral que dans la mesure exacte où il devient réfléchi et conscient (60).

Les explications courantes ramènent les plus

Digitized by Google

hautes manifestations de l'altruisme à ses formes rudimentaires qui laissent nettement entrevoir l'unité de l'être rentrant en soi par un acte de la pensée et affirmant, en face du monde, sa supériorité réelle ou fictive. Le fait en lui-même est exactement observé; l'évolution et l'involution altruistes, ou la progression et la régression égoïstes se renouvellent tous les jours. Mais, pour marquer l'obscur point de départ de cette alternance, le terme d'*égoïsme* semble assez mal choisi. Il est propre à nous induire en une foule de grossières méprises.

Obéissant à la loi de contraste ou de négation, l'esprit humain cherche à transformer en antinomies radicales les plus simples différences quantitatives. Les anciens penseurs exemplifièrent avec éclat cette tendance à l'hyperbole, au grossissement des distinctions minimes. Opposant le froid au chaud, le solide au fluide, le sec à l'humide, les ténèbres à la lumière, le corps à l'âme, la nature à l'homme, et l'homme aux divinités supernaturelles, ils firent pénétrer dans la pensée spéculative les premiers germes du mysticisme agnos-

Digitized by Google

tique. Les moralistes de tous temps et de tous pays, appuyés par la multitude ignorante, manifestèrent la même tendance.

Ces philosophes ne proclament-ils pas, en effet, que le mal est la pure antithèse du bien, et l'amour de soi l'antithèse pure de l'amour d'autrui? Or, la grande loi de la conservation de l'énergie découvre le caractère illusoire de ce double contraste. L'erreur consiste à ne pas remarquer qu'une négation, loin de supposer soit un vide, soit une différence de nature, n'implique qu'une simple différence de degré, une notable, une subite diminution quantitative, ou, ce qui revient au même (et ce qui tend à prouver l'identité foncière du calcul mathématique et du raisonnement abstrait), — une distinction formelle, logique.

Et voilà comment l'égoïsme, considéré d'une façon générale et abstraite, est encore de l'altruisme, et, d'une façon particulière et concrète, de l'amour d'autrui diminué, dilué, réduit dans une proportion extrêmement variable selon les lieux, les temps et les milieux. En d'autres termes, l'amour de soi tel qu'on l'entend d'habitude,

Digitized by Google

comme la négation essentielle de l'amour du prochain, vient se ranger dans la grande classe des fantômes logiques, des existences équivoques dont le type le plus parfait nous est fourni par l'idée de Dieu opposée à celle du Monde.

L'hétérogène dans la nature est une convention, un artifice de cet infatigable classificateur, l'esprit humain. L'hétérogène ne possède qu'une existence conceptuelle ou logique; nous pouvons par suite définir la causalité : une identité, une homogénéité essentielle voilée par une hétérogénéité apparente, subjective, cérébrale.

Pourquoi l'altruisme inférieur, connu sous le nom d'égoïsme, nous semble-t-il plus réel, plus fondamental, plus vivace que l'altruisme supérieur connu sous les noms d'abnégation, de sacrifice, de charité? A cela, il y a deux raisons excellentes. D'abord, au point de vue évolutif qui nous conduit du simple au complexe et du général au particulier, l'altruisme biologique précède et prépare les premiers rudiments de l'altruisme moral. Et en second lieu, dans le cours historique des événements, les formes inférieures de

Digitized by Google

l'altruisme eurent seules jusqu'ici l'occasion de s'épanouir, de s'affirmer avec ampleur. Nous en sommes là encore. Des siècles nous séparent peut-être des degrés moyens, des stades intermédiaires de l'évolution surorganique. Et quant à ses phases plus éloignées, c'est à peine si nous osons en faire l'objet de nos rêveries spéculatives. Par surcroît, non seulement le présent nous semble plus réel et plus central que l'avenir, mais le passé pèse lourdement sur nos épaules. Aussi sommes-nous toujours prêts à faire l'hypostase du présent joint au passé, et à grossir, à exagérer la vraie valeur de cet altruisme initial, l'égoïsme. Ce dernier terme est lui-même très significatif. Il répond bien à l'esprit de la longue période religieuse et métaphysique qui vit éclore la grande antinomie de Dieu et de l'univers et se délecta aux oppositions factices du moi et du non-moi, du sujet et de l'objet, du noumène et du phénomène.

Faisons tomber en désuétude, réservons aux futures trouvailles des archéologues ces termes à la fois naïfs et spécieux, formés sous un régime

Digitized by Google

mental et philosophique que l'élite humaine a déjà dépassé. Enseignons aux jeunes générations que l'égoïsme est un point conventionnel de comparaison, un point de repère semblable au zéro de nos thermomètres, quoique infiniment plus mobile; et que, par suite, l'homme qui s'isole et se renferme en lui-même, qui se complaît en sa chétive personne jusqu'à la mettre au-dessus de l'humanité et de la nature, n'est qu'un retardataire social, faisant revivre les stigmates moraux des ancêtres à leurs premiers pas sur la scène de l'histoire. Et prémunissons-les contre le sophisme vulgaire qui consiste à représenter, inversement, l'altruiste comme un égoïste supérieur.

Cette confusion est due à nos méthodes précaires d'observation morale, à l'empirisme dont s'imprègne la sociologie. Obligé de raisonner sur l'apparence des faits, le savant doit prendre à tâche d'éviter les conclusions hâtives. Sur la seule vue du thermomètre qui monte, le plus sot naturaliste se gardera de formuler la vaine et creuse théorie, que la chaleur est engendrée par

Digitized by Google

la non-chaleur. Un verbalisme aussi puéril le choquera, le rebutera à coup sûr. Il refusera d'emboîter, sur ce terrain spécial, le pas au théologien; il ne voudra pas renouveler la classique erreur des vieilles philosophies qui, voyant la nature subsister et se maintenir sans cause connue, en tirèrent cette hallucinante et absurde conclusion : le monde créé par son antithèse, l'être émergeant du néant.

Dans la genèse du fait complexe qu'on désigne par le terme d'*individualité*, l'altruisme joue un rôle important et peut-être décisif. Certes, la logique des mots et la raison superficielle nous enseignent que l'espèce est composée par la somme des individus, de même que le genre est constitué par la somme des espèces. Aussi disons-nous volontiers que la société est un ensemble, un agrégat d'individus, sinon même le produit, la conséquence de leur rencontre.

Mais une logique plus serrée et plus pénétrante, une raison meilleure observatrice des courants profonds de la causalité ne tarde pas à découvrir que l'espèce se définit et se détermine

Digitized by Google

par les propriétés du genre, et l'individu par les propriétés de l'espèce. Du moins, c'est là le point de vue où se place d'habitude la science théorique, et la condition qui seule rend possible un savoir abstrait des choses.

L'individu exprime ou manifeste un groupe de propriétés spécifiques. Il est, en vérité, lui-même ce groupe. Pareillement, un effet complexe exprime ou manifeste un groupe de causes plus simples; et il n'est pas autre chose, vraiment, que ce groupe. Cette manière de poser la question amène un premier résultat. Nous pouvons affirmer en toute sécurité : l'individu social sert de truchement ultime au groupe des propriétés surorganiques que le sociologue désigne par les termes généraux et équivalents de socialité, d'altruisme, de psychisme collectif. De même, l'individu biologique sert d'expression finale à la somme des propriétés organiques qui constituent la vie. Dans le domaine des faits abstraits, d'ailleurs, nul doute ne s'élève, aucune confusion n'est possible : l'individu moral apparaît ici manifestement comme l'effet, le produit, la résul-

Digitized by Google

tante des multiples énergies surorganiques, et l'individu vivant comme l'effet, le produit, la résultante des multiples énergies organiques.

Mais, déjà signalé par Auguste Comte comme une source permanente d'erreurs et d'illusions, le passage de l'abstrait au concret déroute nos raisonnements et dérange nos calculs; car dans la réalité concrète l'individu moral est inséparable de l'individu biologique. Ces deux séries d'effets s'unissent et concourent, chacune pour sa part propre, à la formation d'une synthèse beaucoup plus étendue et qui, par sa dualité d'origine, échappe aux procédés analytiques des sciences abstraites de la vie et de la société. Pour étudier comme il convient ce groupe surcomposé, des méthodes différentes s'imposent et nécessitent la création d'un type nouveau de connaissance : le *savoir concret*.

Dans un livre intitulé *La Sociologie* et déjà vieux, puisqu'il date de vingt ans, je m'efforçai à formuler la théorie générale de ces deux ordres distincts et complémentaires de connaissances : le savoir abstrait et le savoir concret.

Digitized by Google

Sous le nom de *bio-sociologie* j'y assignai justement le rôle de science concrète à l'ancienne psychologie descriptive et introspective, à l'étude détaillée de ces innombrables petits groupes surcomposés, de cette multitude de minuscules mais très complexes synthèses qui meublent nos cerveaux et que nous appelons des idées, des désirs, des émotions, des volitions, des passions. Foule énorme, bariolée, bizarrement assortie et dont toutes les conditions d'existence se laissent ramener à deux racines principales : l'être vivant, le milieu organique, et l'être pensant, le milieu social (61).

Mais fermons une parenthèse qui pourrait nous mener loin. Ce qui nous importe, c'est de faire ressortir ceci : soit qu'on l'analyse d'une façon abstraite, dans la pure théorie sociologique, ou qu'on l'étudie sous son apparence concrète, par les méthodes de la psychologie et de l'éthologie, l'individu demeure toujours, en grande partie, le produit des forces surorganiques qui se développent en dehors de lui, dans les autres individus, et qui l'incitent à réagir sur elles.

Digitized by Google

L'individu n'est pas seulement lui-même, dans le sens étroit du mot, il est encore *autrui*, une force en communion constante, en rapport permanent avec d'autres forces semblables.

« L'individu psychologique, disais-je à ce propos dans ma *Sociologie*, est un effet, un produit dont les causes et les facteurs véritables sont les conditions biologiques et les conditions sociales... Un être isolé ne sera jamais un être pensant, un être raisonnable. La mentalité humaine d'ailleurs a subi une lente évolution. Il y a la mentalité de l'état préhistorique, il y a celle qui suit et qui est apparue à un intervalle considérable. Dans la première, les conditions biologiques prédominent visiblement et ne laissent que peu de jeu aux conditions sociales qui demeurent rudimentaires; dans la seconde, au contraire, la socialité joue un rôle tout à fait prépondérant. La communication des idées par la parole, leur transmission par l'écriture, par les applications techniques, par les beaux-arts, par mille autres symboles, signes de ralliement et canaux de transmission, l'enseignement, la tradi-

Digitized by Google

tion, le choc et la lutte des passions et des intérêts, les institutions multiples de direction, de gouvernement, etc. — tout cela forme un vaste assemblage d'influences sociales enchevêtrées et s'alliant aux conditions biologiques pour donner naissance à la longue série des phénomènes moraux, surorganiques ou intellectuels... L'individu apparaît partout comme le laboratoire où agissent les forces sociales, où elles se rencontrent et se combinent avec les forces organiques afin de produire des effets psychiques... L'homme étudié par le psychologue est le résultat d'une action séculaire de la société, d'une pénétration lente et graduelle de l'individu biologique par le milieu social... La société est le facteur le plus essentiel des phénomènes psychiques, le seul milieu où ces phénomènes puissent s'engendrer et s'épanouir (62). »

Exposée pour la première fois avec toutes ses conséquences dans l'ouvrage cité plus haut, cette hypothèse sur la nature mixte ou *bio-sociale* des phénomènes psychiques et de l'individu porteur de tels phénomènes tend de plus en plus à se

Digitized by Google

répandre, à se perfectionner, à s'enrichir d'aperçus nouveaux (63). Des esprits qui sont ou seront l'honneur de ce siècle se prononcèrent nettement et à maintes reprises dans un sens favorable à cette vue fondamentale.

On me permettra de citer ici les paroles suivantes de M. Tarde : « L'individu, même lorsqu'il nous semble agir seul, est mû, à son insu et au nôtre, par une foule invisible et innombrable, celle de ses ascendants, de ses compatriotes, de ses éducateurs dont les influences emmagasinées dans son cerveau, localisées peut-être en des cellules distinctes, se réveillent en sursaut et toutes ensemble à certains moments, véritable multitude intérieure fourmillante et fermentescible sous un crâne. » Le même auteur observe encore que « les influences complexes de la *foule cérébrale* que chacun de nous porte en soi, ont été assimilées, identifiées plus ou moins à nous-mêmes, tandis que les impulsions de la foule extérieure demeurent ou peuvent demeurer étrangères au moi. » Et à ce propos, il tire une judicieuse distinction entre la *secte* et la *foule*.

Digitized by Google

« Une secte, dit-il, est une foule triée et permanente, comme le groupe de tendances agrégées qui constituent la personne. Une foule est une secte très mêlée et très passagère. Les sectes se recrutent, comme les foules, un peu au hasard, dans des classes, des familles, des nations différentes, en tout cas sans exception de famille ni de classe habituellement; mais elles font subir à leurs conscrits un temps d'épreuve et de noviciat. Une foule reçoit des recrues aveuglément et sans préparation... L'esprit de secte — et aussi bien l'esprit de *clan*, ou l'esprit de parti — exerce une action lente, continue et profonde, qui refond l'être, mais que l'être s'approprie. L'esprit de foule traverse l'âme comme un orage l'air (64). »

En somme, l'individu se peut définir comme une foule parfaitement organisée, centralisée, fixée; la secte (et corrélativement le parti, la caste, la corporation) — comme un individu à moitié formé et développé; et enfin la foule, comme le type primordial et encore très instable des individuations futures. Dans la série des sentiments et des idées altruistes, ces trois éche-

Digitized by Google

lons se suivent selon un ordre régulier. La foule, la troupe, la tribu, l'association instinctive et à demi zoologique précède et prépare la secte, la classe, la corporation, l'association plus ou moins volontaire et réfléchie qui, elle, achève enfin l'œuvre ébauchée dans le tumulte chaotique des premiers contacts sociaux, et crée l'individu, expression la plus haute, *concrétion* suprême du psychisme social.

N'omettons pas d'éclaircir ce même problème par l'opinion sagace d'un des plus érudits et des plus profonds sociologues de notre temps. Pour M. De Greef, comme au reste pour moi, « la psychologie physiologique, ainsi que la physiologie elle-même, est un facteur sociologique; et il ne faut pas la confondre avec la psychologie collective. Celle-ci est simplement et exclusivement sociologique. Tout phénomène sociologique est impliqué de psychologie collective dont les manifestations ne sont ni quantitativement ni qualitativement les mêmes que celles de la psychologie individuelle. La grande erreur de Tarde, de G. Lebon, à la suite, du reste, des

Digitized by Google

sociologistes de l'école de la Völkerpsychologie allemande, tels que Peschel, Lotze, Lazarus, Steinthal, Bastian, etc., c'est d'extérioriser pour ainsi dire l'âme collective en faisant du corps social un organisme matériel dont cette âme serait la puissance motrice et rectrice, alors que la psychicité sociale est simplement une propriété de cet organisme comme la psychicité cérébrale l'est des tissus organiques doués d'une sensibilité particulière. » — M. De Greef ajoute : « Tout phénomène sociologique est en même temps psychique, mais tout phénomène psychique n'est pas sociologique, il peut être individuel; non pas que les limites entre l'organique et l'hyperorganique soient absolues, mais tout en se confondant en partie à leurs frontières, les éléments constitutifs des deux états, individualité et socialité, sont suffisamment discernables par la science objective abstraite. Au point de vue réel et concret, au contraire, l'individu et la société sont facteurs l'un de l'autre. L'individu est une forme sociale, la société une formation individuelle (65). »

La vérité me semble en partie atteinte et

Digitized by Google

exprimée par cette dernière formule. J'avoue toutefois que j'eusse préféré voir M. De Greef éviter, par l'emploi d'un terme mieux défini et plus exact, la confusion qui tend à s'établir à la suite des significations diverses, sinon opposées, que l'usage attache à ce mot : l'individu. En effet, l'individu psychophysique est tout autre chose que l'individu social : le premier est un élément, le second un produit. Le premier seul peut s'envisager comme facteur de la société qui, loin de lui donner naissance, est facteur, à son tour, uniquement de l'individu social.

La conception qui voit dans l'altruisme la caractéristique essentielle, la marque propre, sinon l'unique raison d'être de l'atome social, contribue à placer dans leur véritable jour les rapports multiples et si étroits qui unissent l'esprit à la matière, l'homme à la nature. Il devient avéré, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire ailleurs, que « la position centrale, le majestueux isolement de cet être sans pareil ne tient plus dans aucun domaine de la connaissance. Au lieu de façonner tout dans l'univers à son image,

Digitized by Google

l'homme porte l'empreinte de tout, jusqu'à l'empreinte qui n'est pas la moins profonde et la moins fertile en résultats, de la société dont il forme une partie intrinsèque (66). »

Donc, en vertu même de la position qu'il occupe au sommet des choses naturelles, l'esprit humain, élite du monde, ne doit pas se donner pour tâche de corriger, de réformer, de violenter la nature. Les grandes phrases que certains apôtres du culte humanitaire débitent encore à ce sujet, sont vides et creuses. L'œuvre proposée est vaine. L'homme doit s'instruire. Il doit chercher à étendre, à agrandir son domaine propre, la sphère morale, en y substituant la nécessité reconnue par la raison, c'est-à-dire la raison elle-même, à la nécessité ignorée ou méconnue de la raison, c'est-à-dire au hasard.

Car le hasard et ses nombreux substituts, que l'homme ancien adorait en grande pompe dans les temples publics et auxquels, sous l'obscure poussée ancestrale, l'homme moderne sacrifie timidement au fond de son cœur, le hasard révèle lui-même une origine sociale ou morale. Il est le

Digitized by Google

produit de ce facteur, le psychisme collectif, qui vient compliquer les phénomènes dits naturels et conçus comme soumis à des lois immuables.

Nous laissons entrer le hasard dans l'histoire du monde et dans notre propre vie lorsque, mis en présence d'un ensemble de faits dont une ou plusieurs causes morales nous échappent, nous constatons, d'une manière vague et presque à notre insu, une disproportion éclatante entre le groupe des causes données et la somme totale des effets produits. Le hasard est le vocable qui nous sert à désigner le facteur hyperorganique absent, la cause morale qui, dans l'analyse d'un phénomène, manque à l'appel général des causes; plus exactement encore, le hasard est le signe, le symbole de l'inégalité que nous percevons, ou soupçonnons seulement, entre les deux membres de l'équation causale. L'effet nous semble plus grand que sa cause, et cette lacune apparente dans le groupe des phénomènes antécédents nous pousse, pour la combler, à invoquer la fatalité aveugle, sinon les mystérieux desseins d'une Providence bénévole ou maléficieuse.

Digitized by Google

Dans la sphère plus restreinte de l'action purement humaine, le hasard, c'est encore le péché, la faute, le mal commis par ignorance (67). Celui-ci, au reste, demeure la seule espèce de mal que l'expérience puisse atteindre et démontrer. Quant à l'espèce opposée, au mal perpétré en pleine connaissance de cause, c'est là certes une des plus pauvres inventions de l'esprit religieux et de la morale métaphysique. Les hommes imaginèrent la doctrine du *crime* dans le but manifeste de pallier, autant que possible, devant le jugement de leur conscience, la sauvagerie et la profonde sottise de leurs mœurs.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTES

(1) Les lois de cette évolution ont été examinées dans mon livre : *La Philosophie du Siècle*; cf. surtout chap. XVIII : *La série intellectuelle*, p. 205-234. La racine de l'illusion qui nous force à voir dans la *pratique* la vraie source de la *théorie* n'est pas beaucoup plus difficile à saisir que les motifs qui poussent l'économiste, par exemple, à faire du capital une des premières conditions de la richesse publique, ou qui incitent l'historien à voir dans les guerres, les révolutions, etc., la cause directe des changements internes, des transformations morales. Ce mot, la *pratique*, désigne deux séries différentes d'opérations mentales : d'une part, les vérifications presque toujours douteuses auxquelles l'esprit théorique soumet ses combinaisons d'idées, ses imaginations abstraites, ses hypothèses; et d'autre part, les applications plus ou moins sûres que l'intelligence fait des vérités ainsi acquises. Mais l'indivision du terme produit son ambiguïté. Nous finissons par confondre l'effet avec sa cause, l'application proprement dite

Digitized by Google

avec les vérifications qui précèdent et établissent la théorie. Et nous continuons ainsi à apprendre aux jeunes générations ce qu'on nous enseigna à nous-mêmes : que l'astronomie, nouvelle Minerve, sortit des têtes obtuses, mais déjà anxieusement levées au ciel, des pâtres chaldéens et des timides navigateurs; que les mathématiques prirent naissance dans les modestes travaux d'arpentage; que les premières notions de physique et de chimie résultèrent des travaux domestiques peu compliqués, tels que la préparation de la nourriture, le tannage des peaux, la fabrication des outils, etc.

Faut-il ajouter que la faiblesse du savoir théorique devait naturellement tendre à rehausser le prestige des arts d'application? Aussi lorsque, par la suite, la science s'accrut et se développa, on eut vite fait de mettre hors de cause l'évolution lente du germe primitif, pour rattacher cette floraison à une sorte d'épanouissement spontané, sinon merveilleux, des méthodes empiriques qui signalèrent les infructueuses recherches de début.

(2) Voir mon livre sur *Auguste Comte et Herbert Spencer : Post-scriptum*, p. 177-200.

Les époques où le pessimisme s'empare des esprits, où il pénètre dans les couches sociales profondes, sont des époques neurasthéniques, accompagnant ou suivant de près les périodes où la force morale se dépense en excès de sa provision moyenne, accumulée par des temps plus calmes ou plus équilibrés. Les protestations violentes que le pessimiste élève contre le *statu quo*, ne doivent pas nous tromper. Tous les blasphèmes se ressemblent. La fureur et les cris du pessimiste annoncent avec certitude son apaisement définitif, sa *résignation au mal* nécessaire, inéluctable, plus fort que la pauvre volonté humaine. Ce sentiment forme le vrai fond d'une doctrine dont l'humi-

Digitized by Google

Les thèses que je défends aujourd'hui sont en partie basées sur les idées exposées dans ce livre. Le lecteur voudra donc bien me pardonner si je rappelle ici quelques-unes de ces vues.

« L'évolution intellectuelle, disais-je dans un des chapitres de l'ouvrage cité, est la conséquence directe du fait social. L'esprit humain ne peut se développer en dehors des liens ou conditions fondamentales qui constituent ce qu'on nomme une société. Mais l'évolution de celle-ci, le développement et la transformation lente de ses phénomènes, est, à son tour, l'œuvre et le produit de l'évolution intellectuelle. L'esprit domine et dirige l'évolution sociale, l'active, la ralentit, lui trace sa route et détermine ses principaux courants. On peut donc dire, en résumé, que la société tire de son propre sein les causes les plus persistantes des changements qu'elle subit.

« Mais comment agit l'ensemble de faits dominants et de conditions déterminantes qu'on désigne par le terme générique d'évolution intellectuelle? Et d'abord, comment se décompose cet ensemble?

« On peut, croyons-nous, y distinguer quatre catégories principales de faits formant la trame de quatre évolutions intellectuelles : 1° l'évolution des idées qui ont pour objet l'analyse des phénomènes de toutes sortes et leur synthèse partielle ou réunion en groupes plus ou moins vastes; 2° l'évolution des idées qui poursuivent l'unité ou la synthèse universelle des phénomènes; 3° l'évolution des idées qui tendent à reproduire d'une façon artificielle les émotions suscitées naturellement en nous par les objets des deux précédentes évolutions; enfin 4° l'évolution des idées qui cherchent à satisfaire les besoins engendrés par les trois évolutions précédentes et leurs objets.

« Nous voici donc en présence d'une hiérarchie régulière composée de quatre grandes classes de conceptions.

Digitized by Google

Considérées indépendamment des modifications sociales qu'elles entraînent à leur suite, elles peuvent encore, de toute évidence, s'appeler quatre genres de savoir : le savoir scientifique, le savoir philosophique, le savoir esthétique, et le savoir pratique ou technique. Les évolutions particulières de ces quatre genres dirigent, en dernière analyse, l'ensemble complexe de phénomènes qu'on appelle l'évolution d'une société. Envisagées dans ce rôle actif, ces connaissances forment les quatre groupes bien connus de faits qu'on nomme la science, la philosophie, l'art et l'industrie. La science ou connaissance proprement dite est toujours un savoir abstrait et différentiel; la philosophie ou conception du monde est toujours un savoir abstrait et intégral; l'art, un savoir représentatif des deux premiers et producteur d'émotions représentatives correspondantes; l'industrie, un savoir dérivé et appliqué à la satisfaction de tous les besoins qui, dans l'individu social et dans la société, naissent à la suite de l'extension des trois premiers genres de connaissances.

« L'évolution sociale subit les lois de l'évolution intellectuelle. Mais toutes deux, évolution sociale et évolution intellectuelle, ne constituent que des sommes ou des résultantes se manifestant, en réalité, par ou dans leurs éléments; et ceux-ci ne sauraient être, à leur tour, que des évolutions plus particulières.

« Or nous avons vu que l'évolution intellectuelle se décompose en une série de quatre évolutions spéciales. Et l'on pourrait sans doute procéder de même façon à l'égard de leur résultante — l'évolution des sociétés.

« On obtiendrait alors deux séries évolutives qui, bien que réagissant l'une sur l'autre, devraient, quant à l'ordre essentiel de leur succession, s'affirmer comme une série de causes ou d'antécédences nécessaires, suivie d'une série constante d'effets ou de conséquences invariables. Cette

Digitized by Google

première analyse et cette classification élémentaire eussent donné à la sociologie moderne une base d'opération solide et un degré d'exactitude qu'elle est loin de posséder. Et ce pas accompli, rien n'empêcherait de pousser l'analyse plus loin, de décomposer les évolutions particulières, qui forment la double série des précédences intellectuelles et des séquences sociales, en leurs éléments constitutifs rangés et classés dans un ordre également sériaire. On marcherait ainsi, d'échelon en échelon, à la conquête de l'inconnu sociologique et à l'établissement des lois fondamentales qui gouvernent les sociétés.

« Mais prenons garde, disais-je encore à ce propos, de glisser sur la pente des *desiderata* toujours faciles à formuler en théorie; et, laissant de côté la série encore obscure des évolutions sociales, considérons attentivement la série intellectuelle dont nous venons d'indiquer les quatre termes primordiaux.

« Comment cette série agit-elle sur l'ensemble, momentanément indécomposé, de l'évolution sociale? Ses quatre termes conservent-ils un rang pareil, une indépendance absolue, ou bien l'action des uns se subordonne-t-elle strictement à celle des autres, et doit-on voir dans l'évolution de l'un d'eux la vraie source qui alimente le développement graduel de tous? »

Et j'appréciais comme suit l'ordre dans lequel apparaissent et se développent les parties constituantes de la série : « C'est, disais-je, une hiérarchie fortement organisée qui, partant de la connaissance ou de l'activité scientifiques, s'étend à la connaissance ou à l'activité philosophiques, à la connaissance ou à l'activité esthétiques, et à la connaissance ou à l'activité techniques. Elle subordonne chacun de ses termes, d'abord, au terme immédiatement antérieur et, ensuite, à tous les autres dans l'ordre naturel de leur succession. Il y a là une dépendance qui croît non pas en

Digitized by Google

force, mais en étendue, qui occupe une superficie toujours plus vaste à mesure qu'on s'éloigne du premier échelon hiérarchique et qu'on se rapproche du dernier terme sériel.

« La connaissance ou l'activité philosophique se lie étroitement à la connaissance ou à l'activité scientifique, dont elle est presque une forme supérieure ou une floraison. Mais elle dépend si peu de l'état des connaissances esthétiques et de celui des connaissances techniques, qu'elle-même, au contraire, concurremment avec la science, fournit à l'art et à l'activité économique tout leur contenu et leur donne l'impulsion sans laquelle ni l'évolution esthétique, ni l'évolution industrielle n'auraient pu se produire. Quant à la faible action que les arts ou l'industrie exercent à leur tour sur les croyances religieuses ou les systèmes philosophiques et sur les idées de la science, ce n'est évidemment là qu'un phénomène ordinaire de réaction sociale.

« Le troisième degré hiérarchique, l'ensemble des faits qui produisent l'évolution esthétique, confirme la même loi. On ne saurait dire si l'évolution des arts dépend plus de l'évolution philosophique qui la relie à l'évolution scientifique, ou de cette dernière, tellement nos croyances générales et nos connaissances sur la nature et l'homme déterminent directement le caractère artistique d'une époque. Mais on peut hautement affirmer que ce caractère ne dépend pas de l'évolution technique. Loin de diriger les idées esthétiques, l'industrie leur obéit, elle prend et exécute leurs ordres.

« Enfin, l'évolution des idées techniques se laisse entièrement dominer et conditionner par les trois évolutions précédentes. Notre savoir abstrait, nos conceptions religieuses et philosophiques, notre art et nos conceptions esthétiques donnent naissance aux besoins innombrables

Digitized by Google

(9) Divisée en deux corps ou deux ailes (les utilitaires et les hédonistes), cette armée ne se rend compte ni de son caractère homogène, ni de l'unité qui préside à ses opérations. Elle nous fait assister à l'étrange spectacle d'escarmouches qui sans cesse s'engagent entre des soldats ralliés au même drapeau. Mieux que tout autre trait, un tel aveuglement trahit le profond, l'incurable empirisme de nos principales écoles éthiques.

(10) V. Delbos : *Le problème moral dans la philosophie de Spinoza*, p. 227.

(11) *Ibidem*, p. 183-184.

(12) A ce point de vue, la *famille universelle* apparaît comme l'idéal de l'intégration collective la plus intense qui se puisse imaginer. Pure utopie dans les conditions présentes! Plus proche de nous, déjà, et plus facilement réalisable s'indique cet autre idéal, la *nation universelle*, ou le postulat moral qui détruit les préjugés de race en favorisant les croisements internationaux et la fusion des peuples.

(13) Les découvertes sociologiques nous débarrasseront des honteuses entraves d'une foule de lois. Elles nous délivreront du flot croissant des parasites sociaux de toute espèce. Elles feront peu à peu disparaître la servitude volontairement acceptée. Elles nous rapprocheront de l'intime nature des choses sociales. Elles réaliseront ainsi, en une certaine mesure, le vieux rêve de quelques utopistes, rêve qui, dans l'état d'aveuglement où vécut l'humanité, l'obséda comme un pénible cauchemar (J.-J. Rousseau et l'école naturiste).

Digitized by Google

La racine du mal dont souffrent les sociétés modernes est devenue si apparente, qu'elle a fini par attirer l'attention des observateurs les plus vulgaires. « La légalité nous tue », s'est écrié un jour un politicien obscur, M. Viennet (v. Carrel, *Œuvres*, t. III, p. 383), et ce mot a fait fortune. En vérité, ce qui aujourd'hui semble plus intolérable encore que notre profonde ignorance en matière sociale, c'est le sentiment de respect que la sottise d'en haut continue à inspirer aux masses populaires.

(14) *Traité politique*, chap. II, 15 (trad. Saisset, t. II, p. 362).

(15) J'ajoute que Spinoza se contredit lui-même quand, après avoir affirmé que l'état social s'impose à l'homme comme l'effet direct de son effort pour vivre, il conclut qu'il est illégitime de faire de la tendance à la vie sociale un instinct primitif de l'humanité. Les hommes ne naissent pas propres à la vie en commun, ils le deviennent — telle est la thèse qu'il défend et qui reflète la pensée intime de son époque. Mais comment deviennent-ils capables de vivre ensemble? — tout le problème est là. Ne serait-ce pas à la façon des phénomènes chimiques, par exemple, qui ne sont pas des faits vitaux, mais qui le deviennent pourtant un jour, puisque la vie apparaît sur la terre à la fois comme un effet direct et une complication, une transformation des propriétés physico-chimiques? Spinoza ne le pensait sûrement pas.

(16) La méthode déductive, par contre, surtout si on la juge par certains de ses fruits pratiques, semble prématurée. On scrute tant et si bien les motifs, on déploie un

Digitized by Google

zèle si fervent pour interroger les consciences, qu'on finit par porter, sans s'en apercevoir, des coups sérieux à la liberté absolue de la pensée.

(17) La sanction représente la somme totale des conséquences (différenciées en agréables et en pénibles) qui accompagnent, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, un acte donné. La sanction extérieure est une bonne méthode d'éducation lorsqu'elle s'applique aux jeunes animaux de toutes espèces, y compris l'espèce humaine, et, par suite, aux races encore sauvages. La sanction interne forme une caractéristique très nette des individus plus développés et des sociétés dites civilisées. Par le jeu combiné de la mémoire et de l'habitude, cet effet devient cause à son tour, et nous voyons souvent la sanction interne *précéder*, pour ainsi dire, et *préparer* l'action.

(18) V. Harald Höffding : *Ethik*, 1887, et C. M. Williams : *A review of the systems of ethics founded on the theory of evolution*, p. 190-191.

(19) Elle consiste à vaguement rappeler le nom de Vico, à lui ajouter ceux de Turgot et de Condorcet (que les Allemands remplacent par les noms de Kant, de Herder, de Hegel, et les Anglais par ceux de Bacon, de Hobbes, de Hume), pour passer ensuite à Auguste Comte et à ses nombreux disciples contemporains.

Incapables de saisir l'importance de certaines idées nouvelles, les premiers commentateurs les négligeaient pour s'éprendre de ce qui aujourd'hui nous semble secondaire et dénué d'intérêt, par exemple, les subtils raisonnements métaphysiques; et les écrivains venus plus tard, enchéris-

Digitized by Google

sant sur ces procédés de sélection, altéraient de plus en plus la vérité. Oh ! la race des commentateurs, des entremetteurs de l'idée et des pseudo-critiques! On n'évaluera jamais assez le mal qu'ils ont déjà fait et qu'ils continuent à placidement faire.

(20) *Traité politique*, chap. I. (Trad. Saisset, vol .II, p. 352). Ce que je viens de dire sur l'antiquité relative de la sociologie s'applique à la philosophie de cette science aussi bien qu'aux théories plus particulières, aux doctrines plus spéciales. Le même Spinoza soutenant qu'une fois la société formée, c'est à elle que revient le droit de propriété, ou qu'il vaut mieux, dans certaines formes de gouvernement, sinon dans toutes, que la propriété demeure commune, qu'elle soit répartie entre les citoyens à titre de jouissance et au prix d'une redevance annuelle (*ibid.*, chap. VI, 12), n'apparaît-il pas déjà comme un ancêtre direct du collectivisme moderne?

(21) L'assentiment que des esprits d'élite donnèrent à cette théorie, défendue par moi depuis longtemps, a encore fortifié ma conviction à son égard. J'ai été surtout heureux de l'appui qu'a bien voulu me prêter récemment sur cette question l'éminent sociologue américain, M. Lester Ward, l'auteur de cette *Dynamic Sociology* que la censure d'un grand pays européen condamna naguère au pilon sur la seule vue du titre (dynamite et socialisme!); ce que la même censure avait d'ailleurs déjà fait sinon pour ma *Sociologie* et mes autres écrits (simplement mis à l'index dans les bibliothèques publiques), du moins pour une édition populaire de mon ouvrage en deux volumes sur l'histoire de la philosophie. V. Lester F. Ward : *Ethical aspects of social science*, dans *The International Journal of*

Digitized by Google

Ethics, juillet 1896, et la brochure : *The purposes of Sociology, also a review of Roberty's Le bien et le mal*, Chicago, novembre 1896.

(22) Je ne fais pas grand cas de l'étymologie qui donne pour origine au mot *religion* le verbe *religare*, unir, relier. Ce mot pourrait également provenir de *relegere*, retourner en arrière, relire, et, en un sens dérivé, penser, être préoccupé, craindre (Littré donne encore le sens de recueillir). Mais il semble hors de doute que la religion a toujours été l'un des plus forts liens entre les hommes. Les croyances religieuses ont rempli cet office concurremment avec la science, la philosophie, l'art et leurs grandes applications pratiques.

(23) L'amour est le principe dominant de l'univers, la flamme qui crée, anime et régit tous les êtres, la force irrésistible et implacable devant laquelle tout s'incline, jusqu'à la divinité, la *religion* par excellence : cette glorification du principe unificateur, ces actions de grâces que la foule des poètes rend soit à la forme primitive, biologique ou sexuelle de l'altruisme, soit à ses manifestations de plus en plus élevées, confirment notre dire ; car elles prouvent que l'humanité s'est toujours vaguement rendu compte du caractère primordial du psychisme collectif dont l'amour, la sympathie, la compassion, la charité ne sont que les noms populaires.

(24) Bornons-nous à citer ici, à titre d'exemple, l'école écossaise qui, procédant des moralistes anglais du XVIIe siècle (Shaftesbury, Butler, Cumberland et surtout Hobbes), remplit la majeure partie du siècle suivant. Hutcheson, Adam Smith, David Hume, Dugald Stewart et Thomas

Digitized by Google

Reid enseignent que la moralité consiste dans la bienveillance pure, la sympathie pour autrui; que le bonheur individuel découle du bonheur collectif hors duquel il ne saurait exister; que les vertus particulières, la tempérance, le courage, la prudence, la justice, n'ont de prix que par leur office social; enfin que ces qualités se changent en autant de défauts ou de vices chaque fois qu'elles favorisent uniquement notre intérêt personnel.

La plupart de ces doctrines s'opposent énergiquement à la théorie de Hobbes sur la souveraineté de l'État; mais c'est là encore une apparence qui recouvre une proche parenté de vues. Hobbes disant qu'il n'y a pas de distinction absolue entre le bien et le mal, le juste et l'injuste, et faisant dépendre ces choses de l'*autorité publique*, c'est-à-dire leur donnant une base sociale, et l'école écossaise faisant dériver les notions du bien et du mal, du juste et de l'injuste d'un sentiment irréductible, antérieur et supérieur à toute loi et à toute institution positive (la sympathie ou bienveillance), se tendaient déjà la main sur un point d'une gravité extrême : la *socialisation* des fondements de la morale.

(25) Ainsi que le dit après tant d'autres, mais d'une façon excellente, Renan, « l'homme naît dans la société comme il naît dans la raison, et il n'est pas plus libre de récuser les lois de la société que de récuser les lois de la raison » (*Avenir de la Science*, p. 334-5) : — thèse plus juste encore que ne le croyait Renan, car les lois de la raison et les lois de la société s'emmêlent par mille fils invisibles.

(26) J'ai dit ailleurs (*A. Comte et H. Spencer*) ce qu'on devait penser de ce monisme foncièrement anthropomorphe du fondateur de la philosophie positive.

Digitized by Google

(27) Une autre remarque s'impose ici d'elle-même. Distinguant entre la politique pour laquelle l'homme est un moyen, et la morale pour laquelle il est une fin, on a souvent prédit le triomphe futur de la morale sur la politique (Herder, Renan, etc.). Mais si la morale actuelle n'est qu'une recherche confuse des lois empiriques de la vie sociale, nous aurions tort de reprocher à la politique sa versatilité ou son manque de principes. Au fond, elle n'est ni plus ni moins immorale que la morale elle-même. Dire que l'homme est un moyen pour la politique tandis qu'il est une fin pour la morale, c'est faire une distinction vaine et futile. La politique et la morale poursuivent le même but.

Un jour viendra où la morale, dégagée du fatras métaphysique et constituée en science exacte, gouvernera le monde des sociétés humaines à l'aide d'une politique basée sur ces deux grands facteurs de la série scientifique appliquée : la philosophie et l'art. Jusque-là nous pouvons méditer la leçon contenue dans ces paroles de Taine : « Vivons dans la science. Nos enfants, plus heureux, auront peut-être les deux biens ensemble, la science et la liberté... Il faut attendre, travailler, écrire. Comme disait Socrate, nous seuls, nous nous occupons de la vraie politique, la politique étant la science. Les autres ne sont que des commis et des faiseurs d'affaires » (Lettre à Prévost-Paradol, datée du 11 décembre 1851 et récemment publiée dans la *Revue de Paris*).

(28) V. *Le Bien et le Mal*, p. 16-18.

(29) Les vues brièvement esquissées dans ces pages s'opposent d'une façon absolue aux opinions maintes fois exprimées sur le même sujet par le prof. Gumplowicz

Digitized by Google

(de l'université de Gratz). Les idées de M. Gumplowicz sur ce point spécial mais important me semblent avoir subi l'influence du vieil esprit dogmatique et doctrinaire des universités allemandes.

(30) Et ce serait la plante dans l'animal, la nutrition dans la cérébration, le chimique dans le vital, et le physique dans le chimique, si l'on pouvait transformer la sociologie en une sorte de savoir universel : pure chimère, puisque hors de la conscience, il n'y a point de différenciation morale, et que la conscience est une complication, donc une spécialisation, de l'énergie universelle. La conscience, comme l'intelligence dont elle constitue peut-être la forme élémentaire, est un discernement. Appliquée à l'évaluation générale des choses, la conscience produit les idées éthiques; elle s'identifie avec les notions du bien et du mal. C'est le discernement originel, celui qui est la condition et la source de tous les autres. Et c'est encore, soit une zone neutre par laquelle l'esprit sépare artificiellement les domaines limitrophes de la vie et de la socialité, soit, et tel est le point de vue qui me paraît plus simple et que j'adopte, la zone initiale dans la vaste sphère des faits surorganiques. Mais il ne faut jamais oublier que le discernement éthique n'est pas un aérolithe tombé du ciel. C'est un prolongement du psychisme biologique. Par suite, ce qu'on appelle l'égoïsme et ce qu'on ramène d'habitude aux plus forts instincts organiques, entre de plain-pied dans la composition du concept d'altruisme. L'égoïsme ainsi compris n'est pas le mal, mais une des racines, un des germes primitifs du bien.

(31) *La Philosophie du siècle*, Paris, Alcan, 1891, p. 205-234.

Digitized by Google

lité et la bassesse réelles se cachent, et pour cause, sous le masque superbe qui reproduit les nobles traits de l'optimiste. Car seul, ce dernier peut, en bonne logique, *agir* en révolté, en mécontent, en zélateur du bien et du mieux. Chez le pessimiste, au contraire, tout se passe en paroles, tel l'hystérique qui gaspille le meilleur de son énergie en contorsions, en gestes désordonnés. Je parle, bien entendu, du pessimiste au sens philosophique, ou encore religieux, du mot, et non pas de l'espèce hybride à laquelle le vague usage populaire attache ce nom.

(3) L'intérêt est un de ces mots vagues que toutes les langues forgent pour nuancer, par des attributs accidentels, des réalités identiques, ou pour séparer une espèce de l'espèce avoisinante. L'intérêt se ramène, en dernière analyse, à ce que, en d'autres circonstances, on appelle le sentiment, la passion, etc. Voilà pourquoi on distingue entre l'intérêt bien entendu, la dose exacte de passion qui contribue à l'intégrité individuelle, et l'intérêt mal entendu, le défaut ou l'excès de passion qui entame et altère l'unité personnelle.

(4) *Éthique*, 3e partie, traduct. Saisset, p. 107, 108, 109. Spinoza a surtout en vue le métempirisme, la forme la plus absurde et la plus nuisible de l'empirisme proprement dit. Car si cette dernière méthode se borne à recueillir les faits, sans les relier par l'induction aux divers groupes d'autres faits, ou les unir par un nœud logique aux vérités abstraites, la méthode métempirique, poursuivant le fantôme d'une explication prématurée, place celle-ci soit *au delà* de l'expérience (le transcendant), soit, avec Kant (le transcendantal), dans l'expérience totale, complète, mais qui *dépasse* l'expérience particulière, l'espèce, le

Digitized by Google

genre, la catégorie sensible. Le métaphysicien tranche ainsi les derniers liens qui rattachent la vérité abstraite aux faits concrets.

(5) Voir à cet égard les aveux significatifs de M. Fouillée dans l'*Avenir de la Métaphysique fondée sur l'expérience*, p. 165-167. — M. Fouillée ne se demande pas ce qui serait advenu de la biologie, si le physiologiste s'était borné à poser et à résoudre des problèmes du même genre à la fois spéculatif et puéril; s'il s'était complu, par exemple, à contraster entre eux les processus chimiques assimilateurs (le non-moi physiologique) et la sensation sourde qui les accompagne (le moi physiologique), ou encore à examiner la valeur, même relative, de ces divers groupes de phénomènes.

(6) Cette vue a été défendue par beaucoup de philosophes. Mais on commence à l'abandonner. Ainsi, il y a quelque huit ou dix ans, M. Fouillée voyait encore dans la morale la métaphysique elle-même. « La morale, écrivait-il, est une interrogation sur la destinée de l'homme, sur le sens de l'univers et la valeur de l'existence. Non seulement elle dit avec Hamlet : « Mourir, dormir, rêver peut-être? » mais elle ajoute : « Vivre, rêver peut-être? » Depuis, les opinions de ce philosophe semblent avoir subi une très heureuse évolution. Comme je le fais observer dans la préface de mon dernier ouvrage : *Le Bien et le Mal*, p. XIV-XXI, M. Fouillée ne lutte plus que faiblement aujourd'hui contre ce qu'il appelle l'absorption complète de la morale par la sociologie. Et d'autre part, ses nouvelles idées sur l'inconnaissable, sur l'agnosticisme, sur la valeur relative des trois grandes doctrines générales qui dominent ce siècle, le criticisme, le positivisme et l'évolutionnisme,

Digitized by Google

sur l'étroite corrélation qui existe entre les progrès des sciences particulières et le ton général ou le caractère revêtu par la philosophie, sur l'hégémonie de la science, sur le danger qu'il y a de confondre ces deux formations intellectuelles distinctes, la science et la philosophie, sur la suprême certitude qui appartient au monisme logique, enfin sur la nécessité de concevoir la philosophie comme une synthèse qui complète la cosmologie et la psychologie l'une par l'autre, qui dépasse ce dualisme primitif et établit l'unité dernière de la connaissance et de l'existence, — ces idées, dis-je, m'ont permis d'affirmer que son éclectisme, autrefois profondément idéaliste, avait fait un pas sérieux vers le positivisme, ou plutôt — puisque, par son autorité, M. Fouillée consacre déjà mes principales objections contre l'ancien positivisme — vers ce qu'on a ironiquement appelé mon *hyperpositivisme*. J'ai à peine besoin de dire que, vu l'exquise qualité d'esprit et le beau talent littéraire de l'écrivain, cette adhésion, même limitée aux points indiqués plus haut (ils sont cependant essentiels), ne peut que me causer une grande joie.

(7) Voir C. M. Williams : *A review of the systems of ethics founded on the theory of evolution*, London, 1893, p. 131-132. — M. Stephen remarque d'une façon fort juste que le processus qui forme la loi morale est une *généralisation*, une *induction* exécutée sur une vaste échelle par la race entière organisée en société. Mais cette induction repose sur une base empirique, elle fourmille d'erreurs, d'essais vains et stériles. Les évolutionnistes appellent ces tâtonnements : adaptation. Soit. Avouons du moins que celle-ci fut toujours et demeure encore, chez les hommes dépourvus de méthodes efficaces, aussi aveugle que chez les animaux. Elle produisit, cela semble certain, les lois morales, politiques, civiles, criminelles, etc., qui nous

Digitized by Google

gouvernent aujourd'hui. Mais ce système chaotique d'habitudes et de coutumes répondant tant bien que mal aux préoccupations ou aux intérêts des classes dirigeantes, ne dépassa jamais le niveau d'une vague approximation des nécessités sociales, telles que les concevront un jour les générations futures, plus savantes que nous en ces matières.

(8) La force prime le droit, le cas se présente dans l'existence sociale moins fréquemment, certes, que cet autre cas dans l'existence physiologique : la mort prime la vie. De ce dernier fait nous ne concluons pourtant pas la supériorité de la mort sur la vie. En observateurs plus scrupuleux ou plus attentifs, nous préférons nous en tenir à l'expression exacte : la mort supprime la vie. La formule brutale dont s'épouvante l'esprit nouveau de justice comporte une traduction analogue : *primer* le droit signifie *opprimer* la vertu, ou abaisser, sinon *supprimer* la socialité.

Divisant les vertus en individuelles primaires, en individuelles instinctives (dues à la race) et en intellectuelles, M. Leslie Stephen tire de cette classification trois préceptes directeurs de la conduite : sois fort, sois prudent, sois véridique. Mais ces trois règles sont presque aussi vagues que la règle unique : sois social, à laquelle elles se réduisent en définitive. On en peut dire autant de la vieille classification des vertus en sociales directes et sociales indirectes. M. Stephen d'ailleurs ramène lui-même les secondes aux premières, la véracité à la justice, et la prudence ou modération à la sympathie altruiste. En revanche, sa définition de la justice : l'application à la conduite du principe de la raison suffisante, me semble assez heureuse, car elle affirme déjà, dans la conception des choses sociales, la suprématie de l'élément idéologique, hyperorganique.

Digitized by Google

que notre travail ou notre industrie s'appliquent ensuite à satisfaire.

« En un mot, si l'évolution des idées scientifiques agit sur les diverses parties de l'évolution sociale d'une façon directe et toujours très puissante, parallèlement une action médiate se déroule, qui a pour agents les conceptions philosophiques, les conceptions esthétiques et les conceptions techniques, c'est-à-dire autant de modifications, de résultats ou de produits des idées scientifiques elles-mêmes. Et une loi de corrélation constante ramène ces effets variés à la cause primordiale qui non seulement leur donne naissance, mais qui les utilise comme des moyens d'action, comme des chaînons intermédiaires s'interposant entre elle et une suite d'effets plus éloignés.

« Derrière toute spéculation générale se cache un savoir corrélatif dont les imperfections et les lacunes transforment la philosophie en une métaphysique ou une théologie. Et derrière toute esthétique se cache une philosophie (à l'état de religion, de métaphysique, de conception du monde aspirant à devenir scientifique), avec la somme entière de savoir que cette philosophie comporte et suppose. Enfin, toute industrie humaine cache une esthétique, une philosophie et une science corrélatives, c'est-à-dire autant de sources vives qui font jaillir et alimentent les efforts individuels et collectifs. »

(32) *Etudes pénales et sociales*, Paris, 1892, p. 425-426. Je cite ce passage sans le critiquer. Mais je ne puis m'empêcher de faire une remarque. Le jeu, l'amusement, c'est-à-dire l'art rudimentaire précède chez M. Tarde l'action proprement sociale. Il en est de même dans ma série. Sur ce point, je ne peux que donner raison à l'auteur. Mais je lui refuse d'une manière absolue mon assentiment lorsqu'il fait de l'art seul la source et la base de

Digitized by Google

toute socialité. L'évolution esthétique n'est pour moi qu'un degré intermédiaire entre l'évolution philosophique (religieuse ou métaphysique, toujours fondée sur le savoir de l'époque) et l'évolution pratique, économique, industrielle au sens large du mot.

(33) *Ibid.*, p. 41.

(34) A ce point de vue et à quelques autres, l'analogie entre les sociétés primitives et les cerveaux de l'enfant, du sauvage, de l'animal, est, en vérité, très étroite.

(35) D'ailleurs, après avoir défini le rapport social comme l'action d'un cerveau sur un autre cerveau, M. Tarde se demande si toute action de ce genre est de nature sociale. Et il répond par la négative. Il introduit une distinction ou une restriction importante : il fait intervenir le critère de la spontanéité de l'action, il veut que l'acte social puisse se résoudre en une *imitation* plus ou moins volontaire. « Tant que la manière, dit-il, dont des espèces identiques ou différentes se rendront service, ne consistera pas en pensées et en actions enseignées, c'est-à-dire modelées sur des pensées et des actions semblables..., leur liaison n'aura rien de sociologique. » Cette vue sur le *quid proprium* de la sociologie est essentiellement celle de Littré, pour qui « la condition sociologique fondamentale est la faculté qu'ont les sociétés de créer des ensembles de choses qui peuvent et qui doivent être apprises ». — « La création d'un fond commun de choses à apprendre, dit encore Littré, est purement sociologique... A cette création est corrélatif un enseignement d'abord instinctif et inconscient, puis déterminé et conscient, qui ne s'est jamais interrompu. C'est la société seule qui crée ce qui doit être appris et qui

Digitized by Google

oblige à apprendre ce qui est ainsi créé. » (V. ma *Sociologie*, p. 166-168.)

Pour ma part, je crois que ce caractère unique, « l'imitation », est très loin de pouvoir remplir le vaste cadre des faits sociaux, dont le propre est d'être toujours *interindividuels*, pour ainsi dire, ou *altruistiques*.

(36) La sociologie moderne ne saurait méconnaître les services que lui rendirent des écrivains tels que Napoléon Colajanni en faisant justice de certaines erreurs de l'école lombrosienne, en prouvant, par exemple, que si le criminel est un néo-sauvage ou un néo-barbare, il le doit surtout à ses « stigmates » psychiques, moraux ou sociaux. M. Colajanni rattache sa thèse sur l'atavisme moral à une généralisation dont les biologistes ont fait un large usage, mais qui semble pouvoir encore mieux s'appliquer aux phénomènes sociaux ; je veux parler de la théorie de la fonction créatrice de l'organe. En effet, ce sont les croyances, les convictions, les idées, les sentiments des hommes qui déterminent les institutions sociales, qui les fixent, et qui peu à peu les modifient ou les détruisent. V. *La sociologia criminale*, Catania, 1889.

M. Tarde, qui a examiné cet ouvrage dans ses *Ét. pén. et soc.*, est aussi un partisan de la doctrine qui, dans les choses sociales, accorde la prépondérance aux causes de l'ordre psychique. « Le seul fait, dit-il par exemple, que l'esprit révolutionnaire a ses accès et ses apaisements, qu'il souffle tantôt du nord, tantôt du midi, qu'il se promène d'Orient en Occident ou d'Occident en Orient, prouve clairement qu'il ne tient pas à des causes physiques ou physiologiques, au climat ou à la race, qui ne changent pas. S'il dépendait principalement de ces conditions, il serait fixe et constant comme elles. »

Digitized by Google

(37) L'explication psychosociale des phénomènes moraux est puissamment secondée aujourd'hui par les progrès de quelques sciences sociales descriptives, comme l'anthropologie, par exemple, qui constate la fixité comparative de la constitution physique des races et la grande élasticité, la variabilité de leurs fonctions psychiques. Selon Broca, l'homme contemporain, par ses caractères physiologiques fondamentaux, ne diffère point de l'homme préhistorique dans le sein d'une même race, et ce savant en infère que « l'évolution physique n'est point parallèle à l'évolution psycho-morale ». D'autre part, la physiologie tend à considérer le cerveau comme une fédération de cellules dont les fonctions se spécialisent de plus en plus à mesure que leur union devient plus forte ou plus étroite. L'hypothèse des localisations cérébrales se voit ainsi remplacée par l'hypothèse de la division croissante du travail, de la spécialisation de plus en plus grande des fonctions cellulaires du système nerveux. A vrai dire, entre ces deux idées de localisation et de spécialisation, il n'y a qu'une différence de degré. La localisation est une spécialisation plus fixe, plus constante, et la spécialisation est une localisation plus mobile, plus variable. Je crois même qu'on peut ériger en règle ou loi générale que les fonctions organiques sont nécessairement plutôt localisées que spécialisées, et les fonctions sociales plutôt spécialisées que localisées. La « cérébration » occupe à cet égard une position intermédiaire. Aussi les phénomènes si connus du *vicariat fonctionnel* y sont-ils très fréquents et, pour ainsi dire, normaux.

Quant au constraste présenté par la variabilité morale et intellectuelle d'une part, et la permanence des caractères anatomiques, craniologiques etc. dans les différentes races humaines, de l'autre, il peut s'expliquer par cette hypothèse de Morselli, que les transformations purement phy-

Digitized by Google

siologiques deviennent plus rares et plus lentes à mesure qu'apparaissent et se multiplient les transformations psychiques et sociales. En d'autres termes, l'évolution sociale tend à arrêter et à fixer l'évolution biologique dont elle prend la place. M. Tarde qui accepte la thèse de Morselli, ajoute néanmoins qu'il faut « se garder de confondre la variabilité sociale, qui n'est pas douteuse, avec la variabilité morale qui est en grande partie hypothétique... Rien de plus variable, dit-il, que les idées de l'*esprit*, que les passions ou les penchants du *cœur*, source nécessaire de toute moralité, et rien de plus immuable, dans une race donnée, que *son* esprit et *son* cœur » (*Ét. pén. et soc.* p.124).

Mais la variabilité sociale est-elle autre chose que la manifestation externe de la variabilité morale? Quant à la vieille distinction entre les facultés intellectuelles et émotives d'une part, et les idées, les sentiments, les passions etc., de l'autre, elle ne tient pas debout. Logiquement, la possibilité permanente (selon une expression de Mill qui l'emprunte, je crois, à Hamilton) du fait intellectuel ou émotif s'appuie sur la série totale des faits de cet ordre; et je ne vois pas comment, ces faits étant variables, leur possibilité, même permanente, pourrait ne pas subir et suivre les mêmes lois de variation.

(38) Fouillée, *Avenir de la métaphysique*, p. 261.

(39) Les anciens juristes faisaient déjà rentrer les prescriptions légales dans les préceptes moraux, « comme un petit cercle dans un grand ». On faisait volontiers valoir que l'*ordre moral* excède et embrasse l'*ordre social*.

(40) Ou bien encore à se demander avec M. Fouillée,

Digitized by Google

« si l'homme moral, après tout, n'est pas plus savant que le savant, mieux éclairé sur la vraie essence de l'univers, que le physicien, l'astronome ou le mécanicien » *Op. cit.*, p. 145.

(41) Guyau, *Esquisse*, etc., 3e éd., p. 87.

(42) *Ibid.*, p. 93.

(43) La fusion intime de plusieurs disciplines abstraites fait surgir le savoir concret (v. *Sociologie*, chap. III et XI). L'analyse des faits proprement sociaux se combinant avec l'étude des phénomènes psychophysiologiques, constitue la science concrète de la psychologie. Mais la sociologie venant se ranger, dans la série hiérarchique du savoir, immédiatement au-dessus de la science de la vie, nous nous persuadons facilement qu'elle occupe une position intermédiaire entre la biologie et la psychologie. L'illusion ne peut s'éviter que si l'on distingue, d'une façon rigoureuse, le savoir abstrait du savoir concret.

(44) Entre l'*hypothèse* et la *généralisation* philosophiques il existe une différence essentielle. La première se construit en dehors des lois particulières de la science dont la plupart ne sont ni trouvées, ni formulées, et la seconde s'appuie précisément sur ces lois, dont elle dégage, par des procédés logiques, l'unité et l'harmonie finales.

(45) La douleur, a-t-on dit, est la sentinelle de la vie. Elle nous préserve d'une foule de fautes. La douleur physique est la gardienne de la vie physique, la douleur morale — de la vie, du bien-être moral.

Digitized by Google

S'ensuit-il qu'il ne faille pas combattre les *causes* de la douleur ou, selon une formule pseudo-nouvelle, qu'il ne faille pas résister au mal? Tout au contraire. Diminuer, affaiblir ces causes, c'est s'allier à la douleur elle-même pour conserver la vie et le bien-être.

(46) V. Williams, *The Systems of ethics founded on the theory of evolution*, p. 111.

(47) La distinction entre l'*immoral* et l'*amoral* me paraît ambiguë et équivoque. En effet, si le moral ne saurait être en même temps amoral, *privé* de moralité, l'immoral, dans le sens vulgaire qu'on attache à ce terme, rentre nécessairement, comme une sous-classe ou une espèce, dans la vaste classe de l'amoral.

(48) « Lorsqu'on descend dans l'échelle des êtres, dit très bien le vitaliste Guyau, on voit que la sphère où chacun d'eux se meut est étroite et presque fermée; lorsqu'au contraire on monte vers les êtres supérieurs, on voit leur sphère d'action s'ouvrir, s'étendre, se confondre avec la sphère d'action des autres êtres. Le *moi* se distingue de moins en moins des autres *moi*, ou plutôt il a de plus en plus besoin d'eux pour se constituer et pour subsister. » (*Esquisse* etc, p. 114). Et ailleurs : « L'esprit de l'homme se trouve pénétré par l'idée de sociabilité; nous pensons pour ainsi dire sous la catégorie de la société comme sous celle du temps et de l'espace. » (*Ibid.*, p. 200.) C'est bien là une des thèses essentielles de la doctrine que nous avons toujours défendue (v. nos *Notes sociologiques* dans la revue *La philosophie positive* de 1876 à 1878). Mais alors pourquoi s'obstiner au refus de nous concéder les conclusions qui découlent nécessairement de telles prémisses ?

Digitized by Google

Citons encore, du même auteur, ces lignes si profondément vraies : « Il y a une certaine générosité inséparable de l'existence, et sans laquelle on meurt, on se dessèche intérieurement. Il faut fleurir; la moralité, le désintéressement, c'est la fleur de la vie humaine. » (*Ibid.*, p. 101.) Mais, certes, le biologiste aurait pu dire avec autant de fondement : Il y a une certaine activité des fibres, des muscles et des nerfs inséparable, chez les espèces biologiques, de la vie de nutrition, et sans laquelle on meurt, on périt par excès de nourriture. Il faut agir et vibrer; c'est la vie, c'est la fleur de la simple chimicité.

(49) Le psychisme social comme le psychisme organique, a pour siège le cerveau et les centres nerveux. Seulement, ce siège ici est multiplié à l'infini. Par ce trait, l'être social diffère profondément de l'être biologique et mérite, à tous égards, le nom d'*hyperorganisme*. Nous ne saurions assez recommander l'emploi de ce dernier terme, beaucoup plus exact que l'expression courante d'organisme social. V. notre volume sur l'*Agnosticisme*, p. 125 et suiv.

(50) La plupart des sociologues et des moralistes modernes confondent, dans la théorie, le social et le vital, précisément parce qu'ils les voient toujours unis dans la réalité concrète. C'est l'erreur méthodologique où Comte verse également lorsque, portant aux nues le principe de la prépondérance universelle du point de vue sociologique, il introduit d'une façon subreptice la sociologie et ses méthodes spéciales dans la série entière des sciences.

Les phénomènes psychophysiques relient la vie proprement dite à l'existence morale. Faut-il, de ce lien, faire l'objet d'une science distincte? Ou est-il préférable, soit

Digitized by Google

d'incorporer ces analyses intermédiaires dans la biologie, soit de les réunir aux études surorganiques? (V. ma *Sociologie*, chap. IX, X et XI.)

La première solution présente un grave inconvénient méthodologique. L'érection de la psychophysique en science particulière nécessiterait manifestement la création de deux corps de doctrines scientifiques capables de relier à leur tour la nouvelle discipline, d'une part, à la biologie, et de l'autre, à la sociologie.

Il ne faut pas, non plus, songer à faire rentrer les phénomènes psychophysiques dans la science sociale; on s'exposerait ainsi à confondre les méthodes, radicalement différentes, de ces deux ordres d'analyses (les méthodes de laboratoire, notamment, ne sauraient encore convenir aux études sociologiques). Il ne reste donc qu'à réunir la psychophysique à la biologie. L'exemple des autres sciences confirme, d'ailleurs, cette décision. En effet, personne ne songea jamais à élever au rang de sciences indépendantes la thermochimie ou la thermomécanique. On se borna à ranger l'une sous le chef de la chimie, et l'autre sous celui de la physique. On fit la même chose pour les processus d'assimilation et de désassimilation, en répartissant toutefois leur étude entre la science inférieure, la chimie, et la science supérieure, la biologie. Ajoutons que l'avenir pourra modifier ces arrangements provisoires et hypothétiques, puisqu'il s'agit de sciences commençantes; et cette surprise nous est peut-être réservée de voir un jour une partie de la psychophysique transférée dans la sociologie.

D'ailleurs, partout dans la série de nos efforts et de nos acquêts scientifiques — répétons-le sans craindre de fatiguer le lecteur, — il faut rigoureusement distinguer entre ces deux espèces de connaissances si différentes par leurs points de départ et leurs méthodes, le savoir abstrait

Digitized by Google

et le savoir concret. Tant que la thermomécanique, la thermochimie, la biochimie, enfin la psychophysique se bornent, pour ainsi dire, à peser dans leurs balances les preuves de l'identité essentielle de deux ordres connexes de phénomènes, ces analyses demeurent abstraites et viennent se ranger dans les sciences théoriques correspondantes. Mais autre chose est l'étude de l'action combinée des lois de deux ou plusieurs sciences distinctes, dans le but précis d'en déduire les lois particulières des phénomènes concrets qui résultent d'une telle combinaison. J'ai esquissé, dans ma *Sociologie*, la théorie générale des sciences abstraites et des sciences concrètes, et j'y ai surtout relevé l'urgence de créer, sous le nom de *bio-* ou *psycho-sociologie*, une étude spéciale des produits complexes résultant de l'action simultanée des facteurs psychophysiologiques et psychosociaux.

(51) Je considère l'hérédité comme une cause d'essence organique qui, régulière ou normale en elle-même, vient cependant, à la façon des causes étudiées par le pathologiste, troubler les conditions particulières et purement idéologiques (conscience, raison) dans lesquelles s'accomplissent les réactions morales ou sociales.

L'hérédité est une sorte d'*endosmose* sociale, d'irruption de l'extérieur dans la sphère de l'intérieur. Ce terme, du reste, a été employé dans les acceptions les plus diverses. On a quelquefois parlé d'hérédité morale. Celle-ci n'est que la réactivité morale se continuant dans le temps, prolongée à travers les générations successives; elle rentre dans la grande classe des phénomènes de filiation sociale. Quant à l'hérédité organique, elle engendre toujours, à un degré quelconque, une réactivité idéologique anormale; c'est d'elle que la Bible dit : « Nos pères ont mangé des fruits verts, c'est pourquoi nous avons les dents agacées. »

Digitized by Google

(52) Pour peu qu'on nous presse, nous reprocherions à cette dernière son manque absolu d'altruisme. Nous ne songeons pas à une chose très simple : savoir, que le tigre qui dévore sa proie, le rossignol qui avale des milliers d'insectes vivants, et pourquoi pas la brebis qui tond nos pâturages? ne font ni mieux ni pire que l'herbe de nos prairies aspirant l'eau et s'assimilant les nitrates du sol. Sans doute, la majorité des hommes considère ces choses à un point de vue différent; mais ce n'est pas là un motif valable pour nier l'évidente équation.

(53) Dans ces problèmes obscurs on est souvent conduit à faire d'une simple tautologie un épouvantail. N'a-t-on pas vu, par exemple, soutenir la thèse de la faiblesse et de l'infécondité physiologiques des hommes de génie, et n'a-t-on pas, à ce propos, très sérieusement exprimé la crainte que les grands talents ne finissent par succomber dans la légendaire lutte pour l'existence? Or, dire *génie*, c'est dire *minorité* extrême, c'est affirmer un rapport numérique d'ordre plutôt social que biologique. Et parler de la faible reproduction des hommes de génie, c'est peut-être simplement constater la réaction biologique conséquente au rapport social.

(54) *Esquisse d'une morale sans sanction ni obligation*, p. 48.

(55) *Ibid.*, p. 49-51.

(56) On voudra bien me pardonner l'incursion suivante dans le domaine de l'actualité. Mais la récente catastrophe

Digitized by Google

de la rue Jean-Goujon, l'hécatombe, au sens littéral du mot, où périrent d'une mort affreuse plus de cent femmes dont beaucoup hélas! jeunes, et belles, et aimantes, et aimées, vient encore à l'appui de notre dire. Nous avons vu l'émotion à l'œuvre, et comment elle obscurcit, comment elle trouble le cerveau du philosophe. Voici maintenant un exemple des ravages qu'elle peut faire dans l'âme d'un poète.

M. François Coppée s'indigne de l'abominable crime que vient de commettre le hasard, et cela surtout, affirme-t-il, parce que ce nouveau forfait nous apparaît comme un symbole de la froide férocité de la nature et de son indifférence devant nos efforts vers la perfection sociale et vers le règne de la bonté. M. Coppée va plus loin encore : se prévalant des causes matérielles de l'incendie, il en rejette la responsabilité sur la science qui, dit-il, semble vouloir se venger des persécutions d'autrefois en allumant, à son tour, le bûcher d'un auto-da-fé (*Le Journal*, 6 mai 1897). Mais laissons cette dernière et étrange hallucination et revenons à la cruauté, à l'indifférence de la nature.

Quelle mouche matérialiste, échappée des laboratoires des Vogt, des Büchner, des Moleschott et consorts, a-t-elle piqué l'aimable poète? Et pourquoi ce blasphème? Comment l'idéaliste, sinon le spiritualiste que M. Coppée se targue d'être, n'a-t-il pas vu que ce qui produisit l'épouvantable immolation, ce ne fut pas, en première ligne, le superbe et rapide phénomène physico-chimique du feu, de la flamme, de la combustion, mais bien plutôt une cause d'ordre idéologique ou surorganique : la mentalité sociale inférieure, pour ne pas employer un terme plus dur, des chefs de file et de la plupart des participants de ce meeting de la charité mondaine; l'imprévoyance générale, la déplorable éducation donnée aux femmes, la conduite de la partie masculine de l'assemblée (conduite si commentée

Digitized by Google

depuis), enfin la panique et l'affolement de l'assistance entière!

Au reste, les mêmes causes entraînent toujours les mêmes effets; on peut s'en convaincre une fois de plus par la comparaison entre l'horrible hécatombe de moujiks qui signala les fêtes du couronnement à Moscou et l'holocauste à Paris de ces pauvres femmes, venant à point pour prouver que les extrêmes sociaux se touchent et qu'un certain raffinement est tout le contraire de la civilisation vraie.

(57) *Esquisse*, etc., p. 51.

(58) Pour Spinoza, en effet, comme le dit fort bien M. Schérer (*Mélanges d'histoire religieuse*, p. 312-313), « les lois de la nature correspondent à celle de notre intelligence, puisque autrement nous ne les saisirions pas comme lois et n'y verrions que des accidents... La nature devient ainsi en quelque sorte un esprit qui n'a pas la conscience de soi, comme l'esprit est à son tour une nature qui est douée de conscience. Il n'y a plus, comme on se le représente vulgairement, une opposition radicale entre la nature et l'homme, mais plutôt un rapport véritable et des propriétés communes... »

(59) Dans le monde biologique nous avons l'union des sexes, l'union utérine de l'enfant et de la mère, le consensus vital, etc.; et dans le monde physico-chimique, les phénomènes d'affinité, la cristallisation, le consensus mécanique s'exprimant par les lois des masses et des vitesses, les propriétés synthétiques des nombres. Ici, le cercle se ferme, les effets les plus éloignés rejoignent, logiquement ou idéalement, leurs causes premières et se confondent avec elles. C'est la victoire du grand Pan,

Digitized by Google

renouvelée par la science moderne, l'unité réelle du monde transparaissant derrière son unité logique.

(60) La conscience apparaît comme la condition fondamentale aussi bien de l'altruisme supérieur que de l'altruisme rudimentaire connu sous le nom d'égoïsme. « Nous raisonnons toujours dans la vieille hypothèse de la conscience-éclairage, des idées-reflets, dit M. Fouillée, et nous nous imaginons que la réflexion sur soi n'est qu'une lumière surajoutée, sans efficace et sans conséquence pratique... Théorie inexacte, fondée sur une comparaison contestable. Pour l'être qui dit « moi », la conscience devient aussitôt un facteur de sa propre évolution : dire « moi », ce n'est pas simplement « constater », c'est commencer à réagir, c'est se faire centre d'attraction, c'est imprimer une unité de direction à ce qui était d'abord épars et sans lien intime; c'est poser sa personnalité et dans une inévitable antithèse, poser la personnalité des autres; c'est, mystère inexplicable, par un seul et même acte, entrer en soi et sortir de soi, puisque la pensée ne peut se connaître sans connaître autre chose, ni connaître autre chose sans se connaître elle-même. » (*Tempérament et Caractère*, p. 107-108).

La question reste ouverte de savoir si tous les animaux sans exception extériorisent leur moi d'une manière consciente et manifestent ainsi un degré plus ou moins élevé de socialité. L'affirmative aurait pour conséquence une seule éthique générale servant d'introduction à la sociologie; la négative impliquerait une éthique proprement humaine, précédée d'une vaste introduction renfermant la morale et la sociologie *préconscientes*.

(61) *La Sociologie*, Paris, 1880, publiée d'abord, de 1876 à 1878, sous forme d'articles, dans *La Philosophie positive*,

Digitized by Google

revue dirigée par Littré et Wyrouboff; v. p. 37, 38, 188, 189, 191, 192.

L'être vivant représente et résume les énergies cosmiques et l'histoire entière du monde. Constitué par les réactions multiples des forces naturelles les unes sur les autres, il est organisé de façon à répondre aux sollicitations qui lui viennent du dehors. Mais, seule, la pensée représente et résume les phénomènes nouveaux qui surgissent à la suite du contact constant entre eux des êtres doués de vie. Formée par les réactions psychophysiques ou cérébrales des organismes les uns sur les autres, elle constitue l'ultime effort de la puissance passant à l'acte, de la virtualité se transformant en actualité, de l'ébauche devenant exécution.

(62) *La Sociologie*, p. 187-188, 193, 196, 201.

(63) L'idée admise aux honneurs de la discussion, on rechercha les écrivains qui, les premiers, en eurent l'intuition plus ou moins nette. On les trouva d'autant plus facilement que, dans l'intérêt direct de la nouvelle théorie, je m'étais déjà préoccupé de cette question des « ancêtres »; on n'eut, à vrai dire, qu'à recopier la liste d'auteurs que j'avais donnée dans mon livre.

Il ne faudrait pourtant pas s'y tromper. L'hypothèse biosociale naquit de deux idées, elle est le produit immédiat du croisement de deux théories : la *classification* ou *hiérarchie* des sciences d'Auguste Comte, qui nous permet de concevoir la sociologie comme une discipline indépendante venant directement se fonder sur la biologie, et la *théorie générale des sciences abstraites et concrètes* par laquelle j'essayai de compléter, en la rectifiant sur quelques points

Digitized by Google

essentiels, la doctrine de mon maître Comte. Sans l'appui simultané que lui prêtent ces deux prémisses, l'*hypothèse bio-sociale* ne tient pas debout un seul instant; la moindre réflexion suffit pour s'en convaincre, et j'aurais vraiment mauvaise grâce d'y insister.

Au reste, à propos de l'hypothèse bio-sociale qui range la psychologie parmi les sciences concrètes telles que l'astronomie ou la géologie, aussi bien qu'à propos de l'hypothèse du « psychisme collectif », je ne saurais mieux faire que de répéter certaines paroles de Taine. Il disait de son système sur « la race, le moment, le milieu et la faculté maîtresse » (auquel il faut ajouter sa théorie sur l'identité de l'idée de connaissance et de l'idée de loi) : « Je tiens à mon idée parce que je la crois vraie et capable, si elle tombe plus tard en bonnes mains, de produire de bons fruits. Elle traîne par terre depuis Montesquieu : je l'ai ramassée, voilà tout. » (Lettre à M. Havet publiée dans la *Revue de Paris* du 1er mars 1894.)

(64) *Etudes pénales et sociales*, Paris, 1892, p. 300-301.

Je ne voudrais pas multiplier sans nécessité les exemples et les citations; il me sera toutefois permis de reproduire à cette place deux remarques du même auteur qui montrent bien l'étendue du champ que l'hypothèse bio-sociale ouvre aux investigations du sociologue.

Il s'agit, dans un cas, des fondements de l'idée de responsabilité ou de culpabilité. M. Tarde voit ces fondements dans le fait de l'identité personnelle et dans le fait qui, à première vue, semble opposé, de la similitude sociale. « On pourrait croire, dit-il, que les deux conditions indiquées se développent en raison inverse l'une de l'autre, que plus on s'identifie à soi-même par la cohésion croissante de la conduite (thème favori de M. Spencer), et plus on

Digitized by Google

devient dissemblable à son milieu social. Mais il n'en est rien : l'homme est devenu un animal si essentiellement sociable que sa personnalité se trouble en s'isolant, s'accentue en s'ouvrant largement aux influences, aux sympathies, aux exemples du dehors. Son originalité se nourrit de son impressionnabilité... Aussi, toutes les causes qui diminuent, resserrent et mutilent, ou paralysent entièrement notre faculté d'assimilation sympathique envers autrui, ont-elles pour effet parallèle d'entraver notre identification avec nous-mêmes. La folie qui nous aliène nous désassimile aussi bien, et sa plus ordinaire manifestation est un égoïsme extravagant. » (*Op. cit.*, p. 352.)

Il s'agit, en second lieu, d'une réflexion sur la nature du génie : « Le génie est un accident historique où s'exprime une nécessité logique. Le génie est la rencontre de deux rencontres, le confluent de deux confluents, un confluent physiologique d'aptitudes cérébrales, d'heureux legs hérités, et un confluent social d'enseignements recueillis. Mais ces aptitudes elles-mêmes sont-elles autre chose que la consolidation vitale d'habitudes sociales ? » (*Op. cit.*, p. 95.)

On ne saurait exprimer d'une façon plus nette la nature *bio-sociale* du génie. Mais qu'est-ce que le génie et le talent, sinon des degrés de plus en plus élevés dans la même échelle de dispositions et de facultés naturelles et acquises? Et ce qui est vrai de ces échelons ne l'est-il pas au même titre, et dans la même mesure, de tous les autres?

(65) V. dans la *Revue Universitaire* de Bruxelles, année 1896, n° 6, l'article que M. De Greef a bien voulu consacrer à l'examen de mes doctrines philosophiques et sociologiques.

Digitized by Google

(66) *La Sociologie*, p. 201.

(67) Rappelons le souvenir de cette lueur qui traversa l'esprit de Proudhon et lui arracha l'énergique blasphème : « Dieu, c'est le mal. »

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

I. — La morale embryonnaire..... 1
II. — L'héritage du passé..... 33
III. — Erreurs et vérités confondues..... 55
IV. — La vie et la socialité..... 89
V. — La lutte pour l'existence..... 117
VI. — La morale et la nature..... 139
VII. — L'altruisme et l'individu..... 157

NOTES..... 183

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 327-97.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

YB 22821

324011

Roberty

BJ1063
R63

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

G. E. STECHERT & Co
(ALFRED HAFNER)
NEW YORK

Digitized by Google

Digitized by Google